



IAN KER SHAW

HITLER

LA BIOGRAPHIE
DE RÉFÉRENCE

Flammarion

HITLER

« Comment Hitler a-t-il été possible ? Comment un désaxé aussi bizarre a-t-il pu prendre le pouvoir en Allemagne, pays moderne, complexe, développé et culturellement avancé ? Comment a-t-il pu, à partir de 1933, s'imposer à des cercles habitués à diriger, bien éloignés des brutes nazies ? Comment a-t-il réussi à entraîner l'Allemagne dans le pari catastrophique visant à établir la domination de son pays en Europe, avec, en son cœur, un

Ian Kershaw, né en 1943, est l'un d'un grands historiens du nazisme. Membre de la British Academy, de la Royal Historical Society, il a été fait chevalier par la reine en 2002. Sa biographie d'Hitler fut unanimement saluée à sa sortie .

programme génocidaire terrible et sans précédent ? La réponse à ces questions, je ne l'ai trouvée qu'en partie dans la personnalité de l'étrange individu qui présida aux destinées de l'Allemagne au cours de douze longues années. Hitler, ceux qui l'admiraient comme ceux qui le dénigraient en convenaient, était une personnalité extraordinaire. Il avait de grands talents de démagogue ainsi qu'un œil sûr,

qui lui permettaient d'exploiter impeccablement la faiblesse de ses adversaires. On peut l'affirmer avec certitude : sans Hitler, l'histoire eût été différente. Cela donne à penser que la clé de l'énigme est à chercher moins dans la personnalité de Hitler que dans les changements vécus par la société allemande elle-même, traumatisée par une guerre perdue, l'instabilité politique, la misère économique et une crise culturelle. À toute autre époque, Hitler serait certainement resté un néant. »

Ian Kershaw

**GRANDES
BIOGRAPHIES**

Flammarion

HITLER

Du même auteur en français

L'Opinion allemande sous le nazisme. Bavière 1933-1945, CNRS Éditions, 1995.

Hitler. Essai sur le charisme en politique, Gallimard, 1995.

Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation, Gallimard, « Folio », 1992, nouvelle édition augmentée et mise à jour, 1997.

Hitler. 1889-1936 : Hubris, Flammarion, 1999.

Hitler. 1936-1945 : Némésis, Flammarion, 2000.

Le Mythe Hitler : Image et réalité sous le III^e Reich, Flammarion, 2006.

La chance du diable, Flammarion, 2009.

Choix fatidiques – Dix décisions qui ont changé le monde, 1940-1941 (traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat), Éditions du Seuil, 2009.

La Fin (traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat), Éditions du Seuil, 2012.

La traduction en français de l'édition en deux volumes de cet ouvrage (parus en 1999 et en 2000) avait été faite avec le concours du Centre national du Livre.

© Ian Kershaw, 2008

First published in the United Kingdom by Penguin Books Ltd, 2008

© Flammarion, 2008, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-0815-1024-1

Ian KERSHAW

HITLER

Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel DAUZAT

Flammarion

Préface

Que les deux volumes de ma biographie, *Hitler, 1889-1936 : Hubris* et *Hitler, 1936-1945 : Némésis*, publiés respectivement en 1998 et 2000, aient été si bien accueillis dans leur version originale comme dans les nombreux pays où des traductions ont paru a été pour moi la source d'une immense satisfaction. L'accueil chaleureux reçu en Allemagne a été particulièrement gratifiant.

Cette biographie se voulait, par-dessus tout, une étude du pouvoir hitlérien. Je me proposais de répondre à deux questions. La première était de savoir comment Hitler a été possible. Comment un désaxé aussi bizarre a-t-il pu être prendre le pouvoir en Allemagne, un pays moderne, complexe, économiquement développé et culturellement avancé ? La seconde était de savoir comment Hitler a pu exercer le pouvoir. Il avait assurément de grands talents de démagogue, ainsi qu'un œil sûr, qui lui permettait d'exploiter implacablement la faiblesse de ses adversaires. Mais l'homme était un autodidacte peu raffiné et dépourvu de toute expérience du gouvernement. À partir de 1933, il eut affaire non plus simplement à des brutes nazies, mais à l'appareil gouvernemental et à des cercles habitués à diriger. Comment réussit-il alors à dominer si rapidement les élites politiques en place ? Qu'est-ce qui explique qu'il put entraîner l'Allemagne dans le pari catastrophique et risqué visant à établir la domination de son pays en Europe (avec en son cœur un programme génocidaire terrible et sans précédent), bloquer ensuite toutes les possibilités d'un règlement négocié du conflit et se suicider, enfin, lorsque l'ennemi juré se trouva à sa porte, alors que

son propre pays était totalement ruiné, tant au plan matériel que moral ?

La réponse à ces questions, je ne l'ai trouvée qu'en partie dans la personnalité de l'étrange individu qui présida aux destinées de l'Allemagne au cours de douze longues années. Naturellement, la personnalité compte dans l'explication historique. Il serait insensé de suggérer le contraire. Hitler, ceux qui l'admiraient comme ceux qui le dénigraient en convenaient, était une personnalité extraordinaire (bien que, si divers et variés que soient les essais d'explication, on en soit réduit à spéculer sur les causes qui présidèrent à la genèse de sa singulière psychologie). Hitler n'était pas interchangeable. Son type de personnalité a sans conteste influencé de façon décisive des développements cruciaux. À la chancellerie du Reich, par exemple, un Göring n'aurait pas agi de la même manière à de nombreux tournants critiques. On peut l'affirmer avec certitude : sans Hitler, l'histoire eût été différente.

Mais on ne saurait expliquer par sa seule personnalité l'impact désastreux qu'eut Hitler. Avant 1918, rien n'atteste l'extraordinaire magnétisme personnel qu'on lui reconnut par la suite. Les membres de son entourage voyaient en lui un être curieux, voire un personnage un brin méprisable ou ridicule, certainement pas un homme promettant de devenir le futur leader de la nation. Tout changea à compter de 1919. Il devint l'objet de l'adulation croissante, et pour finir presque illimitée, des masses (mais aussi, de la part de ses ennemis, d'une haine intense). Cela donne à penser que la clé de l'énigme est à chercher moins dans la personnalité de Hitler que dans les changements vécus par la société allemande elle-même, traumatisée par une guerre perdue, des bouleversements révolutionnaires, l'instabilité politique, la misère économique et une crise culturelle. À toute autre époque, Hitler serait certainement resté un néant. Dans ces conditions particulières, cependant, une relation symbiotique de nature dynamique, et finalement destructrice, émergea entre l'individu qui avait pour mission d'effacer l'humiliation nationale de 1918 et une société de plus en plus disposée à juger son leadership vital pour son salut futur, afin d'échapper à la mauvaise passe dans laquelle, aux yeux de millions d'Allemands, la défaite, la démocratie et la crise l'avaient plongée.

Pour résumer cette relation, je me suis tourné vers le concept d'« autorité charismatique », tel que l'avait élaboré le brillant sociologue allemand Max Weber, mort avant que Hitler n'ait fait parler de lui, du moins hors des brasseries de Munich. C'est là la clé permettant de comprendre comment Hitler a pu obtenir, puis exercer, la forme de pouvoir bien particulière qui fut la sienne. Je ne me suis pas étendu sur ce concept, qui a cependant occupé une place de choix dans mes écrits sur Hitler et le III^e Reich au fil de longues années. Il n'en est pas moins, sans conteste, au cœur de l'enquête. L'« autorité charismatique », telle que l'a conçue Max Weber, ne reposait pas au premier chef sur les qualités remarquables et démontrables d'un individu. Elle dérivait plutôt de la perception de ces qualités chez ses « partisans » qui, dans une situation de crise, projetaient sur le leader de leur choix des attributs « héroïques » uniques et voyaient en lui la grandeur personnelle, l'incarnation d'une « mission » de salut. Dans la conceptualisation de Weber, l'« autorité charismatique » est intrinsèquement instable. S'ils sont constants, l'échec ou la malchance provoqueront sa chute, tandis qu'elle est toujours menacée de se « routiniser » en une forme stable de gouvernement.

L'application de ce concept d'« autorité charismatique » m'a paru intéressante pour aborder deux des questions centrales que j'avais posées. À mon sens, le concept aide à évaluer la relation entre Hitler et la masse des partisans qui a façonné son ascension ; cela, bien entendu, dans des conditions que Max Weber n'avait jamais imaginées, dans lesquelles l'image de leadership « héroïque » attachée à Hitler, exploitant des attentes pseudo-religieuses de salut national qui lui préexistaient, était largement un produit de la propagande. Et le concept m'a paru précieux, en outre, pour étudier comment le pouvoir éminemment personnalisé de Hitler érodait tout exercice systématique de l'activité gouvernementale et administrative, avec lequel il était incompatible. Bien sûr, au milieu de la guerre, la popularité de Hitler s'étiola nettement. L'emprise « charismatique » sur le gouvernement et sur la société déclina à vue d'œil. À cette date, cependant, l'Allemagne était liée depuis une décennie à la domination « charismatique » de Hitler. Ceux qui devaient leurs propres positions de pouvoir à l'« autorité suprême du Führer » continuaient de la soutenir par conviction ou par nécessité. Ils s'étaient élevés avec Hitler. Ils étaient désormais

condamnés à chuter avec lui. Il ne leur avait laissé aucune issue. L'autorité de Hitler au sein du régime ne commença de s'effriter que lorsque l'Allemagne fut confrontée à une défaite imminente et totale. Aussi longtemps qu'il vécut, il représenta un obstacle insurmontable à la seule manière de mettre un terme à la guerre qu'il avait provoquée : la capitulation de son pays.

J'ai associé l'« autorité charismatique » à un autre concept pour bien montrer comment fonctionnait la forme de pouvoir, personnalisée à l'extrême, de Hitler. Il s'agit de l'idée évoquée dans le texte qui suit par l'expression « travailler en direction du Führer », et qu'on retrouve comme une sorte de leitmotiv tout au long de cette biographie. J'y ai recouru pour essayer de montrer comment les objectifs présumés de Hitler ont servi à provoquer, activer ou légitimer des initiatives aux différents niveaux du régime, alimentant, sciemment ou sans le vouloir, la dynamique destructrice du régime nazi. Je ne voulais pas, par cette idée, suggérer que les gens se demandaient tout le temps ce que voulait Hitler et essayaient de le mettre en pratique. D'aucuns, bien entendu, surtout parmi les fidèles du Parti, faisaient plus ou moins cela. Mais beaucoup d'autres – par exemple, en boycottant un commerce juif pour protéger un concurrent, ou en dénonçant un voisin à la police en raison de quelque grief personnel – ne se demandaient pas quelles pouvaient bien être les intentions du Führer, pas plus qu'ils n'étaient animés de mobiles idéologiques. À leur manière, même mineure, ils contribuaient à soutenir et à encourager les objectifs idéologiques incarnés par Hitler et, ce faisant, à entretenir indirectement la radicalisation qui vit ces objectifs – en l'occurrence, la « purification raciale » de la société allemande – apparaître peu à peu comme des buts accessibles à court terme plutôt que comme des perspectives lointaines.

Du fait de l'approche choisie, les deux volumes de l'ouvrage étaient inévitablement longs. En outre, au-delà même du texte, de nombreux compléments étaient nécessaires. Je tenais à donner les références complètes d'un large éventail de sources – archives ou sources primaires imprimées –, d'abord pour permettre aux autres chercheurs de s'y repérer et au besoin de les réexaminer, ensuite pour éliminer les distorsions de certains récits ou en finir avec des

mythes qui s'étaient attachés à Hitler. Parfois, les notes sont devenues en elles-mêmes des exposés sur des questions secondaires, qui ne pouvaient être approfondies dans le corps du texte, auquel elles apportaient ailleurs des précisions supplémentaires. Dans *Hubris*, par exemple, je me suis efforcé de faire le point dans de longues notes sur des questions d'interprétation historiographique ou sur diverses conceptions de la psychologie de Hitler ; dans *Némésis*, je suis revenu sur la question de l'authenticité des derniers monologues (« conversations de table ») du début de l'année 1945, mais aussi sur les éléments de preuves complexes (et parfois contradictoires) concernant les circonstances de la mort de Hitler et la découverte de ses restes par les Soviétiques. De ce fait, les deux tomes ont pris une ampleur considérable – plus de deux mille pages de texte et environ six cent cinquante de notes et de bibliographie dans la version française. Naturellement, tous les lecteurs n'ont pas réussi à trouver assez de temps et d'énergie pour se plonger dans un ouvrage aussi long. Et, bien entendu, tous les lecteurs ne s'intéressent pas à l'appareil critique.

Après mûre réflexion, j'ai donc décidé d'en donner une version condensée. En m'engageant dans cette entreprise, j'ai pensé à ce passage du film *Amadeus* où le Kaiser dit à Mozart qu'il aime bien son opéra, si ce n'est qu'il y a beaucoup trop de notes. « Trop de notes, Majesté ? », réplique un Mozart indigné. « Il n'y a ni trop de notes ni trop peu. Il y en a juste le nombre qu'il faut. » Tel était plus ou moins mon sentiment à propos des deux tomes originaux. Ils ont le volume et la disposition qui sont la leur parce que j'ai tenu à les écrire exactement ainsi. Aussi l'élagage drastique auquel j'ai procédé pour la présente édition – supprimant près de huit cents pages de texte et la totalité de l'appareil critique – fut-il nécessairement douloureux. Pour un historien, c'est aller contre sa nature que de donner un texte amputé de ses références et de son appareil critique. Mais je me console à l'idée que le lecteur curieux pourra consulter les notes et la bibliographie dans les deux tomes de l'édition originale, qui resteront disponibles. Et cette version, quoique réduite pour constituer un seul volume, plus accessible, reste totalement fidèle à l'original. J'ai coupé beaucoup de pages qui précisaient le contexte, éliminé de nombreuses illustrations, abrégé ou supprimé maintes citations et retiré des sections entières qui décrivaient le climat social et politique général ou le cadre dans lequel

agissait Hitler. À deux occasions, j'ai fusionné des chapitres. Pour le reste, la charpente reste celle de l'édition originale. L'essence du livre demeure intacte. Je n'ai pas voulu – n'en voyant pas la nécessité – modifier l'interprétation d'ensemble. Par ailleurs, on se doute que je n'ai pas souhaité augmenter le texte : hormis des reformulations de détail, je n'ai intégré qu'un ou deux amendements mineurs à ce que j'avais écrit auparavant. Les notes d'origine ayant été exclues, il ne rimait à rien de conserver les longues bibliographies des deux volumes originaux. J'ai cependant ajouté une sélection des sources primaires imprimées les plus importantes pour une biographie de Hitler – et dans lesquelles j'ai puisé (hormis deux publications récentes). La plupart sont bien entendu en allemand, même si les traductions anglaises ou françaises sont également citées.

Mes nombreuses dettes de reconnaissance demeurent celles qui figuraient dans les remerciements de *Hubris* et *Némésis*. En rapport avec cette nouvelle édition, je voudrais cependant adresser des remerciements à Andrew Wylie, ainsi qu'à Simon Winder et à l'excellente équipe de Penguin. Enfin, s'agissant des miens, c'est un grand plaisir que d'ajouter le nom d'Olivia à ceux de Sophie, Joe et Ella, et de remercier, comme toujours, David et Katie, Stephen et Becky, et, bien sûr, Betty de leur amour et de leur soutien permanent.

Réfléchir sur Hitler

La dictature hitlérienne a valeur de paradigme pour le xx^e siècle. D'une façon extrême et intense, elle a reflété, entre autres choses, la prétention totale de l'État moderne, des niveaux inattendus de répression et de violence étatiques, une manipulation jusque-là sans précédent des médias afin de contrôler et de mobiliser les masses, un cynisme inégalé dans les relations internationales, les dangers aigus de l'ultranationalisme, mais aussi la puissance immensément destructrice des idéologies de la supériorité raciale et les conséquences ultimes du racisme, sans oublier l'usage pervers de la technologie et du « génie social » modernes. Par-dessus tout, elle a déclenché un signal d'alarme qui brûle encore vivement : elle a montré comment une société moderne, avancée, cultivée peut si rapidement sombrer dans la barbarie, dont le point culminant fut la guerre idéologique, une conquête d'une brutalité et d'une rapacité à peine imaginables et un génocide tel que le monde n'en avait encore jamais vu. La dictature hitlérienne a été l'effondrement de la civilisation moderne : une forme de souffle nucléaire au sein de la société moderne. Elle a montré de quoi nous sommes capables.

Le siècle que son nom, en un sens, a dominé doit une bonne partie de son caractère à la guerre et au génocide : les marques de Hitler. Ce qui s'est passé sous Hitler s'est produit dans la société d'un pays moderne, cultivé, technologiquement avancé et hautement bureaucratique ; en fait, cela n'aurait pu se produire que là. Hitler n'était chef du gouvernement que depuis quelques années

que, déjà, ce pays raffiné, au cœur de l'Europe, s'acheminait vers ce qui devait être une guerre apocalyptique et génocidaire, qui laissa l'Europe non seulement déchirée par un rideau de fer et en ruine, mais moralement ébranlée. Cela nécessite encore une explication. Notre point de départ est multiple : les dirigeants poursuivant une mission idéologique de régénérescence et de purification nationales ; une société qui croyait suffisamment en son chef pour avancer vers les objectifs pour lesquels il semblait se battre ; et une administration bureaucratique qualifiée capable de préparer et de mettre en œuvre une politique, si inhumaine fût-elle, et impatiente de le faire. La question de savoir comment et pourquoi Hitler a pu galvaniser cette société n'en nécessite pas moins un examen détaillé.

Il serait commode de s'arrêter là, de ne pas chercher la cause de la calamité de l'Allemagne et de l'Europe plus loin que dans la personne d'Adolf Hitler lui-même, maître de l'Allemagne de 1933 à 1945, qui avait publiquement exposé ses vues philosophiques, d'une inhumanité sidérante, près de huit ans avant d'accéder à la chancellerie du Reich. Mais, malgré la responsabilité morale première de Hitler dans ce qui s'est passé sous son régime autoritaire, une explication personnalisée serait une manière sommaire de court-circuiter la vérité. On pourrait voir dans Hitler une illustration classique de ce mot de Karl Marx : « Les hommes *font* leur propre histoire, mais [...] dans des circonstances [...] toutes faites, données. » Dans quelle mesure des « circonstances toutes faites, données », des évolutions impersonnelles échappant au contrôle de tout individu, si puissant fût-il, ont-elles façonné le destin de l'Allemagne ? Quelle est la part des contingences, voire de l'accident historique ? Quelle place peut-on attribuer aux actions et aux motivations de l'homme extraordinaire qui dirigea l'Allemagne à l'époque ? Autant de questions qui nécessitent une investigation, et qui font partie de l'enquête qui suit. Des réponses simples ne sont pas possibles.

Depuis qu'il est entré sous les feux de la rampe, dans les années 1920, Hitler a été perçu de façons nombreuses et variées, souvent contrastées. On n'a voulu voir en lui qu'un « opportuniste entièrement dénué de principes », « dépourvu de toute idée sauf une : accroître son pouvoir et celui du pays auquel il s'était identifié », exclusivement préoccupé de « domination, sous couvert de doctrine raciale » et mû par le seul désir de « destruction et de vengeance ».

À l'opposé, on a brossé de lui le portrait d'un exécutant fanatique d'un programme idéologique soigneusement préparé et organisé. On a aussi voulu voir en lui un genre d'escroc politique, qui hypnotisa et ensorcela la population allemande, la dévoya et l'entraîna dans le chaos ; ou encore on a cherché à le « diaboliser », pour faire de lui une figure mystique et inexplicable du destin de l'Allemagne. Albert Speer lui-même, l'architecte de Hitler, alors ministre de l'Armement, plus proche qu'aucun autre du dictateur pendant une bonne partie du III^e Reich, le décrit peu après la fin de la guerre comme un « personnage diabolique », l'un de « ces phénomènes historiques inexplicables qui surgissent de loin en loin dans l'histoire de l'humanité », et dont « la personne a déterminé le destin de la nation ». Un tel point de vue risque de « mystifier » ce qui s'est produit en Allemagne entre 1933 et 1945, en réduisant la cause de la catastrophe allemande et européenne aux caprices arbitraires d'une personnalité démoniaque. La genèse de la calamité ne trouve pas d'explication en dehors des actions d'un homme extraordinaire. Des phénomènes complexes ne sont plus que l'expression de la volonté de Hitler.

Un point de vue absolument contraire – tenable aussi longtemps qu'il participait d'une idéologie officielle, et qui s'évapora donc sitôt que le bloc soviétique qui l'avait soutenu s'effondra – refusait carrément tout rôle significatif à la personnalité pour reléguer Hitler au rang de simple agent du capitalisme, de fantoche au service des intérêts du grand capital et de ses dirigeants, qui le contrôlaient et tiraient les ficelles de la marionnette.

C'est à peine si certains biographes de Hitler ont perçu le moindre problème de compréhension ; ou, s'ils l'ont perçu, d'aucuns se sont empressés de le balayer d'un revers de main. L'une des approches a consisté à tourner Hitler en ridicule. Le présenter simplement comme un « fou », un « maniaque délirant », obvie à la nécessité d'une explication, tout en laissant naturellement en suspens la question cruciale : pourquoi une société complexe serait-elle prête à suivre dans l'abysse un malade mental, un cas « pathologique » ?

Des approches autrement plus sophistiquées se sont heurtées sur la question de savoir dans quelle mesure Hitler fut bel et bien le « maître du III^e Reich » ou s'il est possible de le décrire comme un « dictateur faible ». A-t-il réellement exercé seul un pouvoir

total, sans restriction ? Ou son régime ressemblait-il plutôt à une hydre, reposant sur une « polycratie » d'appareils de pouvoir dont Hitler, du fait de son indéniable popularité et du culte qui l'entourait, était l'indispensable pivot, mais guère plus – demeurant le simple propagandiste qu'au fond il avait toujours été, exploitant les occasions qui se présentaient, mais sans programme, sans projet ni dessein ?

Les divergences de vues sur Hitler n'ont jamais été purement une affaire de débats académiques pour initiés. Elles ont un écho beaucoup plus large – et des conséquences autrement importantes. Lorsqu'on a voulu faire de Hitler une sorte de copie à l'envers de Staline et de Lénine, un chef que sa peur paranoïde de la terreur bolchevique, du génocide de classes, aurait poussé à perpétrer un génocide racial, les implications étaient claires. Hitler était mauvais, sans nul doute, mais moins mauvais que Staline. Il n'était qu'une copie, quand Staline était l'original. La cause sous-jacente du génocide racial des nazis était le génocide de classe des Soviétiques. Il n'était pas non plus anodin que les projecteurs fussent détournés des crimes contre l'humanité dont Hitler porte l'ultime responsabilité pour se braquer sur ses ruminations sur la transformation de la société allemande. Cet Hitler s'intéressait à la mobilité sociale, il voulait de meilleurs logements pour les ouvriers, il se souciait de moderniser l'industrie, de créer un système de protection sociale, de balayer les privilèges réactionnaires du passé : bref, d'instaurer une société allemande meilleure, moderne, moins marquée par les divisions de classes, si brutales qu'aient été ses méthodes. Malgré sa diabolisation des Juifs et sa surenchère déraisonnable pour la suprématie mondiale, cet Hitler était « un homme politique dont la pensée et les actions étaient bien plus rationnelles qu'on ne l'a pensé jusqu'ici ». Dans une telle perspective, Hitler pouvait encore apparaître comme un homme mauvais, mais animé de bonnes intentions pour la société allemande, ou tout au moins d'intentions que l'on pouvait apprécier sous un éclairage positif.

Ces interprétations révisées ne se voulaient pas apologétiques. Si déformée que fût cette approche, la comparaison des crimes nazis et staliniens contre l'humanité entendait éclairer la terrible férocité du conflit idéologique en Europe dans l'entre-deux-guerres et les forces motrices du génocide allemand. Le portrait de Hitler en social-révolutionnaire cherchait à expliquer, au prix peut-être d'un

léger malentendu, pourquoi il avait trouvé un tel écho en Allemagne en un temps de crise sociale. Mais on voit sans mal que ces deux approches, même de façon non délibérée, sont grosses d'une possible réhabilitation de Hitler : malgré les crimes contre l'humanité associés à son nom, on pourrait néanmoins commencer à voir en lui un grand chef du ^{XX}^e siècle, un chef qui, fût-il mort avant la guerre, figurerait en bonne place dans le panthéon des héros allemands.

Dans les biographies classiques, en particulier dans la tradition allemande, la question de la « grandeur historique » était habituellement implicite. La figure de Hitler, dont les attributs personnels – par opposition à son aura et à son impact politiques – n'étaient certainement pas nobles, exaltants et enrichissants, posait à cette tradition des problèmes évidents. Une façon de les contourner était de laisser entendre que Hitler possédait une forme de « grandeur négative » ; que, s'il manquait certes de la noblesse de caractère et d'autres attributs censés participer de la « grandeur » chez les personnages historiques, son impact sur l'histoire fut incontestablement considérable, même s'il fut catastrophique. Mais on peut aussi prêter à la « grandeur négative » des connotations tragiques : le dévoiement d'efforts gigantesques et de réalisations stupéfiantes ; la grandeur nationale qui tourne à la catastrophe nationale.

Mieux vaut donc, semble-t-il, éviter carrément la question de la « grandeur » (si ce n'est pour chercher à comprendre pourquoi tant de contemporains ont cru voir une « grandeur » en Hitler). C'est une diversion : une question prise à contresens, absurde, sans objet et potentiellement apologétique. Prise à contresens parce que, comme les théories des « grands hommes » ne peuvent éviter de le faire, elle personnalise le processus historique à l'extrême. Absurde parce que l'idée même de grandeur historique est, en dernier ressort, futile. Fondée sur un ensemble subjectif de jugements moraux, voire esthétiques, c'est une notion éthico-philosophique qui ne mène nulle part. Sans objet parce que, que nous répondions par l'affirmative ou la négative à la question de la supposée « grandeur » de Hitler, cela n'expliquerait en rien la terrible histoire du III^e Reich. Et potentiellement apologétique parce que le fait même de poser la question dissimule mal une certaine admiration pour Hitler, même de mauvaise grâce et quels qu'aient pu être ses

défauts ; et parce que chercher la grandeur en Hitler a pour corollaire presque automatique de réduire au rôle de simples surnuméraires du « grand homme » ceux qui ont directement encouragé son pouvoir, les instances qui l'ont épaulé et le peuple allemand lui-même, qui ne lui a pas ménagé son soutien.

Plutôt qu'à la « grandeur historique », nous devons nous intéresser à une autre question, d'une importance autrement plus grande. Comment expliquer que le monde entier ait été tenu en haleine par un homme intellectuellement si peu doué et qui avait si peu d'atouts en société, par un homme si peu consistant en dehors de sa vie politique, inabordable et impénétrable même pour ses proches, apparemment incapable d'une véritable amitié, sans cet arrière-plan qui fait les grandes carrières, sans même la moindre expérience du gouvernement avant de devenir chancelier du Reich ? Comment un tel homme a-t-il pu néanmoins avoir un impact historique aussi immense ?

Peut-être la question est-elle, au moins en partie, mal posée. Car Hitler n'était certainement pas inintelligent : il possédait un esprit tranchant qui pouvait puiser dans une mémoire prodigieuse. Par sa rapidité à saisir les enjeux, il pouvait impressionner non seulement, comme on pouvait s'y attendre, son entourage de flagorneurs, mais aussi des hommes d'État ou des diplomates froids, critiques et aguerris. Même ses adversaires politiques reconnurent, bien entendu, ses talents rhétoriques. Et, parmi les chefs d'État du ^{XX}^e siècle, il n'est certainement pas le seul chez qui des défauts de caractère et une intelligence superficielle vont de pair avec une habileté et une efficacité politique remarquables. Autant éviter le piège, dans lequel la plupart de ses contemporains sont tombés, de sous-estimer grossièrement ses capacités.

De surcroît, Hitler n'est pas le seul à s'être arraché à des origines modestes pour atteindre les plus hautes fonctions. Mais, si son ascension depuis l'anonymat le plus complet n'est pas exceptionnelle, le problème que pose Hitler subsiste. Hitler est, en effet, apparu comme une « devinette enveloppée d'un mystère à l'intérieur d'une énigme » (pour citer Winston Churchill, qui a cependant prononcé ces mots dans un contexte très différent), notamment à cause de la vacuité de la personne privée. Comme on l'a souvent dit, il était pour ainsi dire une « non-personne ». Peut-être y a-t-il une part de condescendance dans ce jugement, un

empressement à regarder de haut le vulgaire parvenu, sans éducation, à la personnalité mal dégrossie, le marginal qui a des opinions mal digérées sur tout ce qui se trouve sous le soleil, l'inculte qui s'est autoproclamé arbitre de toute culture. Le trou noir que représente la personne privée vient aussi, en partie, de ce que Hitler avait un goût prononcé pour le secret : notamment en ce qui concerne sa vie privée, ses origines et sa famille. Le secret et le détachement étaient des traits de son caractère, que l'on retrouve aussi dans son comportement en politique ; c'étaient aussi des éléments politiquement importants de l'aura de chef « héroïque » qu'il avait à dessein laissé cultiver et qui ne firent qu'épaissir le mystère autour de sa personne. Une fois toutes ces réserves émises, il n'en demeure pas moins vrai que, en dehors de la politique, la vie de Hitler était vide.

La biographie d'une « non-personne », d'un homme qui n'a pour ainsi dire pas de vie privée ou d'histoire, en dehors de celle des événements politiques dans lesquels il est engagé, impose naturellement ses propres limites. Mais ces inconvénients n'existent qu'aussi longtemps qu'on présume que la vie privée est décisive pour la vie publique. Or cette présomption serait une erreur. Il n'y avait pas de « vie privée » pour Hitler. Bien entendu, il appréciait les films d'évasion, sa promenade quotidienne vers le salon de thé du Berghof, les moments passés dans le cadre idyllique des Alpes, loin des ministères de Berlin. Mais ce n'étaient là que routine. Il n'y avait point de retraite dans une sphère hors du politique, vers une existence plus profonde qui aurait conditionné ses réflexes publics. Non que sa « vie privée » fût devenue une partie de son personnage public. Au contraire : elle demeura si secrète que la population allemande ne découvrit l'existence d'Eva Braun que lorsque le III^e Reich fut réduit en cendres. Le fait est plutôt que Hitler a « privatisé » la sphère publique. « Privé » et « public » fusionnèrent complètement au point de devenir inséparables. L'être entier de Hitler devait être subsumé dans le rôle qu'il joua à la perfection : le rôle du « Führer ».

La tâche du biographe à ce stade devient alors plus claire. Il doit se concentrer non pas sur la personnalité de Hitler, mais carrément et directement sur *le caractère de son pouvoir : le pouvoir du Führer.*

Ce pouvoir ne dérivait qu'en partie de Hitler lui-même. Dans une plus large mesure, c'était un produit social : le fruit des espérances et des motivations sociales que ses partisans placèrent en lui. Ce qui ne veut pas dire que les actions mêmes de Hitler, dans le contexte de son pouvoir en expansion, n'aient pas été à des moments cruciaux de la plus haute importance. Mais, pour une large part, l'impact de son pouvoir doit être vu non pas dans quelques attributs spécifiques de sa « personnalité », mais dans son rôle de Führer : un rôle que seules ont rendu possible la sous-estimation, les méprises, la faiblesse et la collaboration des autres. Pour expliquer son pouvoir, il nous faut donc d'abord examiner les autres, non Hitler lui-même.

Le pouvoir de Hitler était d'une espèce extraordinaire. Il ne fondait pas sa prétention au pouvoir (sauf au sens le plus formel) sur sa position de chef de parti, ou sur quelque autre position institutionnelle. Il la tenait de ce qu'il considérait comme sa mission historique : sauver l'Allemagne. Autrement dit, son pouvoir était « charismatique » et non pas institutionnel. Il dépendait de l'empressement des autres à lui prêter des qualités « héroïques ». Et ils les perchèrent, peut-être avant même qu'il n'y crût lui-même.

Comme l'a observé Franz Neumann, l'un des plus brillants analystes contemporains du phénomène nazi : « On a longtemps négligé ou tourné en dérision le gouvernement charismatique, mais il a apparemment des racines profondes et devient un puissant ressort lorsque les conditions psychologiques et sociales favorables sont réunies. Le pouvoir charismatique du chef n'est pas un simple fantasme – nul ne peut mettre en doute le fait que des millions de gens y croient. » Il faut se garder de sous-estimer la contribution de Hitler à l'expansion de ce pouvoir et à ses conséquences. Une rapide réflexion contrefactuelle le fera bien comprendre. Est-il vraisemblable, pourrions-nous demander, qu'un État policier et terroriste, comme celui qui se développa sous Himmler et les SS, ait pu être érigé sans Hitler à la tête du gouvernement ? Sous un chef différent, même autoritaire, l'Allemagne se serait-elle engagée à la fin des années 1930 dans une guerre européenne *générale* ? Et, sous un autre chef d'État, la discrimination contre les Juifs (qui aurait certainement eu lieu) aurait-elle débouché sur un génocide systématique ? À chacune de ces questions, la réponse serait certainement « non » ; ou, tout au moins, « très improbable ». Quelles qu'aient

été les circonstances extérieures et les déterminants impersonnels, Hitler n'était pas interchangeable.

Le pouvoir éminemment personnel qu'exerça Hitler fit impression même sur des hommes sagaces et intelligents : ecclésiastiques, intellectuels, diplomates étrangers, visiteurs de marque. Pour la plupart, ils n'eussent pas été captivés par les mêmes sentiments exprimés à l'adresse d'une foule tapageuse dans une brasserie de Munich. Mais fort de l'autorité que lui conférait le poste de chancelier du Reich, avec l'appui des foules en adoration, entouré de tout l'apparat du pouvoir, enveloppé de l'aura du grand chef claironné par la propagande, il n'était guère surprenant que d'autres, en laissant de côté les naïfs indécorables et les jobards, le trouvaient impressionnant. C'est aussi à cause du pouvoir que ses subalternes – les dirigeants nazis qui lui étaient subordonnés, sa suite personnelle, les patrons du parti en province – furent suspendus à chacun de ses mots puis, lorsque ce pouvoir toucha à sa fin, en avril 1945, qu'ils furent, comme les rats du proverbe, le navire qui sombrait. La mystique du pouvoir explique sûrement, aussi, que tant de femmes (surtout celles qui étaient beaucoup plus jeunes que lui) aient vu en lui, dans ce Hitler dont la personne nous paraît totalement asexuée, un sex-symbol, plusieurs essayant même de se suicider pour lui.

L'histoire de Hitler doit donc être l'histoire de son pouvoir : comment il y est parvenu, quelle était sa nature, comment il l'a exercé, pourquoi l'a-t-on laissé s'étendre au point de briser toutes les barrières institutionnelles, pourquoi la résistance à ce pouvoir fut-elle si faible ? Ce sont autant de questions qui se rapportent à la société allemande, pas simplement à Hitler.

Nul n'est besoin de minimiser ce que l'obtention du pouvoir et son exercice devaient à ses traits de caractère les plus enracinés. L'obstination, l'inflexibilité, la rigueur implacable avec laquelle il balayait tous les obstacles, son adresse cynique et l'instinct qui le poussait à jouer à chaque fois son va-tout pour les plus grands enjeux : chacun de ces facteurs a contribué à façonner la nature de son pouvoir. Tous ces traits de caractère devaient se fondre en un élément dominant dans les pulsions intérieures de Hitler : son égo-manie sans limites. Le pouvoir fut l'aphrodisiaque de Hitler. À un homme aussi narcissique que lui, il offrit un but qui l'arracha à une jeunesse sans but, une compensation à tous les revers cuisants

de la première moitié de sa vie : son rejet en tant qu'artiste, la dérive sociale qui le conduisit dans un asile de nuit à Vienne et la dislocation de son monde dans la défaite et la révolution de 1918. Dans son cas, le pouvoir devait tout consumer. « Hitler est le suicidé potentiel par excellence, devait diagnostiquer un auteur pénétrant dès avant le triomphe sur la France. Il n'a aucun lien hors de son "ego". [...] Il est dans la position privilégiée de celui qui n'aime rien ni personne, sauf lui. [...] Aussi peut-il tout oser pour préserver ou agrandir son pouvoir [...], qui, seul, s'interpose entre lui et la mort accélérée. » La soif de pouvoir personnalisé d'une telle ampleur embrassait un insatiable appétit de conquête territoriale, qui équivalait à un formidable pari – avec des chances écrasantes contre lui – en vue d'obtenir le monopole du pouvoir sur le continent européen et, plus tard, sur le monde. La quête incessante d'un pouvoir toujours plus grand ne pouvait envisager aucune diminution, aucun confinement, aucune restriction. De surcroît, elle dépendait de la poursuite de « grandes réalisations ». En l'absence de toute capacité de limitation, la mégalomanie progressive contenait inévitablement les germes de l'autodestruction à laquelle aboutit le régime hitlérien. L'accord était parfait avec ses propres propensions suicidaires.

Si le pouvoir consumait tout pour Hitler, ce n'était pas une affaire de pouvoir en soi, vide de contenu ou de sens. Hitler ne fut pas simplement un propagandiste, un manipulateur ou un mobilisateur. Il fut tout cela à la fois. Mais il fut aussi un idéologue aux convictions inébranlables : le plus extrême des extrémistes dans sa manière d'afficher une « vision du monde » douée d'une cohérence interne (si repoussante qu'elle soit pour nous) et qui tirait sa force et sa puissance de son mélange d'un tout petit nombre d'idées élémentaires – intégrées par l'idée que l'histoire humaine se résume à l'histoire d'un conflit racial. Sa « vision du monde » lui donnait une explication sommaire des maux de l'Allemagne et du monde et des moyens d'y remédier. Du début des années 1920 jusqu'à sa mort dans le bunker, il ne devait pas en démordre. Il s'agissait en fait d'une vision utopique de rédemption nationale, plutôt que d'un ensemble de politiques de moyenne portée. Mais elle ne se révéla pas seulement capable d'incorporer en elle les différents courants de la philosophie nazie ; les talents rhétoriques de Hitler

aidant, sa pensée devint pratiquement incontestable sur tous les points de la doctrine du parti.

Les buts idéologiques de Hitler, ses actions et sa contribution personnelle au cours des événements méritent donc l'attention la plus aiguë. Mais ils sont loin d'expliquer tout. Il nous faut examiner la dictature aussi bien que le dictateur ; et, au-delà des structures du pouvoir, les élans sociaux qui étayaient la dictature, qui lui donnèrent sa dynamique et dégagèrent un consensus de fond. Ce que Hitler lui-même n'a pas fait, ce dont il n'a pas été l'instigateur, mais qui n'en a pas moins été mis en branle par les initiatives des autres est aussi vital que les actions du dictateur lui-même pour comprendre la fatidique « radicalisation cumulative » du régime.

Une approche qui se soucie des espérances et des motivations de la société allemande (dans toute sa complexité) plus que de la personnalité de Hitler pour expliquer l'immense empire du dictateur offre la possibilité d'explorer l'expansion de son pouvoir à travers la dynamique interne du régime qu'il dirigea et des forces qu'il libéra. L'approche est résumée par la maxime qu'énonça en 1934 un fonctionnaire nazi, et qui est, en un sens, un leitmotiv de l'ouvrage entier : il est du devoir de chacun, dans le III^e Reich, de « travailler en direction du Führer, suivant les lignes que celui-ci souhaiterait », sans attendre des instructions du sommet. Cette maxime, mise en pratique, fut l'une des forces motrices du III^e Reich, traduisant les buts idéologiques vaguement structurés de Hitler en réalité, à travers des initiatives axées sur l'accomplissement des desseins visionnaires du dictateur. L'autorité de Hitler était, bien entendu, décisive. Mais les initiatives qu'il approuva venaient le plus souvent d'autres que lui.

Hitler ne fut pas un tyran imposé à l'Allemagne. Bien qu'il n'eût jamais obtenu la majorité dans des élections libres, c'est en toute légalité qu'il fut nommé chancelier du Reich, comme ses prédécesseurs l'avaient été, pour devenir sans doute entre 1933 et 1940 le chef d'État le plus populaire du monde. Comprendre cela exige de concilier ce qui est apparemment inconciliable : la méthode personnalisée de la biographie et les approches opposées de l'histoire de la société (y compris les structures de domination politique). On ne saurait saisir l'impact de Hitler qu'à travers l'époque qui l'a créé (et qu'il a détruite). Une interprétation ne doit pas seulement prendre en compte les objectifs idéologiques de Hitler,

ses actions et sa contribution personnelle dans le tour pris par les événements ; elle doit en même temps les situer dans les forces sociales et les structures politiques qui ont permis, façonné et promu l'essor d'un système qui devait de plus en plus tourner autour du pouvoir personnalisé et absolu, avec les conséquences désastreuses qui s'ensuivirent.

L'offensive nazie contre les racines mêmes de la civilisation a été l'un des traits marquants du xx^e siècle. Hitler a été l'épicentre de cette offensive. Mais il en a été le principal représentant, non la cause première.

1

Fantaisie et échec

I

Le premier des nombreux coups de chance de Hitler eut lieu treize ans avant sa naissance. En 1876, l'homme qui allait devenir son père changea de nom, abandonnant Aloïs Schicklgruber pour celui d'Aloïs Hitler. On peut croire Hitler lorsqu'il assure qu'aucune initiative de son père ne devait lui plaire davantage que la décision de laisser tomber ce nom vulgaire et rustique de Schicklgruber. Pour un héros national, *Heil Schicklgruber* eût été assurément une salutation peu vraisemblable.

Les Schicklgruber étaient depuis des générations une famille de paysans, des petits propriétaires terriens du Waldviertel, région pittoresque mais pauvre, vallonnée et, comme son nom l'indique, boisée, située dans le nord-ouest de la Basse-Autriche, aux confins de la Bohême, et dont les habitants avaient la réputation d'être austères, durs et peu accueillants. Le père de Hitler, Aloïs, y était né le 7 juin 1837, dans le village de Strones : fils illégitime de Maria Anna Schicklgruber, alors âgée de quarante-deux ans et fille d'un petit propriétaire démuné, Johann Schicklgruber, il fut baptisé le même jour sous le nom d'Aloïs dans le village voisin de Döllersheim.

Le père de Hitler fut le premier membre de sa famille à s'élever socialement. En 1855, à l'âge de dix-huit ans, il obtint un poste modeste au ministère autrichien des Finances. Pour un jeune

homme de cette origine et au bagage scolaire aussi limité, il devait connaître un avancement impressionnant au cours des années suivantes. Après avoir suivi une formation et réussi l'examen nécessaire, il décrocha un petit poste de surveillant en 1861, puis un emploi dans les douanes en 1864 ; en 1870, il devint agent des douanes et, l'année suivante, s'installa à Braunau am Inn, où il fut nommé inspecteur des douanes en 1875.

Le changement de nom eut lieu un an plus tard. Grimant dans l'échelle sociale, peut-être Aloïs préféra-t-il la forme moins rustique de Hitler (variante de « Hiedler », « Hietler », « Hüttler », « Hütler » – qui signifie « petit propriétaire » – le patronyme de Johann Georg, qui devait plus tard épouser la mère d'Aloïs, apparemment en reconnaissant la paternité). Quoi qu'il en soit, Aloïs parut satisfait de ce nouveau nom et, à compter du jour de la délivrance de l'autorisation définitive, en janvier 1877, il signa « Aloïs Hitler ». Son fils se montra également satisfait de la forme plus caractéristique de « Hitler ».

Klara Pölzl, la future mère d'Adolf Hitler, était l'aînée des trois survivantes (les deux autres étant Johanna et Theresia) des onze enfants nés du mariage de la fille aînée de Nepomuk, Johanna Hüttler, et de Johann Baptist Pölzl, également petit exploitant à Spital. Klara grandit à la ferme jouxtant celle de son grand-père Nepomuk. À la mort de son frère, Johann Georg Hiedler, Nepomuk avait effectivement adopté Aloïs Schicklgruber. Quant à la mère de Klara, Johanna, et à sa tante, Walburga, elles avaient été élevées avec Aloïs dans la maison de Nepomuk. Officiellement, après le changement de nom et la légitimation de 1876, Aloïs Hitler et Klara Pölzl étaient cousins issus de germains. En 1876, à l'âge de seize ans, Klara Pölzl quitta la ferme familiale de Spital pour entrer comme servante dans la maison d'Aloïs Hitler, à Braunau am Inn.

À cette époque, Aloïs était un agent des douanes respecté. Sa vie privée était cependant moins ordonnée que sa carrière. Il se maria trois fois : d'abord avec une femme beaucoup plus âgée que lui, Anna Glasserl, dont il se sépara en 1880, puis avec deux femmes assez jeunes pour être ses filles. Une liaison pré-maritale et ses deux derniers mariages devaient lui donner neuf enfants, dont quatre disparus en bas âge. Bref, il eut une vie privée un peu plus tumultueuse que la moyenne, tout au moins pour un agent des douanes

en province. Quand sa deuxième épouse, Franziska (Fanni) Matzberger, mourut de la tuberculose en août 1884, à vingt-trois ans, leurs deux enfants, Aloïs et Angela, étaient encore tout petits. Au cours de sa maladie, Fanni était allée se reposer au grand air, dans la campagne des environs de Braunau. Pour s'occuper de ses enfants, Aloïs s'adressa directement à Klara Pözl, qu'il fit revenir à Braunau. Tandis que Fanni se mourait, Klara tomba enceinte. Comme ils étaient officiellement cousins issus de germains, un mariage entre Aloïs et Klara nécessitait une dispense ecclésiastique. Après quatre mois d'attente, au cours desquels la condition de Klara devint de jour en jour plus évidente, la dispense finit par arriver de Rome, fin 1884. Le mariage fut célébré le 7 janvier 1885, à 6 heures du matin. Peu après cette cérémonie de pure forme, Aloïs reprit son travail aux douanes.

Gustav, le premier enfant du troisième mariage d'Aloïs, vit le jour en mai 1885. En septembre de l'année suivante, le couple eut un deuxième enfant, Ida, puis un fils, Otto, qui mourut quelques jours après l'accouchement. Une autre tragédie attendait Klara peu après : Gustav et Ida contractèrent la diphtérie et moururent à quelques semaines d'intervalle en décembre 1887 et en janvier 1888. Au cours de l'été 1888, Klara tomba de nouveau enceinte. À 18 h 30, le 20 avril 1889, un samedi de Pâques couvert et glacial, elle donna naissance dans sa maison du « Gasthof zum Pommer », Vorstadt, n° 219, à son quatrième enfant, le premier à survivre à la petite enfance : Adolf.

Les documents historiques sur les premières années d'Adolf sont clairsemés. Le récit qu'il en donne dans *Mein Kampf* est inexact dans les détails ; son interprétation, tendancieuse. Les souvenirs de sa famille et de ses connaissances réunis après la guerre appellent la prudence et sont parfois aussi douteux que les efforts déployés sous le III^e Reich pour glorifier l'enfance du futur Führer. Pour ce qui est des années de formation, si importantes aux yeux des psychologues et des « psycho-historiens », force est bien d'admettre qu'il n'est pas grand-chose qui ne relève de la conjecture rétrospective.

Au moment de la naissance d'Adolf, Aloïs vivait modestement. Il touchait un revenu confortable, assez nettement supérieur à celui d'un directeur d'école élémentaire. Outre Aloïs et Klara, les deux enfants du second mariage d'Aloïs, Aloïs Jr. (avant qu'il ne quittât le domicile familial en 1896) et Angela, Adolf, son petit frère

Edmund (né en 1894, mort en 1900) et sa sœur Paula (née en 1896), la maisonnée s'augmenta des services d'une cuisinière et servante, Rosalia Schichtl. À ces personnes, il faut ajouter la tante Johanna, l'une des sœurs cadettes de sa mère, bossue et acariâtre, qui avait cependant une profonde affection pour Adolf et aidait bien Klara à tenir la maison. Après son héritage et l'achat de sa propriété, en 1889, Aloïs put jouir d'une confortable existence bourgeoise.

La vie de famille fut cependant loin d'être harmonieuse et heureuse. Aloïs était le type même du fonctionnaire de province : imbu de lui-même, plein de son importance, strict, dénué d'humour, économe, tatillon et assidu au travail. La communauté locale lui témoignait du respect. Mais, au travail comme à la maison, son mauvais caractère pouvait se traduire par des explosions imprévisibles. En famille, Aloïs était un mari autoritaire, arrogant et dominateur en même temps qu'un père sévère, distant, impérieux et souvent irascible. Longtemps après leur mariage, Klara ne put se défaire de l'habitude de l'appeler « Oncle ». Après sa mort, elle conserva dans la cuisine son râtelier de pipes. Quand il était question de lui, elle le montrait du doigt, comme pour invoquer son autorité.

Leur mère compensait largement l'affection dont les petits enfants manquaient de la part de leur père. Selon le portrait que brossa beaucoup plus tard son médecin juif, Eduard Bloch, après son émigration forcée de l'Allemagne nazie, Klara Hitler était une « femme simple, modeste et pleine de bonté. Grande, elle avait des cheveux bruns soigneusement tressés et un long visage ovale avec de beaux yeux gris bleu expressifs ». Soumise et réservée, c'était une femme posée et pieuse, qui partageait son temps entre l'église, la tenue de son ménage et, surtout, l'éducation de ses enfants et de ses beaux-enfants. La mort en bas âge, à quelques semaines d'intervalle, de ses trois premiers enfants en 1887-1888, puis celle de son cinquième enfant, Edmund, à six ans, en 1900 durent être pour elle autant de coups durs. Le fait de partager la vie d'un homme irascible, insensible et impérieux ne put qu'aggraver son chagrin. Qu'elle fit l'impression d'une femme triste et rongée par les soucis n'est guère surprenant. Pas plus que l'affection et la dévotion protectrices et étouffantes dont elle entourait les deux survivants, Adolf et Paula. Ses enfants et ses beaux-enfants, et Adolf en particulier, lui rendirent cet amour et cette affection : « De l'extérieur, c'est

son amour pour sa mère qui retenait le plus l'attention, écrivit par la suite le Dr Bloch. S'il n'était pas le "fifils à sa maman" au sens habituel du terme, je n'ai jamais vu d'attachement plus grand. » Manifestant l'un des rares signes d'affection humaine dont *Mein Kampf* porte la trace, Adolf écrivit : « J'ai révééré mon père, mais j'ai aimé ma mère. » Il emporta sa photo avec lui jusque dans les derniers jours du bunker. Son portrait trônait dans sa chambre à Munich, à Berlin et dans l'Obersalzberg (sa résidence alpine, près de Berchtesgaden). Sa mère pourrait bien être la seule personne qu'il ait vraiment aimée de toute sa vie.

Adolf vécut donc ses premières années couvé par une mère excessivement inquiète, dans un foyer que dominait la présence menaçante d'un père à cheval sur la discipline : soumise, Klara était impuissante à protéger sa progéniture du courroux paternel. Après la guerre, Paula, la petite sœur d'Adolf, dit de sa mère qu'elle était une « personne très douce et tendre, l'élément de compensation entre le père presque trop rude et les enfants très vifs qui étaient peut-être un peu difficiles à tenir. S'il y eut jamais des disputes ou des divergences entre mes parents, c'était toujours au sujet des enfants. C'est surtout mon frère Adolf qui tenait tête à mon père et le poussait à bout : chaque jour, il avait droit à une bonne dérouillée. [...] En revanche, ma mère le dorlotait souvent et tâchait d'obtenir par la gentillesse ce que le père ne pouvait obtenir par la sévérité ! ». Dans les années 1940, au cours de ses monologues nocturnes au coin du feu, Hitler lui-même parla souvent des soudaines explosions de colère de son père qui s'en prenait aussitôt à lui. S'il n'aimait pas son père, il le craignait d'autant plus. Sa pauvre mère chérie, aimait-il à répéter, vivait dans l'appréhension constante de ces raclées. Parfois, elle attendait à la porte pendant qu'il recevait une correction.

Il est fort possible qu'Aloïs ait aussi tourné sa violence contre sa femme. Un passage de *Mein Kampf*, où Hitler décrit apparemment les familles ouvrières dans lesquelles les enfants sont condamnés à voir leur père aviné rosser leur mère, pourrait bien s'inspirer en partie de ses souvenirs d'enfance. Quant à l'effet de tout cela sur la formation du caractère d'Adolf, ce ne saurait être qu'une affaire de spéculation. Reste qu'on ne peut douter de la profondeur de son impact.

Sous la surface, il est incontestable que se formait le Hitler d'après. Cela doit certes demeurer de l'ordre de la supputation, mais nul n'est

besoin de consentir un gros effort d'imagination pour voir que, dans la vie de famille du petit Adolf, s'enracinent son mépris et sa condescendance ultérieurs à l'égard de la soumission des femmes, sa soif de domination (l'image du chef comme figure du père sévère et autoritaire), son inaptitude à nouer des relations personnelles profondes, sa froideur et sa brutalité envers l'humanité et – ce n'est pas le moins important – une capacité de haine si profonde qu'elle devait refléter des abîmes sans fond de haine de soi dissimulés par le narcissisme extrême qui en était le contrepoint. Mais toutes ces hypothèses ne sont jamais que des conjectures. Pour autant qu'on puisse les retrouver, les traces extérieures de la petite enfance d'Adolf ne laissent aucunement entrevoir ce qui devait naître. Les efforts pour retrouver dans le petit enfant le « pervers qui se cachait dans le dictateur meurtrier » se sont révélés fort peu convaincants. Abstraction faite de ce que nous savons de la suite, sa vie familiale inspire plutôt de la compassion pour l'enfant qui l'a vécue.

II

Aloïs Hitler n'avait jamais tenu en place. À Braunau, où ils avaient longtemps vécu, les Hitler avaient plusieurs fois déménagé et avaient été obligés de partir à diverses reprises. En novembre 1898, Aloïs déménagea une dernière fois après avoir acheté une maison avec un petit lopin de terre à Leonding, village des environs de Linz. Dès lors, la famille s'installa dans la région. Jusqu'aux derniers jours passés dans le bunker, en 1945, Linz devait rester pour Adolf la ville où il avait grandi. Elle lui rappelait les jours heureux et insoucians de sa jeunesse. Dans son esprit, elle devait rester associée à sa mère. Et c'était la ville la plus « allemande » de l'Empire autrichien. De toute évidence, elle symbolisait à ses yeux l'idyllique petite ville germanique de province – l'image que sa vie durant il devait opposer à la grande ville qu'il allait bientôt connaître et détester : Vienne.

Adolf en était, à présent, à sa troisième école élémentaire. Il semble s'être rapidement fait de nouveaux camarades et être devenu un « petit meneur » quand, avec les enfants du village, il jouait aux

gendarmes et aux voleurs dans les bois et les champs des environs. Il avait un goût particulier pour les jeux de guerre et se montrait captivé par une histoire illustrée de la guerre franco-prussienne sur laquelle il était tombé à la maison. Et, quand la guerre des Boers éclata, les jeux tournèrent autour des exploits héroïques de ces derniers, que les petits villageois soutenaient avec ferveur. C'est à peu près à la même époque qu'il se plongea avec passion dans les aventures de Karl May, dont les histoires populaires de l'Ouest sauvage et des guerres indiennes faisaient vibrer des milliers de jeunes gens (alors que May lui-même n'avait jamais mis les pieds en Amérique). En grandissant, la plupart se détachèrent progressivement des aventures de Karl May et de leurs rêves d'enfant. Pour Adolf, cependant, cette fascination ne devait jamais cesser. Chancelier du Reich, il lisait encore les histoires de Karl May et les recommandait à ses généraux, auxquels il reprochait de manquer d'imagination.

Adolf évoqua plus tard « ces temps bienheureux » où « l'enseignement peu absorbant de l'école [lui] donnait tellement de loisirs [qu'il vivait] plus souvent au soleil qu'enfermé », où « prés et bois étaient alors le terrain de bataille sur lequel les "antagonismes" permanents » – le conflit croissant avec son père – « trouvaient un exutoire ».

En 1900, cependant, les jours insouciants touchaient à leur fin. À l'époque où il fallait prendre des décisions importantes sur l'avenir d'Adolf et les études secondaires qu'il allait suivre, la famille Hitler se trouva une fois de plus plongée dans le désarroi : le 2 février 1900, Edmund, le petit frère d'Adolf, succomba à la rougeole. Alors qu'Aloïs Jr., son fils aîné, lui crachait dessus et avait quitté la maison, le père fit peser sur Adolf toutes les ambitions de carrière qu'il nourrissait pour sa progéniture. Il en résulta, entre le père et le fils, une tension qui dura jusqu'à la mort d'Aloïs.

Adolf commença ses études secondaires le 17 septembre 1900. Son père avait choisi la *Realschule* plutôt que le *Gymnasium*, autrement dit une école qui attachait moins d'importance aux études classiques traditionnelles et aux humanités tout en préparant quand même au supérieur en mettant l'accent sur des matières « modernes », notamment les sciences et techniques. À en croire Adolf, le choix de son père avait été influencé par la facilité qu'il montrait déjà pour le dessin et le mépris des humanités qu'il avait acquies au cours

de sa carrière. Ce n'était pas la voie normale pour une carrière de fonctionnaire, à laquelle Aloïs songeait pour son fils. Mais Aloïs lui-même avait fait une belle carrière au service de l'État autrichien sans avoir fait vraiment d'études.

L'entrée au collège fut une épreuve pour le jeune Adolf. De sa maison de Leonding à Linz, il devait faire tous les jours plus d'une heure de marche à l'aller et autant au retour, ce qui ne lui laissait guère le loisir de nouer des amitiés en dehors de l'école. Alors qu'il était connu comme une forte tête dans son village de Leonding, ses nouveaux condisciples ne lui prêtaient aucune attention particulière. Il ne se fit pas d'amis à l'école ni ne chercha d'ailleurs à s'en faire. Et, à l'attention que lui avait prodiguée son instituteur, succéda désormais l'attitude plus impersonnelle des professeurs en charge des différentes disciplines. Le minimum d'effort qu'Adolf avait consenti à l'école primaire n'était plus suffisant. Bon à l'école primaire, son travail scolaire laissa à désirer dès le début. Et sa conduite trahissait clairement des signes d'immaturation. Jusqu'à l'automne 1905, où il quitta l'école, ses résultats furent jugés médiocres, voire insuffisants.

Dans une lettre du 12 décembre 1923 à son avocat, à la suite de la tentative de putsch de Munich, son ancien professeur, le Dr Eduard Huemer, décrit le jeune Adolf comme un garçon pâle et maigre qui faisait le va-et-vient entre Leonding et Linz, qui ne donnait pas la pleine mesure de son talent, manquait d'assiduité et se montrait incapable de s'adapter à la discipline scolaire. Il le jugeait têtu, autoritaire, péremptoire et colérique. Son insolence à peine voilée lui valait des sanctions de la part de ses professeurs. Avec ses camarades, il était dominateur et aimait à les entraîner dans des escapades immatures que Huemer attribuait à son goût excessif des histoires d'Indiens de Karl May et à sa propension à perdre son temps encouragée par ses trajets quotidiens entre Leonding et Linz.

On ne saurait douter de l'attitude fortement négative de Hitler envers son école et ses professeurs (à une exception près). Il quitta l'école avec une « haine viscérale » et devait par la suite moquer et tourner en dérision sa scolarité et ses enseignants. Son professeur d'histoire, le Dr Leonard Pötsch, est le seul qui ait trouvé grâce à ses yeux et qu'il remercie, dans *Mein Kampf*, d'avoir suscité son intérêt par des récits hauts en couleur et des histoires héroïques tirées

du passé allemand, faisant vibrer en lui une fibre nationaliste et farouchement hostile aux Habsbourg (laquelle, en tout état de cause, régnait largement à son école comme à Linz en général).

Les difficultés d'adaptation qu'Adolf rencontra à la *Realschule* de Linz se trouvèrent aggravées par la dégradation de ses relations avec son père et par leurs pénibles et incessantes disputes sur la carrière future du garçon. Pour Aloïs, les vertus d'une carrière dans l'administration étaient indéniables. Mais tous ses efforts pour transmettre son enthousiasme à son fils se heurtèrent à un rejet catégorique : « J'avais des nausées à penser que je pourrais être un jour prisonnier dans un bureau ; que je ne serais pas le maître de mon temps », écrivit Hitler dans *Mein Kampf*.

Plus Adolf résistait, plus son père se faisait insistant et autoritaire. Tout aussi obstiné, quand on lui demandait ce qu'il désirait faire plus tard, Adolf répondait, à l'en croire, qu'il voulait être artiste, ce que le fonctionnaire autrichien buté jugeait tout à fait impensable : « Artiste, non. Aussi longtemps que je vivrai, jamais ! » Que le jeune Adolf, soi-disant à douze ans, ait déclaré aussi clairement qu'il voulait être artiste, il est permis d'en douter. Mais qu'il y ait eu un conflit avec son père né de son refus d'embrasser une carrière de fonctionnaire et qu'Aloïs ait mal supporté l'indolence et l'irrésolution de son fils, dont le principal centre d'intérêt semblait être le dessin, paraît indéniable. Au prix de son assiduité, de sa diligence et de ses efforts, Aloïs s'était arraché à ses modestes origines pour se hisser à un poste de fonctionnaire digne et respecté. Issu d'un milieu beaucoup plus privilégié, son fils ne trouvait rien de mieux à faire que de perdre son temps à dessiner et à rêvasser, il ne s'appliquait pas à l'école, n'avait aucun projet de carrière et méprisait le type de profession qui avait tant compté aux yeux de son père. L'enjeu allait bien au-delà de son refus d'une carrière administrative. C'était le rejet de tout ce que son père représentait et, par la même occasion, de son père lui-même.

L'adolescence, telle qu'il l'évoque dans *Mein Kampf*, fut donc pour Adolf un « douloureux passage ». Avec l'entrée à l'école secondaire de Linz et le début du conflit houleux avec son père, avait commencé une phase importante dans la formation de son caractère. L'enfant heureux et joueur de l'école primaire était devenu un adolescent oisif, amer, rebelle, maussade, obstiné et indécis.

Le 3 janvier 1903, lorsque son père s'effondra devant son verre de vin matinal à la Gasthaus Wiesinger, les querelles sur l'avenir d'Adolf cessèrent. Aloïs laissait sa famille dans une situation confortable. Et, quelle que fût la peine de sa veuve, Klara, il est peu probable qu'Adolf, maintenant seul « homme de la maison », ait pleuré son père. Avec sa mort, disparut en effet une bonne partie des pressions parentales. Sa mère fit de son mieux pour le persuader de satisfaire les désirs paternels, mais elle refusa le conflit et, si soucieuse qu'elle fût de son avenir, s'empessa de céder à ses caprices. En tout état de cause, ses résultats scolaires excluaient qu'il puisse raisonnablement prétendre à une carrière dans la fonction publique. Les deux années suivantes, ses résultats restèrent médiocres. Il prétextait sa mauvaise santé – simulée ou, plus probablement, authentique mais exagérée – pour persuader sa mère qu'il n'était pas apte à continuer et, dans le courant de l'automne 1905, à l'âge de seize ans, il abandonna de bon cœur toute scolarité sans avoir d'idée bien précise de ce qu'il allait faire.

Dans *Mein Kampf*, Hitler passe presque totalement sous silence la période qui sépare la fin de sa scolarité, dans le courant de l'automne 1905, de la mort de sa mère, fin 1907. Au cours de ces deux années, Adolf mena une vie d'oisif et de parasite aux crochets d'une mère qui l'adorait, lui donnait de quoi vivre, veillait sur lui et le choyait. Il avait sa chambre à lui dans le confortable appartement de la Humboldtstraße, à Linz, où sa famille avait emménagé en juin 1905. Sa mère, sa tante Johanna et sa petite sœur Paula pourvoyaient à tous ses besoins, faisant la lessive, le ménage et la cuisine pour lui. Sa mère lui acheta même un piano à queue, sur lequel il prit des leçons quatre mois durant entre octobre 1906 et janvier 1907. Le jour, il passait son temps à dessiner, à peindre, à lire ou même à écrire de la « poésie » ; le soir, il allait au théâtre ou à l'opéra ; et, pendant tout ce temps, il rêvait ou fantasmaient sur son avenir de grand artiste. Il veillait jusqu'à une heure avancée de la nuit et se levait tard. Il n'avait aucun objectif bien défini. Le style de vie indolent, ses rêves de grandeur et son manque de discipline pour le travail systématique – qui sont autant de traits caractéristiques du Hitler ultérieur – sont déjà manifestes au cours de ces deux années passées à Linz. Il n'est pas étonnant que Hitler en ait parlé ensuite comme des « jours les plus heureux qui m'apparaissent presque comme un beau rêve ».

L'un de ces amis de l'époque, August Kubizek, fils d'un tapissier de Linz qui rêvait lui-même de devenir un grand musicien, nous a laissé un récit de la vie insouciant qu'Adolf mena à Linz entre 1905 et 1907. Rédigés après la guerre, ces Mémoires doivent être traités avec prudence, tant sur le plan des détails que dans ses interprétations. Il s'agit en fait d'une version augmentée et embellie de souvenirs que le parti nazi l'avait à l'origine chargé de compiler. Même rétrospectivement, l'admiration que Kubizek conservait pour son ancien ami a influencé son jugement. Plus encore, Kubizek a beaucoup inventé et construit certains passages autour de ce que Hitler lui-même dit dans *Mein Kampf*, allant parfois jusqu'au plagiat pour donner plus d'ampleur à des souvenirs personnels limités. Malgré leurs faiblesses, il a été démontré que ses souvenirs étaient une source plus crédible qu'on ne l'a cru jadis, en particulier lorsqu'ils portent sur des expériences en rapport avec son intérêt personnel pour la musique et le théâtre. Quelles que soient leurs insuffisances, nul doute qu'ils recèlent d'importants aspects de la personnalité du jeune Hitler, montrant à l'état embryonnaire des traits qui devaient devenir saillants par la suite.

August Kubizek – « Gustl » – était de neuf mois plus âgé qu'Adolf. Ils se connurent par hasard dans le courant de l'automne 1905 (non pas en 1904, comme le prétendit Kubizek) à l'opéra de Linz. Quelques années auparavant, Adolf était devenu un admirateur fanatique de Wagner, et Kubizek partageait sa passion pour l'opéra, en particulier pour les œuvres du « maître de Bayreuth ». Gustl était très impressionnable et Adolf ne demandait que cela. Gustl était docile, velléitaire et soumis ; Adolf, supérieur, décidé et dominateur. Gustl n'avait pas d'enthousiasme pour grand-chose, sinon rien, tandis que tout enflammait Hitler. « Il avait besoin de parler, se souvient Kubizek, et il lui fallait une oreille attentive. » Issu d'un milieu artisanal et ayant fréquenté une école moins prestigieuse que le jeune Hitler, Gustl se sentait doublement inférieur, par ses origines sociales comme par son éducation, et était béat devant la vigueur des propos de Hitler. Quel que fût le thème de ses harangues – les insuffisances des fonctionnaires, les enseignants, la fiscalité locale, les loteries de l'aide sociale, les opéras ou les édifices publics de Linz – Gustl était captivé comme jamais il ne l'avait été. Il était séduit par ce que son ami avait à dire, mais aussi par sa manière de le dire. Gustl, qui se décrit sous les traits d'un jeune

homme posé et rêveur, avait trouvé un repoussoir idéal en la personne d'un Hitler péremptoire et sûr de lui, qui savait tout sur tout. Ils formaient un tandem parfait.

Le soir, parés de leurs plus beaux atours, ils allaient au théâtre ou à l'opéra : pâle et malingre, le jeune Hitler, qui arborait l'ébauche d'une maigre moustache, se donnait des airs de dandy avec son manteau et son chapeau noirs complétés par une canne noire au pommeau d'ivoire. Après le spectacle, Adolf pérerait invariablement, tantôt critique et véhément, tantôt ravi et ne tarissant pas d'éloges. Alors même que Kubizek était plus doué en musique et s'y connaissait mieux que Hitler, il demeurait toujours passif et soumis dans les « discussions ».

La passion de Hitler pour Wagner ne connaissait pas de limites. Une représentation pouvait l'affecter presque comme une expérience religieuse au point de le plonger dans de profondes rêveries mystiques. Wagner incarnait à ses yeux le génie artistique suprême, le modèle à imiter. Adolf était transporté par la puissance de ses drames musicaux, son évocation d'un passé germanique héroïque, lointain et mystique jusqu'au sublime. *Lohengrin*, la saga du mystérieux chevalier du Graal, quintessence du héros teutonique, dépêché du château de Montsalvat par son père Parsifal pour sauver Elsa, la jeune fille pure injustement condamnée, à seule fin d'être finalement trahi par elle, avait été le premier opéra de Wagner qu'il eut entendu et il resta son préféré.

Plus encore que de musique, Adolf et Gustl aimaient à parler de grand art et d'architecture. Plus précisément, Adolf était le futur grand génie artistique. Le jeune dandy méprisait l'idée même de devoir travailler pour gagner son pain quotidien. Jeune homme impressionnable, Kubizek se grisait de l'entendre parler du grand artiste qu'il allait devenir tandis que lui-même serait un musicien de premier plan. Alors que Kubizek travaillait dur dans l'atelier de son père, Adolf passait son temps à dessiner et à rêver, puis il allait retrouver Gustl après le travail. Dans la soirée, alors qu'ils se promenaient dans les rues de Linz, Hitler entretenait son ami de la nécessité de démolir, de remodeler et de remplacer les édifices publics du centre et lui présentait d'innombrables esquisses de ses projets de reconstruction.

Ce monde chimérique abritait également le béguin d'Adolf pour une fille qui ignorait jusqu'à son existence. Jeune dame élégante

qu'on voyait se promener en ville au bras de sa mère, et que saluait à l'occasion un jeune officier admiratif, Stefanie était aux yeux de Hitler un idéal à admirer de loin. Il n'était pas question de l'aborder : figure fantasmagique, elle attendrait que le grand artiste vînt la demander en mariage, après quoi ils vivraient ensemble dans la magnifique villa qu'il dessinerait pour elle.

En 1906, l'achat commun d'un billet de loterie nous offre un autre aperçu sur le monde fantasmagique de Hitler et ses projets d'avenir. Adolf était tellement sûr de gagner le premier prix qu'il dessina un plan élaboré de leur future demeure. Les deux jeunes gens mèneraient une vie d'artiste, entourés de soins par une dame d'âge mûr qui répondrait à leurs besoins artistiques : ni Stefanie ni aucune autre femme de leur âge n'avait de place dans cette perspective. Tous deux iraient à Bayreuth et à Vienne et feraient d'autres visites culturelles. Adolf était si certain de gagner que sa colère contre la loterie officielle ne connut point de limites quand il sut qu'ils avaient misé en vain.

Au printemps de 1906, Adolf persuada sa mère de financer un premier séjour à Vienne, soi-disant pour étudier la galerie de tableaux du Musée de la cour, mais plus probablement pour satisfaire son ambition toujours plus forte de visiter les sites culturels de la capitale impériale. Deux semaines durant, voire plus longtemps, il visita les nombreuses attractions de la ville en touriste. On ignore chez qui il séjourna. Les quatre cartes postales qu'il adressa à son ami Gustl et ses observations de *Mein Kampf* montrent à quel point il fut captivé par la grandeur des édifices et l'aménagement de la Ringstraße. Par ailleurs, il semble avoir passé son temps au théâtre et à s'émerveiller de l'opéra de la cour, où les mises en scène du *Tristan* et du *Vaisseau fantôme* de Wagner par Gustav Mahler reléguèrent dans l'ombre les productions provinciales de Linz. À son retour, rien n'avait changé. Mais son séjour à Vienne l'avait confirmé dans l'idée, qui avait probablement déjà germé dans son esprit, que sa carrière artistique allait s'épanouir à l'Académie viennoise des beaux-arts.

Dans le courant de l'été 1907, cette idée avait pris une forme plus concrète. À l'âge de dix-huit ans, Adolf n'avait encore jamais gagné le moindre argent et continuait à fainéanter sans aucune perspective de carrière. Malgré les conseils de parents, pour qui il était temps qu'il prît un emploi, il avait persuadé sa mère de le

laisser retourner à Vienne, cette fois avec l'intention d'entrer à l'Académie. Quelles que fussent ses réserves, la perspective d'études systématiques à l'Académie de Vienne avait dû lui apparaître comme un progrès par rapport à sa vie de désœuvré à Linz. Et quant au bien-être matériel de son fils, elle n'avait aucun souci à se faire. « Hanitante » – la tante Johanna d'Adolf – avait proposé un prêt de neuf cent vingt-quatre couronnes pour financer les études artistiques de son neveu, ce qui lui assurait en gros l'équivalent d'une année de salaire d'un avocat ou d'un enseignant débutant.

À cette époque, sa mère souffrait d'un cancer du sein. Gravement malade, elle avait été opérée en janvier. Au printemps et au début de l'été, le Dr Bloch, leur médecin de famille juif, la traita à plusieurs reprises. Désormais installée dans son nouveau domicile d'Urfahr, une banlieue de Linz, Klara eut à s'inquiéter sérieusement des frais médicaux croissants, et du sort de Paula, sa fille de onze ans qui vivait encore à la maison et dont s'occupait Johanna, et de son Adolf chéri, toujours sans avenir bien défini. Quant à Adolf, que le Dr Bloch devait décrire comme un grand garçon au teint jaunâtre et d'apparence fragile « replié sur lui-même », il se faisait certainement du souci pour sa mère. C'est lui qui régla la facture de cent couronnes après ses vingt jours d'hospitalisation en début d'année. Lorsque le Dr Bloch leur apprit, à lui et à sa sœur, que leur mère avait peu de chances de survivre à son cancer, il pleura. Tout au long de sa maladie, il l'entoura de ses soins en s'inquiétant de l'intensité de ses souffrances. Apparemment, c'est lui qui dut prendre toutes les décisions relatives aux soins. Malgré la dégradation de l'état de santé de sa mère, Adolf n'en persista pas moins dans son projet d'aller à Vienne. Il partit pour la capitale au début du mois de septembre 1907, à temps pour passer l'examen d'entrée à l'Académie des beaux-arts.

Pour être autorisé à passer cet examen, chaque candidat devait présenter ses travaux personnels. Adolf, ainsi qu'il l'écrivit plus tard, s'était mis en route « muni d'une épaisse liasse de dessins ». Il compta parmi les cent treize candidats habilités à le passer. Trente-trois candidats furent éliminés dès ce premier test. Au début du mois d'octobre, il subit donc deux difficiles examens de trois heures, où les candidats devaient plancher sur des thèmes spécifiques. Il n'y eut que vingt-huit reçus. Hitler n'était pas de ceux-là : « Travaux insuffisants, trop peu de portraits », tel fut le verdict.

Adolf était tellement sûr de lui qu'il ne lui était apparemment jamais venu à l'idée qu'il pourrait échouer à l'examen d'entrée à l'Académie. Ainsi qu'il l'écrivit dans *Mein Kampf*, il était « certain que ce serait un jeu d'enfant. [...] J'étais si persuadé du succès que l'annonce de mon échec me frappa comme un coup de foudre dans un ciel clair ». Il demanda une explication et le recteur de l'Académie lui déclara qu'il était sans conteste inapte à suivre les cours de l'école de peinture, mais qu'en revanche il était manifestement doué pour l'architecture. Hitler en ressortit « doutant de lui-même pour la première fois de sa vie ». Après quelques jours passés à méditer sur son destin, il en conclut que le recteur avait raison : « Je me vis architecte. » Mais pas plus alors que par la suite il ne devait entreprendre de combler les lacunes de son éducation qui seraient un obstacle de taille à des études d'architecture. En réalité, Adolf ne se remit probablement pas aussi vite qu'il veut bien le dire dans son récit et le fait même qu'il se représentât l'année suivante à l'école de peinture incite à douter qu'il ait aussitôt reconnu que son avenir serait dans l'architecture. En tout état de cause, le refus de l'Académie fut pour lui une telle blessure d'amour-propre qu'il le tint secret. Il se garda bien d'en parler à son ami Gustl ou à sa mère.

Pendant ce temps, Klara Hitler se mourait. La forte dégradation de son état de santé ramena Adolf à Linz où, vers la fin du mois d'octobre, le Dr Bloch lui confia qu'il n'y avait plus d'espoir. Profondément affecté par la nouvelle, Adolf fit plus que son devoir. Sa sœur Paula et le Dr Bloch témoignèrent plus tard de son dévouement et des soins dont il entoura « infatigablement » la moribonde. Malgré les soins vigilants du Dr Bloch, la santé de Klara se détériora rapidement au cours de l'automne. Et c'est le 21 décembre 1907 qu'elle s'éteignit paisiblement : elle avait quarante-sept ans. « Jamais je n'ai vu quiconque aussi terrassé par le chagrin qu'Adolf Hitler », devait se souvenir le Dr Bloch, qui en avait pourtant vu d'autres. La mort de sa mère fut un « coup terrible », « surtout pour moi » écrivit Hitler dans *Mein Kampf*. Sa disparition le laissait seul et abattu. Il avait perdu la seule personne pour qui il eût jamais éprouvé chaleur et affection.

« Les dures réalités de l'existence, prétendit plus tard Hitler, m'obligèrent à prendre de rapides résolutions. Les maigres ressources de la famille avaient été à peu près épuisées par la grave maladie de ma mère ; la pension d'orphelin qui m'était allouée ne

me suffisait pas pour vivre et il me fallait, de quelque manière que ce fût, gagner moi-même mon pain. » Lorsque, après la mort de sa mère, il retourna pour la troisième fois à Vienne, où il devait rester quelques années, il s'obstina. Il avait retrouvé sa morgue et sa détermination. Désormais, son objectif était clair : « Je voulais devenir architecte et les difficultés rencontrées étaient de celles que l'on brise et non pas de celles devant lesquelles on capitule. » Il prétendit être résolu à surmonter les obstacles, inspiré par l'exemple de son père qui, par ses efforts, s'était arraché à la pauvreté pour se hisser à un poste de fonctionnaire.

En réalité, la prudence avec laquelle sa mère avait tenu les cordons de la bourse – aidée par les contributions appréciables de sa sœur Johanna – avait largement laissé de quoi payer les frais médicaux ainsi que les obsèques, relativement onéreuses. Et Adolf ne resta pas non plus sans le sou. Il était loin d'être obligé de gagner sa vie tout de suite. Certes, les vingt-cinq couronnes de sa pension mensuelle d'orphelin que sa petite sœur Paula – maintenant élevée par leur demi-sœur Angela et son mari Leo Raubal – et lui recevaient ne lui assuraient guère de quoi vivre dans une Autriche où sévissait l'inflation. Et, hormis les intérêts, Adolf et Paula ne pourraient toucher l'héritage paternel avant leurs vingt-quatre ans. Mais la somme laissée par leur mère – de l'ordre de deux mille couronnes, peut-être, une fois payés les frais d'obsèques – fut partagée entre les deux orphelins mineurs. Avec sa pension, la part d'Adolf lui suffisait pour vivre un an à Vienne sans travailler. De surcroît, il avait encore le résidu du généreux prêt de sa tante. S'il n'avait pas la sécurité financière qu'on lui a parfois attribuée, sa situation était somme toute bien meilleure que celle de la plupart des véribles étudiants de Vienne.

Qui plus est, Adolf était moins pressé de quitter Linz qu'il ne le laisse entendre dans *Mein Kampf*. Bien que sa sœur ait prétendu, quarante ans plus tard, qu'il était reparti pour Vienne quelques jours à peine après la mort de sa mère, Adolf était encore à Urfahr à la mi-janvier et à la mi-février 1908. À moins, ce qui est peu probable, qu'il n'eût effectué quelques brefs séjours à Vienne entre ces dates, il semble qu'il se soit attardé à Urfahr encore sept semaines au moins après le décès. Suivant le livre de comptes familial, il n'aurait pas quitté Linz avant mai.

Lorsqu'il regagna Vienne en février 1908, ce n'était pas dans le but de suivre énergiquement la formation nécessaire pour devenir architecte, mais pour retrouver la vie d'indolent oisif et sybarite qu'il avait menée avant la mort de sa mère. Il insista même auprès des parents de Kubizek jusqu'à ce qu'ils acceptent à contrecœur de le voir quitter l'entreprise familiale désormais prospère pour le rejoindre à Vienne afin d'y étudier la musique.

Son échec à l'Académie et le décès de sa mère, survenant à moins de quatre mois d'intervalle à la fin de 1907, avaient terrassé le jeune Hitler, soudain arraché à son rêve de devenir sans effort un grand artiste. En même temps, ou presque, il avait perdu l'unique personne à qui il fût attaché. Seul subsistait son idéal artistique. À l'évidence, toute autre solution – se ranger et prendre un travail régulier à Linz – lui répugnait. Veuve d'un receveur des postes, une voisine se souviendra plus tard : « Un jour, le receveur des postes lui demanda ce qu'il voulait faire dans la vie et s'il n'avait pas envie de travailler au bureau de poste. Il répondit que son intention était de devenir un grand artiste. Alors qu'on lui objectait qu'il n'avait pas les fonds ni les relations personnelles nécessaires, il répliqua sèchement : "Makart et Rubens sont partis de rien et se sont hissés au sommet à la force du poignet." » La manière dont il pouvait s'y prendre pour suivre leur exemple était loin d'être claire. Son seul espoir était de présenter une nouvelle fois l'examen d'entrée à l'Académie l'année suivante. Il devait savoir que ses chances étaient minces, mais il ne fit rien pour les augmenter. En attendant, il lui fallait se débrouiller à Vienne.

Malgré le changement radical de ses perspectives et de sa situation matérielle, Adolf ne modifia rien dans son mode de vie, sa dérive dans un monde fantasmatique et égoïste. En revanche, le passage du provincialisme douillet de Linz au melting-pot politique et social de Vienne marqua une transition cruciale. Les expériences de la capitale autrichienne devaient marquer le jeune Hitler d'une empreinte indélébile et façonner de manière décisive ses préjugés et ses phobies.

2

Le marginal

I

La ville dans laquelle Hitler devait passer cinq ans était un endroit extraordinaire. Plus que toute autre métropole européenne, Vienne incarnait des tensions – sociales, culturelles, politiques – qui signalaient un tournant, la mort du monde du XIX^e siècle. Ce sont elles qui devaient façonner le jeune Hitler.

Fin septembre début octobre, pensant étudier à l'Académie des beaux-arts, il avait loué à une Tchèque, Mme Zakreys, une petite chambre au deuxième étage d'une maison, au 31 de la Stumpergasse, près du Westbahnhof de Vienne. C'est donc là qu'il revint entre le 14 et le 17 février 1908 pour reprendre le cours de sa vie ébranlé par le décès de sa mère.

Il ne resta pas longtemps seul. Peut-être se souvient-on qu'il avait persuadé les parents d'August Kubizek de laisser leur fils le rejoindre à Vienne pour y suivre des études de musique. Le père du garçon avait été plus que réticent à l'idée de laisser son fils partir avec quelqu'un qu'il considérait comme un raté et qui jugeait indigne d'apprendre un métier. Mais Adolf avait eu gain de cause. Le 18 février, il adressa une carte postale à son ami, le pressant de venir au plus vite : « Cher ami, attends avec impatience des nouvelles de ton arrivée. Écris sans tarder, que je puisse tout préparer en vue de ta réjouissante venue. Vienne entière t'attend. » Un post-scriptum précisait : « Encore une fois, ne tarde pas. » Quatre jours

plus tard, les parents en larmes de Gustl lui firent leurs adieux et il s'en alla rejoindre son ami à Vienne. Ce soir-là, à la gare, Adolf accueillit un Kubizek fatigué qu'il conduisit à la Stumpergasse, où il devait passer sa première nuit. Mais, de manière prévisible, il insista pour lui présenter sur-le-champ toutes les vues de Vienne. Comment pouvait-on venir à Vienne et se coucher sans voir d'abord l'opéra de la cour ? Aussi entraîna-t-il Gustl en ces lieux, à la cathédrale Saint-Étienne (à peine visible dans la brume) et à la charmante église St. Maria am Gestade. Il était minuit passé quand ils regagnèrent la Stumpergasse et plus tard encore quand Kubizek s'endormit tandis que Hitler continuait de lui vanter la grandeur de Vienne.

Au cours des deux mois suivants, les deux garçons devaient retrouver, à plus grande échelle, le mode de vie qui était le leur à Linz. Ils abandonnèrent rapidement leur quête d'un logement pour Gustl, persuadant Mme Zakreys de troquer sa grande chambre contre la chambrette encombrée qu'avait occupée Hitler. Adolf et son ami partagèrent désormais la même chambre, payant un loyer (dix couronnes chacun) deux fois supérieur à celui que sa logeuse avait demandé à Hitler pour la petite chambre. Quelques jours plus tard, Kubizek apprit qu'il avait réussi son examen d'entrée et qu'il était admis au conservatoire de Vienne. Il loua un piano à queue qui occupa une bonne partie de la chambre, ne laissant à Hitler que trois pas pour faire ses habituels va-et-vient. Le piano mis à part, la pièce était équipée du strict minimum : deux lits, une commode, une penderie, une table de toilette, deux chaises et une table.

Si Kubizek se plia au rythme régulier de ses cours de musique, les projets de Hitler lui paraissaient plus nébuleux. Le matin, il faisait la grasse matinée mais, à midi, quand Kubizek rentrait du conservatoire, il n'était plus là. Les après-midi ensoleillés, il se promenait dans le parc du palais de Schönbrunn, se plongeait dans des livres et caressait de grandioses projets d'architecture et d'écriture, puis dessinait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Gustl était perplexe : longtemps, il se demanda comment son ami pouvait étudier à l'Académie des beaux-arts et avoir tant de loisirs. Puis, un jour qu'il faisait ses gammes au piano, la dispute s'envenima et glissa sur leurs emplois du temps respectifs. Et, pour finir, Hitler se mit à hurler qu'il fallait « faire sauter l'Académie » et lâcha la bride à sa colère contre les « fonctionnaires d'un autre âge, les

bureaucrates fossilisés et obtus, ce ramassis d'imbéciles » qui la dirigeaient. Il avoua qu'ils « l'avaient rejeté, éconduit, repoussé ». Et quand Gustl lui demanda ce qu'il comptait faire, Hitler se retourna contre lui : « Et alors, et alors ? Tu t'y mets toi aussi : et alors ? » La vérité, c'est que Hitler n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire. Il était à la dérive.

Kubizek avait visiblement touché un point sensible. Pour des raisons pécuniaires, Adolf s'était bien gardé d'informer sa famille de son échec à l'Académie. Sans quoi son tuteur lui aurait probablement refusé les vingt-cinq couronnes qu'il recevait tous les mois au titre de sa pension d'orphelin. Et il l'aurait pressé davantage encore de trouver du travail. Mais pourquoi avoir trompé son ami ? Pour un adolescent, être recalé à un examen d'entrée particulièrement difficile n'est pas en soi une chose inhabituelle ni honteuse. Mais Adolf ne pouvait manifestement supporter de le dire à son ami, devant qui il avait toujours affiché sa supériorité pour tout ce qui relevait du jugement artistique et dont les études au conservatoire s'annonçaient si prometteuses. La blessure d'amour-propre était profonde. Et l'amertume patente. À en croire Kubizek, il suffisait d'un rien pour qu'il se mît dans tous ses états. D'un instant à l'autre, sa perte d'assurance pouvait déboucher sur une explosion de colère et une dénonciation violente de tous ceux qui le persécutaient. Ces explosions de haine tous azimuts étaient celles d'un ego démesuré qui cherchait désespérément à être reconnu et ne pouvait se résigner à son insignifiance personnelle, à son échec et à sa médiocrité.

Adolf n'avait pas encore renoncé à l'espoir d'entrer à l'Académie. Mais, conformément à ses habitudes, il ne fit rien pour améliorer ses chances. La préparation systématique et le travail assidus étaient aussi étrangers au jeune Hitler qu'au futur dictateur. Comme à Linz, il occupait largement son temps en dilettante, imaginant de grandioses projets qu'il ne partageait qu'avec un Kubizek conciliant : des plans extravagants nés de caprices soudains et d'idées brillantes, mais abandonnés à peine ébauchés.

L'architecture mise à part, la grande passion de Hitler restait, comme à Linz, la musique. Ses musiciens préférés, en tout cas dans les années suivantes, étaient Beethoven, Bruckner (par-dessus tout), Liszt et Brahms. Il appréciait aussi vivement les opérettes de Johann Strauss et de Franz Lehár. Et, bien entendu, Wagner était le *nec*

plus ultra. Adolf et Gustl passaient la plupart de leurs soirées à l'opéra, payant deux couronnes des places debout qu'ils obtenaient souvent après plusieurs heures d'attente. Ils écoutèrent Mozart, Beethoven et les maîtres italiens – Donizetti, Rossini et Bellini – aussi bien que les grandes œuvres de Verdi et de Puccini. Mais, pour Hitler, seule comptait la musique allemande. Il ne pouvait partager l'enthousiasme pour les opéras de Verdi et de Puccini qui se donnaient dans les salles bondées de Vienne. De même qu'à Linz, sa passion pour Wagner ne connaissait pas de limites. Avec son ami, il put désormais voir tous les opéras de Wagner sur l'une des meilleures scènes lyriques de l'Europe. Dans le peu de temps qu'ils passèrent ensemble, Kubizek calcula qu'ils virent *Lohengrin* – qui resta l'œuvre préférée de Hitler – une dizaine de fois. « Pour lui, observa Kubizek, un Wagner de second ordre valait cent fois mieux qu'un Verdi de première classe. » Kubizek était d'un avis différent, mais rien n'y faisait. Adolf ne se calmait que lorsqu'il avait convaincu son ami d'oublier un Verdi qui se donnait à l'opéra de la cour pour l'accompagner à l'opéra populaire, moins intellectuel, où l'on donnait un Wagner. « Quand il était question de Wagner, Adolf ne supportait pas la contradiction. »

« Quand j'écoute Wagner, confia bien plus tard Hitler, il me semble entendre les rythmes d'un monde révolu » : un monde de mythe germanique, de grand drame et de spectacle merveilleux, de dieux et de héros, de lutte titanesque et de rédemption, de victoire et de mort, un monde où des étrangers défiaient l'ordre ancien comme Rienzi, Tannhäuser, Stolzing et Siegfried ; ou de chastes sauveurs comme Lohengrin et Parsifal. La trahison, le sacrifice, la rédemption et la mort héroïque : tels étaient les thèmes wagnériens qui devaient aussi préoccuper Hitler jusqu'à la *Götterdämmerung* de son régime en 1945. Et c'était un monde issu de la vision grandiose d'un artiste de génie, d'un étranger et d'un révolutionnaire hostile à tout compromis, d'un homme qui défiait l'ordre établi et qui refusait de s'incliner devant l'éthique bourgeoise qui veut que l'on travaille pour gagner sa vie, qui triomphait du rejet et de la persécution et s'arrachait à l'adversité pour accéder à la grandeur. Il n'est guère étonnant que le rêveur et le marginal, l'artiste de génie rejeté et méconnu de la chambre miteuse de la Stumpergasse

ait pu trouver son idole dans le maître de Bayreuth. Hitler, le personnage insignifiant, le médiocre, le raté, voulait vivre tel un héros wagnérien. Il aspirait à devenir un nouveau Wagner : le philosophe-roi, le génie, l'artiste suprême. Dans la crise d'identité de plus en plus forte qui suivit son rejet par l'Académie des beaux-arts, Wagner devint pour Hitler le géant artistique qu'il avait rêvé de devenir mais dont il se savait à jamais incapable de suivre l'exemple, l'incarnation du triomphe de l'esthétique et de la suprématie de l'art.

II

L'étrange coexistence du jeune Hitler et de Kubizek se poursuivit jusqu'au milieu de l'été 1908. Hormis son ami, sa logeuse, Mme Zakreys, fut tout au long de ces mois la seule personne, ou presque, avec qui Hitler fût en contact régulièrement. Kubizek et Hitler n'avaient pas de connaissances communes. Adolf était exclusif et ne souffrait aucune autre amitié de la part de Gustl. Un jour que celui-ci fit venir dans sa chambre une jeune femme, l'une de ses quelques élèves de musique, Hitler crut que c'était sa petite amie et devint fou de rage. Et quand Kubizek lui expliqua qu'il s'agissait simplement de lui donner une leçon d'harmonie, il eut droit à une tirade sur l'inutilité des études pour les femmes. À l'en croire, Hitler était profondément misogyne. Il observa combien Hitler était satisfait de voir qu'à l'opéra les femmes n'étaient pas admises dans les promenoirs. Hormis Stefanie, qu'il avait admirée de loin à Linz, Kubizek ne lui connut aucune relation féminine tout au long des années où ils se fréquentèrent à Linz et à Vienne. Cela ne devait pas changer au cours de ses dernières années dans la capitale autrichienne. Dans tout ce que l'on sait du séjour de Hitler au Foyer pour hommes, il n'y a trace d'aucune femme dans sa vie. Quand la discussion portait sur les femmes – et, sans doute, que ses connaissances parlaient de leurs anciennes petites amies et de leurs expériences sexuelles –, Hitler se contentait au plus d'une allusion voilée à Stefanie, son « premier amour », bien qu'elle « ne l'ait jamais su, puisqu'il ne le lui avait jamais dit ». Reinhold

Hanisch en retira l'impression que « Hitler avait fort peu de respect pour le sexe féminin, mais qu'il avait des idées fort austères sur les rapports entre hommes et femmes. Il disait souvent que, si seulement les hommes le voulaient, ils pouvaient adopter un mode de vie strictement moral ». Cette attitude était en parfait accord avec le code moral que prônaient les pangermanistes de Schönerer : rester célibataire jusqu'à vingt-cinq ans était bon pour la santé et profitable à la force de la volonté tout en créant les bases de grandes réalisations physiques ou mentales. Parallèlement, il convenait de surveiller son régime, et notamment d'éviter de manger de la viande et de boire de l'alcool, censés stimuler l'activité sexuelle. Et pour défendre la force et la pureté de la race germanique, il fallait se tenir à l'écart de la décadence morale et fuir les risques de contamination liés à la fréquentation de prostituées, qu'il convenait de laisser aux clients de races « inférieures ». Pour Hitler, c'était là une justification idéologique pour rester chaste et garder des mœurs prudes. En tout état de cause, Hitler ne fut certainement pas un « parti » pour les femmes jusqu'à la fin de son séjour à Vienne, après que Kubizek et lui se furent séparés.

Probablement avait-il peur des femmes, assurément de leur sexualité. Plus tard, Hitler devait broser en ses termes le portrait de la femme idéale : « Une petite chose mignonne, câline et naïve : tendre, douce et sottie. » Pour lui, une « femme devait se soumettre à un homme fort plutôt que dominer un faible » : sans doute peut-on voir dans cette affirmation une projection compensatrice de ses complexes sexuels.

Hitler était sexuellement normal : Kubizek est formel sur ce point même si, sur la foi de son récit, on voit mal comment il était en position de juger. On a aussi le témoignage des médecins qui l'ont soumis à un examen systématique beaucoup plus tard. Biologiquement, probablement était-il normal. L'idée qu'une déviance sexuelle née de l'absence d'un testicule serait à la racine des troubles de la personnalité de Hitler repose sur un mélange de spéculations biologiques et de données douteuses résultant de l'autopsie pratiquée à Berlin par les Russes sur les restes de son corps calciné. Quant aux histoires relatives à son séjour à Vienne – sa prétendue obsession par la tentative de viol d'un mannequin fiancée à un demi-Juif et sa fréquentation des prostituées –, elles proviennent toutes d'une source unique peu crédible et sont donc dénuées de

fondement. Reste que le récit de Kubizek et les mots mêmes qu'emploie Hitler dans *Mein Kampf* témoignent au moins d'une sexualité profondément troublée et refoulée.

Jusqu'à un certain point, la pudibonderie de Hitler, étayée par les principes de Schönerer, était en accord avec les normes morales qu'affichait la bourgeoisie dans la Vienne de son temps et qu'avaient battues en brèche l'art franchement érotique de Klimt et la littérature de Schnitzler. Le solide puritanisme bourgeois dominait, tout au moins sous la forme d'un léger vernis recouvrant le côté moins reluisant d'une ville grouillant de vices et de prostitution. Dans une ville où la décence interdisait même à une femme de montrer ses chevilles, on comprend la gêne de Hitler – et la rapidité avec laquelle il s'enfuit avec son ami – le jour où, recherchant une chambre pour Kubizek, il tomba sur une logeuse qui, sous sa robe de chambre de soie entrouverte, ne portait qu'une culotte. Mais sa pruderie allait bien au-delà. À en croire Kubizek, l'activité sexuelle lui inspirait une répugnance et un dégoût profonds. Hitler évitait tout contact avec les femmes ; à l'opéra, il opposait une froide indifférence aux jeunes femmes qui, voyant probablement en lui une curiosité, lui faisaient des avances ou voulaient le taquiner. L'homosexualité le rebutait. Il s'interdisait la masturbation. La prostitution l'horrifiait tout en le fascinant. Il l'associait aux maladies vénériennes, qui le pétrifiaient. Un soir à la sortie du théâtre, où ils étaient allés voir la pièce de Frank Wedekind, *L'Éveil du printemps*, traitant des problèmes sexuels de la jeunesse, Hitler prit soudain Kubizek par le bras et l'entraîna dans la Spittelberggasse pour y voir le quartier chaud : la « sentine de tous les vices », suivant sa propre expression. Adolf le conduisit non pas une fois, mais deux, devant la rangée de vitrines allumées derrière lesquelles des femmes à peine vêtues vantaient leurs charmes et racolaient le client. Puis il enveloppa son voyeurisme de pharisaïsme bourgeois en donnant à son ami une leçon sur les fléaux de la prostitution. Plus tard, dans *Mein Kampf*, il devait associer les Juifs à la prostitution, faisant écho à un lieu commun des antisémites de ses années viennoises. Mais si cette association était présente dans son esprit en 1908, Kubizek n'en fut point frappé.

Le sexe dégoûtait Hitler en même temps qu'il le fascinait. Il parlait très souvent de sexe au cours de ses longues discussions

nocturnes avec Gustl, l'entretenant, écrit Kubizek, de la pureté sexuelle nécessaire pour protéger ce qu'il appelait pompeusement la « flamme de la vie », expliquant l'homosexualité à son ami naïf à la suite d'une brève rencontre avec un homme d'affaires qui les avait invités à partager son repas, et vitupérant contre la prostitution et la décadence morale. Sa sexualité troublée, son allergie à tout contact physique, sa peur des femmes, son incapacité à nouer de véritables amitiés et son absence de toute relation humaine s'enracinaient très certainement dans son enfance et une vie de famille perturbée. Les essais d'explication resteront nécessairement spéculatifs. Les rumeurs ultérieures concernant les perversions sexuelles de Hitler reposent pareillement sur des données douteuses. On lui a prêté par la suite de sordides pratiques sadomasochistes nées du refoulement : mais, quels que soient les soupçons, ces conjectures – et elles n'ont pas manqué – ne reposent guère que sur un mélange de rumeurs, de oui-dire, de supputations et d'insinuations, souvent corsés par ses adversaires politiques. Et quand bien même il eût été enclin à de repoussantes perversions, on voit mal comment cela expliquerait la rapidité avec laquelle un État allemand complexe et raffiné sombra dans l'inhumanité la plus grossière après 1933.

Hitler devait parler de sa vie à Vienne comme d'une période de privations et de détresse, de faim et de dénuement. C'est loin d'être vrai en ce qui concerne les mois passés à la Stumpergasse en 1908, même si ce tableau correspond assez bien à sa situation dans le courant de l'automne et de l'hiver 1909-1910. Plus fallacieux encore est ce passage de *Mein Kampf* où il prétend que « la pension d'orphelin qui [lui] était allouée ne [lui] suffisait pas pour vivre et [qu'il lui] fallait, de quelque manière que ce fût, gagner [lui-même son] pain ». Le prêt de sa tante, sa part de l'héritage maternel et sa pension mensuelle d'orphelin, on l'a vu, lui assurèrent certainement de quoi vivre confortablement – peut-être même l'équivalent du salaire d'un jeune enseignant – pendant au moins un an.

Et son accoutrement, lorsqu'il mettait ses plus beaux habits pour aller à l'opéra, était tout sauf celui d'un sans-abri. En février 1908, lorsque Kubizek le retrouva au Westbahnhof, le jeune Adolf portait un manteau foncé de bonne qualité et un chapeau noir, ainsi que la canne à pommeau d'ivoire qu'il avait eue à Linz, et « paraissait presque élégant ». Quant au travail, en ces premiers mois de l'année

1908, Hitler ne leva certainement pas le petit doigt pour gagner sa vie ni accomplir la moindre démarche en ce sens.

S'il disposait d'un revenu raisonnable à l'époque où il partageait sa chambre avec Kubizek, Hitler fut cependant loin de mener une vie extravagante. Ses conditions de vie étaient peu enviables. Le sixième arrondissement de Vienne, près du Westbahnhof, où se trouvait la Stumpergasse, était un quartier peu attrayant, avec ses rues lugubres et mal éclairées et ses immeubles minables encrassés de suie et de fumée autour de cours sombres. Le lendemain de son arrivée à Vienne, alors qu'il cherchait une chambre, Kubizek lui-même fut consterné par l'état de certaines locations. Et le logement qu'il devait partager avec Adolf était une chambre sordide qui empestait constamment la paraffine, avec des murs humides qui s'effritaient et des lits et des meubles infestés de punaises. Il menait une vie frugale, ne dépensant pas grand-chose en nourriture et en boisson. Adolf n'était pas encore végétarien, mais son régime quotidien consistait essentiellement en pain beurré, en puddings à base de flocons d'avoine (*Mehlspeisen*), qu'il complétait souvent, l'après-midi, par un gâteau au pavot ou aux noix. Il lui arrivait de sauter des repas. Quand la mère de Gustl envoyait un colis de provisions, tous les quinze jours, c'était la fête. En règle générale, Adolf buvait du lait, parfois du jus de fruit, mais jamais d'alcool, et il ne fumait pas. Son seul luxe était l'opéra, mais on en est réduit à essayer de deviner ce que lui coûtaient ses sorties presque journalières à l'opéra ou au théâtre. Mais, à raison de deux couronnes la place debout – Hitler enrageait de voir que les jeunes officiers, plus intéressés par les mondanités que par la musique, ne payaient que dix hellers, soit vingt fois moins –, ses sorties régulières, des mois d'affilée, commencèrent certainement à manger ses économies. Plus de trente ans après, Hitler lui-même observa : « À l'époque où j'habitais Vienne, j'étais si pauvre que je devais me limiter aux meilleurs spectacles. Cela explique que dès cette époque j'avais déjà entendu *Tristan* trente ou quarante fois, et toujours par les meilleures troupes. » Lorsque arriva l'été 1908, il avait dû largement entamer sa part d'héritage. Mais sans doute lui restait-il encore des économies, en plus de sa pension d'orphelin dont Kubizek pensait qu'elle était son unique revenu et qui allait lui permettre de tenir encore un an.

Kubizek ne s'en doutait pas, mais leur vie commune à Vienne touchait à sa fin. Au début du mois de juillet 1908, Gustl avait

passé ses examens au conservatoire. Le trimestre terminé, il regagna Linz, où il resta chez ses parents jusqu'à l'automne. Il avait pris ses dispositions pour que Mme Zakreys continuât de toucher son loyer mensuel et gardât la chambre. Lui avouant une fois de plus à quel point la perspective de rester seul dans la chambre ne lui souriait guère, Adolf le raccompagna au Westbahnhof pour le voir partir. Ils ne devaient plus se revoir avant l'Anschluß, en 1938. Dans le courant de l'été, Adolf envoya à Gustl un certain nombre de cartes postales, dont une du Waldviertel, où il était allé sans enthousiasme passer quelque temps en famille. Il ne devait plus revoir sa famille avant de longues années. Rien ne laissait supposer que Kubizek ne retrouverait pas son ami à l'automne. Mais en novembre, au Westbahnhof, à la descente du train, il chercha en vain Hitler des yeux. À la fin de l'été ou à l'automne, il avait quitté la Stumpergasse. Mme Zakreys expliqua à Kubizek qu'il était parti sans donner sa nouvelle adresse. Le 18 novembre, il était inscrit sur les registres de police comme « étudiant », occupant la chambre 16 au 22 de la Felberstraße, près de la gare : une chambre plus spacieuse et assurément plus chère que celle de la Stumpergasse.

Pourquoi cette rupture soudaine, que rien n'annonçait, avec Kubizek ? L'explication la plus probable est que Hitler venait d'essuyer un second échec : en octobre 1908, l'Académie des beaux-arts ne l'avait même pas autorisé à se présenter à l'examen. Il n'avait vraisemblablement même pas averti Kubizek qu'il se représentait. Sans doute avait-il passé l'année écoulée dans l'idée qu'il avait une seconde chance et que, cette fois, il réussirait. C'en était maintenant fini de tous ses espoirs de carrière artistique. Son échec confirmé, affronter de nouveau son ami dut lui paraître au-dessus de ses forces.

Malgré leurs lacunes, les souvenirs de Kubizek brossent le portrait d'un jeune homme dont on retrouve les traits de caractère chez le chef de parti et le dictateur : indolence ponctuée d'accès d'enthousiasme maniaque au service de ses fantasmes, dilettantisme, sens de la réalité et des proportions défaillant, culture d'auto-didacte et dogmatisme, égocentrisme, intolérance capricieuse, colères soudaines et explosions de rage, diatribes venimeuses contre tout ce qui entravait l'ascension du grand artiste – autant de traits que l'on retrouve chez le Hitler de dix-neuf ans que dépeint Kubizek. L'échec de Vienne avait fait de Hitler un jeune homme en colère

et frustré, de plus en plus étranger au monde qui l'entourait. Mais ce n'était pas encore le Hitler que l'on voit se manifester après 1919 et dont les idées politiques se trouvent clairement exposées dans *Mein Kampf*.

Quand il composa son tableau de l'évolution politique de Hitler – chose qui, en tout cas, l'intéressait moins que les affaires culturelles et artistiques –, Kubizek avait eu tout le loisir de lire *Mein Kampf*. Par endroits, son récit évoque fortement la version que donna Hitler lui-même de son « éveil politique » à Vienne. Ses souvenirs ne sont donc pas fiables ; souvent, ils ne sont pas même crédibles : ainsi quand il prétend que Hitler était alors pacifiste, hostile à la guerre. En revanche, on n'a aucune raison de douter de l'éveil de la conscience politique de Hitler. Son mépris viscéral à l'égard d'un Parlement polyglotte (que Kubizek visita avec lui), son nationalisme allemand arrogant, son aversion profonde à l'égard de l'État multinational des Habsbourg, la révolte que lui inspirait la « Babel ethnique dans les rues de Vienne » et le « mélange de peuples étrangers qui commençait à entamer ce vieux centre de la culture allemande » –, tout cela n'était guère plus qu'une accentuation, une radicalisation personnalisée de ce dont il avait commencé à s'imprégner à Linz. Hitler s'est largement ouvert de ses sentiments dans *Mein Kampf*. Dès les premiers mois, son expérience viennoise approfondit et aiguisa ces points de vue. Mais, de l'aveu même de Hitler, ce n'est qu'après deux ans de séjour à Vienne que son attitude à l'égard des Juifs commença à se cristalliser. Quand Kubizek affirme que la « vision du monde » de Hitler se précisa au cours de leur séjour commun à Vienne, il exagère. Sa « vision du monde » n'était pas encore pleinement formée. La haine pathologique des Juifs qui en devint la pierre angulaire ne s'était pas encore affirmée.

III

On n'a aucun témoin des activités de Hitler au cours des neuf mois qu'il passa à la Felberstraße. Cette phase de sa vie à Vienne demeure obscure. Néanmoins, on a souvent présumé que c'est précisément au cours de ces mois qu'il devint un raciste antisémite obsessionnel.

Près de l'immeuble de la Felberstraße où il logeait, se trouvait un kiosque qui vendait du tabac et des journaux. En dehors de ceux qu'il dévorait avec tant d'avidité dans les cafés, c'est probablement là qu'il achetait quotidiens et périodiques. Mais, parmi les magazines à deux sous qui circulaient à cette époque, on ne sait pas bien ce qu'il lisait, hormis, très certainement, la revue raciste *Ostara*. Ce magazine, dont le premier numéro était sorti en 1905, était le produit de l'imagination extraordinaire et perversie d'un ancien moine cistercien excentrique, qui se fit connaître sous le nom de Jörg Lanz von Liebenfels (bien qu'il s'appelât tout simplement Adolf Lanz). Plus tard, il fonda son ordre, le « nouvel ordre des Templiers » (avec toute sa panoplie d'insignes et de symboles mystiques, dont la svastika), dans un château en ruine, Burg Werfenstein, situé sur une portion romantique du Danube, entre Linz et Vienne.

Lanz et ses disciples étaient obsédés par le thème homoérotique de l'affrontement manichéen entre la race « blonde », héroïque et créative, et une race sombre de prédateurs, d'« hommes-bêtes » qui se jetaient sur les femmes « blondes » avec une concupiscence animale et des instincts bestiaux, corrompant et détruisant ainsi l'humanité et sa culture. La recette de Lanz, telle qu'il l'exposait dans *Ostara*, pour triompher des fléaux du monde moderne et rétablir la domination de la « race blonde » était la pureté et la lutte raciales, y compris la réduction en esclavage et la stérilisation forcée, voire l'extermination des races inférieures, l'écrasement du socialisme, de la démocratie et du féminisme, perçus comme autant de vecteurs de leur influence corruptrice, et la subordination complète des femmes aryennes à leurs maris. Son credo se résumait au fond à ce slogan : « Blonds aux yeux bleus de tous les pays, unissez-vous. » Entre les lubies de Lanz et de sa bande de cerveaux fêlés racistes et misogynes, d'un côté, le programme de sélection raciale que les SS devaient mettre en pratique au cours de la Seconde Guerre mondiale, de l'autre, il y avait bel et bien des points communs. En revanche, il est douteux que les idées de Lanz aient eu une influence directe sur les SS de Himmler. En aucun cas on ne saurait revendiquer pour Lanz une place unique dans l'histoire : celle de l'homme « qui a donné ses idées à Hitler ».

La principale preuve que Hitler ait connu *Ostara* nous vient d'un entretien réalisé après la guerre dans lequel Lanz prétendit se souvenir

que Hitler, du temps où il habitait dans la Felberstraße, en 1909, serait venu le voir pour lui demander d'anciens numéros de la revue. Hitler avait l'air tellement aux abois, ajouta Lanz, qu'il lui aurait laissé les numéros pour rien et lui aurait même donné deux couronnes pour rentrer chez lui. Comment Lanz savait-il que ce jeune homme était Hitler, plus de dix ans avant qu'il ne devînt une célébrité locale même à Munich ? La question ne lui fut jamais posée au cours de cet entretien réalisé plus de quarante ans après la prétendue entrevue. Toujours suivant les entretiens réalisés après la guerre, un autre témoin aurait vu Hitler plongé dans la lecture d'*Ostara* : Josef Greiner, l'auteur de certains « souvenirs » fabriqués de Hitler à Vienne. Greiner ne parle pas d'*Ostara* dans son livre mais, lorsqu'on l'interrogea à ce sujet au milieu des années 1950, il se « souvint » que Hitler avait une grosse pile de cette revue au Foyer pour hommes, entre 1910 et 1913, et qu'il avait défendu avec véhémence les théories raciales de Lanz au cours de discussions enflammées avec un ancien prêtre catholique du nom de Grill (qu'il ne cite pas dans son livre). Un troisième témoin, une femme nommée Elsa Schmidt-Falks, qui fut une fonctionnaire nazie, se souvient seulement d'avoir entendu Hitler mentionner Lanz à propos d'homosexualité et *Ostara* en rapport avec l'interdiction des œuvres de Lanz (dont il n'existe aucune preuve).

Très probablement, Hitler lut *Ostara* avec d'autres torchons racistes en bonne place dans les kiosques de Vienne. Mais nous n'en avons pas la moindre certitude. Et, s'il lut cette prose, rien ne nous assure qu'il y ait cru. Ses premières déclarations connues sur l'antisémitisme, juste après la Première Guerre mondiale, ne portent aucune trace de l'obscur doctrine raciale de Lanz. Plus tard, il devait souvent afficher son mépris des sectes *völkisch* et des outrances du cultisme germanique. Pour autant qu'on le sache, si l'on écarte le témoignage douteux d'Elsa Schmidt-Falks, il ne cita jamais Lanz nommément. Loin de le louer, le régime nazi devait au contraire accuser l'excentrique raciste autrichien de « dénaturer la pensée raciale par une doctrine secrète ».

Lorsque, à la mi-août 1909, ses économies presque épuisées, Hitler se vit contraint de quitter la Felberstraße pour s'installer, très brièvement, dans une chambre plus miteuse, au 58 de la Sechshäuserstraße, il n'était certainement pas un partisan de Lanz von Liebenfels. Et si hostile aux Juifs qu'il fût et bien qu'il fût déjà

certainement un partisan de Schönerer, il n'avait pas encore trouvé la clé de tous les fléaux du monde dans un antisémitisme racial et doctrinaire.

Hitler resta moins d'un mois à la Sechshausenstraße. Quand il la quitta, le 16 septembre 1909, il partit sans remplir le formulaire de police requis, sans laisser d'adresse et probablement sans payer son loyer. C'est au cours des mois suivants qu'il apprit ce qu'est la pauvreté. Plus tard, il devait se souvenir de l'automne 1909 comme d'une « période infiniment rude », et il n'exagérait pas. Toutes ses économies s'étaient envolées. Sans doute laissa-t-il une adresse à son tuteur pour qu'il lui fit suivre chaque mois à Vienne sa pension d'orphelin. Mais vingt-cinq couronnes par mois ne suffisaient pas pour joindre les deux bouts. Dans le courant de l'automne froid et humide, il vécut à la dure, couchant dehors quand le temps le permettait, et se réfugiant sans doute dans une chambre à deux sous quand le climat l'obligeait à trouver un abri.

Hitler avait touché le fond. Quelques semaines avant la Noël 1909, maigre et débraillé, dans des habits crasseux et pouilleux, les pieds blessés par la marche, il rejoignit la cohorte des épaves de la société qui trouvaient refuge dans le grand asile de nuit pour sans-abri (*Asyl für Obdachlose*) qui venait d'ouvrir ses portes à Meidling, non loin du palais de Schönbrunn. Le déclin social du petit-bourgeois qui craignait tant de rejoindre le prolétariat était parachevé. Le soi-disant artiste de génie de vingt ans avait rejoint les poivrots, les clochards et les vagabonds dans les sous-sols de la société.

C'est à cette époque qu'il rencontra Reinhold Hanisch, dont le témoignage, si douteux qu'il soit par endroits, est la seule chose qui nous éclaire sur la phase suivante du séjour de Hitler à Vienne. Vivant sous le nom d'emprunt de « Fritz Walter », Hanisch était originaire du territoire des Sudètes et était connu des services de police pour de menus larcins. Il se disait dessinateur mais, en réalité, il avait erré d'un emploi temporaire à l'autre, tour à tour domestique et travailleur agricole, avant de traverser l'Allemagne à pied, de Berlin à Vienne. C'est un soir, à la fin de l'automne, qu'il rencontra un Hitler pitoyable et miteux, dans un costume à carreaux bleus pouilleux, fatigué, affamé, les pieds endoloris, et qu'il partagea un morceau de pain avec lui en racontant des histoires de

Berlin au jeune homme enthousiaste pour tout ce qui était allemand. L'asile de nuit n'offrait qu'un hébergement à court terme : un bain ou une douche, la désinfection des vêtements, un bol de soupe et du pain, ainsi qu'un lit au dortoir. Dans la journée, les pensionnaires devaient se débrouiller tout seuls. Le matin, dans un piteux état et visiblement abattu, Hitler accompagnait les autres miséreux au couvent voisin de la Gumpendorferstraße où les religieuses distribuaient de la soupe. Le reste de la journée, ils se réchauffaient dans les lieux publics ou essayaient de gagner quelques sous. Hanisch l'emmena déblayer la neige, mais, sans manteau, Hitler n'était pas en mesure de tenir bien longtemps. Au Westbahnhof, il se proposait de porter les bagages des voyageurs, mais sa mine ne lui valait probablement pas beaucoup de clients. De fait, il est douteux qu'il ait accompli des tâches manuelles au cours de son séjour à Vienne. Aussi longtemps qu'avaient duré ses économies, il avait refusé l'idée même de travailler. Et quand il fut à court d'argent, il n'était plus en état de le faire. Par la suite, même Hanisch, son « associé en affaires », finit par s'exaspérer de l'oisiveté de Hitler qui vivotait en vendant ses peintures. L'histoire qu'il raconte dans *Mein Kampf*, et suivant laquelle il aurait découvert le syndicalisme et le marxisme par la rude expérience d'un chantier, relève très certainement de la fiction. En tout cas, Hanisch ne l'entendit jamais de la bouche de Hitler à cette époque et, par la suite, n'y crut pas. La « légende » s'est vraisemblablement nourrie de la propagande antisocialiste qui avait cours à Vienne à cette époque.

En attendant, Hanisch avait trouvé mieux à faire que de travailler de ses mains. Hitler lui avait parlé de ses origines et Hanisch l'avait persuadé de demander un peu d'argent à sa famille, sûrement sous prétexte qu'il en avait besoin pour ses études. Sans doute de la tante Johanna, il reçut bientôt la somme princière de cinquante couronnes, avec laquelle il put s'acheter un pardessus au mont-de-piété. Avec ce manteau long et son chapeau mou crasseux, ses souliers de vagabond, ses cheveux sur le col et son duvet noir au menton, Hitler s'attirait même les quolibets de ses compagnons d'infortune, qui le surnommèrent « Ohm Paul Krüger », du nom du leader boer. Mais le cadeau de sa tante annonçait des temps meilleurs. Il put alors acquérir le matériel nécessaire pour lancer la petite affaire qu'avait imaginée Hanisch. Apprenant qu'il savait

peindre – Hitler lui avait dit être passé par l'Académie –, il lui avait suggéré de peindre des scènes de Vienne qu'il se chargerait de colporter. Et les deux hommes se partageraient les recettes. Le récit confus de Hanisch ne permet pas de savoir si cette association commença dès l'asile de nuit ou peu après que Hitler eut emménagé, le 9 février 1910, dans le cadre plus salubre du Foyer pour hommes, au nord de la ville. Ce qui est certain, c'est qu'avec le cadeau de sa tante, l'installation dans la Meldemannstraße et le marché passé avec Hanisch, Hitler était à présent sorti de l'ornière.

Avec ses quelque cinq cents pensionnaires, le Foyer pour hommes était d'un tout autre standing que l'asile de Meidling. Loin d'accueillir des sans-abri, il réunissait une population mélangée : des hommes qui traversaient une mauvaise passe, par exemple des employés de bureau, voire d'anciens enseignants ou des officiers à la retraite, d'autres qui ne faisaient que passer et qui étaient à la recherche d'un emploi temporaire, mais tous sans domicile familial. À la différence de l'asile de nuit, le Foyer, construit quelques années plus tôt et financé par les dons de particuliers (entre autres par d'opulentes familles juives), assurait un minimum d'intimité pour cinquante hellers seulement la nuit. Chaque pensionnaire avait un box, qu'il devait libérer dans la journée, mais qu'il pouvait conserver plus ou moins indéfiniment. Il y avait une cantine où l'on pouvait se procurer son repas et des boissons sans alcool, ainsi qu'une cuisine où préparer ses plats ; des toilettes et des placards où ranger ses affaires personnelles. Au sous-sol, se trouvaient des bains, un cordonnier, un tailleur, un coiffeur, une laverie et autres services de nettoyage. Le rez-de-chaussée abritait une petite bibliothèque, et le premier étage, des salons et une salle de lecture où l'on pouvait consulter la presse.

La plupart des pensionnaires sortaient dans la journée, mais une quinzaine ou une vingtaine, pour la plupart issus de la petite bourgeoisie et considérés comme « l'intelligentsia », se retrouvaient généralement dans une petite salle, connue sous le nom de « salle de travail » ou de « salon d'écriture », pour des travaux divers : peindre des publicités, écrire des adresses, etc. C'est donc là que Hanisch et Hitler s'installèrent.

Le rôle de Hanisch était de colporter les peintures de Hitler, pour l'essentiel de format carte postale, en faisant la tournée des

pubs. Il trouva aussi un marché auprès des encadreurs et des tapisseries qui avaient l'usage d'illustrations bon marché. Sa clientèle la plus régulière était celle des marchands juifs. À en croire Hanisch, Hitler estimait que les Juifs étaient de meilleurs hommes d'affaires et des clients plus fiables que les « marchands chrétiens ». Mais le plus remarquable, à la lumière des événements ultérieurs et de ce qu'il dit de l'importance de la période viennoise dans la formation de son antisémitisme, c'est que, Hanisch mis à part, son plus proche associé dans ce petit commerce artistique fut un certain Josef Neumann, un Juif avec lequel Hitler était apparemment en bons termes.

Hitler réalisait invariablement des copies, allant parfois chercher ses sujets dans les musées ou les galeries. Mais il était paresseux, et Hanisch, qui écoulait les peintures plus vite que Hitler ne les peignait, devait le talonner. Il en produisait en moyenne une par jour, que Hanisch vendait autour de cinq couronnes, qu'il partageait avec Hitler. Ainsi réussirent-ils à gagner modestement leur vie.

Dans la salle de lecture du Foyer, la conversation tournait souvent autour de la politique et l'atmosphère avait vite fait de s'échauffer. Hitler y participait largement et ses diatribes contre les sociaux-démocrates lui valurent des problèmes avec d'autres pensionnaires. Il était connu pour son admiration pour Schönerer et Karl Hermann Wolf (fondateur et chef du parti radical allemand, surtout implanté dans le « territoire des Sudètes ») et évoquait avec lyrisme les réalisations de Lueger. Quand il ne pérorait pas sur la politique, Hitler entretenait ses camarades – qu'ils lui prêtassent ou non une oreille attentive – des merveilles de la musique de Wagner et des magnifiques monuments de Vienne dessinés par Gottfried Semper.

Mais, qu'il s'agisse de politique ou d'art, l'occasion de participer aux « débats » de la salle de lecture était plus que suffisante pour détourner Hitler de son travail. L'été venu, Hanisch devait se montrer de plus en plus furieux contre un Hitler incapable de suivre la demande : il protestait qu'il ne pouvait peindre à la commande et qu'il lui fallait être dans de bonnes dispositions, tandis que Hanisch lui reprochait de ne peindre que pour se mettre à l'abri du besoin. En juin, alors que la vente de l'une de ses peintures lui avait rapporté une somme inespérée, Hitler quitta même quelques jours le Foyer avec Neumann. À en croire Hanisch, ils auraient passé leur

temps à visiter Vienne et à faire le tour des musées. Plus probablement avaient-ils d'autres projets « d'affaires » qui eurent tôt fait de tomber à l'eau, dont sûrement un rapide séjour dans le Waldviertel pour essayer d'arracher un peu d'argent à la tante Johanna. À cette époque, Hitler et ses camarades du Foyer étaient prêts à envisager tous les projets saugrenus susceptibles de rapporter un peu d'argent : ainsi songèrent-ils un jour à une lotion régénérante pour les cheveux. Mais quelle que fût la raison de cette absence de cinq jours, Hitler dépensa son argent et regagna le Foyer pour reprendre son association avec Hanisch. Leurs relations devaient cependant s'envenimer : la brouille se produisit au sujet d'une peinture du Parlement que Hitler avait faite, dans un format plus grand que d'habitude. Par un intermédiaire – un autre marchand juif de son groupe du Foyer pour hommes, un dénommé Siegfried Löffner –, Hitler accusa Hanisch de le voler en lui cachant les cinquante couronnes reçues pour ce tableau, ainsi que neuf autres couronnes pour une aquarelle. L'affaire fut portée devant la justice et Hanisch fut condamné à quelques jours de prison – mais pour avoir utilisé le faux nom de Fritz Walter. Hitler ne reçut jamais son dû.

Hanisch disparu, les deux années suivantes de sa vie sont voilées d'une quasi-obscurité. Lorsqu'il refait surface, en 1912-1913, il loge toujours au Foyer et il est devenu un pilier de la communauté en même temps qu'une figure centrale de son groupe, de « l'intelligentsia » qui occupait le salon d'écriture. S'il continuait à se laisser aller, il était désormais bien loin de la déchéance qu'il avait connue à l'asile de nuit en 1909. La vente de ses tableaux de la Karlskirche et d'autres scènes de la « Vieille Ville » lui assurait un modeste revenu. Menant une vie frugale, il dépensait peu. Au Foyer, ses frais étaient extrêmement modestes : il mangeait sur le pouce, ne buvait pas et fumait une cigarette de loin en loin. Son seul luxe était, de temps à autre, une place debout au théâtre ou à l'opéra (dont il entretenait ensuite des heures durant les « intellectuels » de la salle de lecture). Les portraits qu'on a de lui à cette époque sont contradictoires. Un pensionnaire du Foyer en 1912 rapporta par la suite qu'il était habillé pauvrement et débraillé, avec un manteau long grisâtre usé aux manches, un vieux chapeau bosselé, des pantalons troués et des chaussures bourrées de papier. Il avait des cheveux longs et une barbe mal taillée. Ce portrait s'accorde avec celui que donne Hanisch et qui, sans être daté, paraît, d'après le

contexte, se rapporter aux années 1909-1910. En revanche, si l'on en croit Jacob Altenberg, l'un de ses marchands juifs, Hitler avait pris l'habitude de se raser, tout au moins à la fin de son séjour au Foyer, il se faisait régulièrement couper les cheveux et portait des vêtements qui, pour être vieux et usés, n'en étaient pas moins propres. Compte tenu de ce que Kubizek dit du soin avec lequel Hitler veillait à son hygiène corporelle en 1908, lorsqu'ils étaient ensemble, et de son obsession de la propreté ultérieure, le témoignage d'Altenberg paraît plus vraisemblable que celui d'un anonyme à la fin de son séjour à la Meldemannstraße.

Mais, quelle que fût son allure, Hitler ne menait guère la vie d'un homme qui aurait touché le pactole – une somme fabuleuse pour un pensionnaire du Foyer. C'est pourtant ce qu'on a longtemps cru. On a suggéré – en se fondant sur des conjectures et non sur des preuves – que vers la fin de 1910 il aurait touché une somme coquette, pas moins de trois mille huit cents couronnes peut-être, équivalant aux économies de sa tante Johanna. Des recherches entreprises après la guerre ont montré que tel était en effet la somme que Johanna retira de son compte d'épargne le 1^{er} décembre 1910, quatre mois avant de mourir sans laisser de testament. Et l'on a imaginé que cette grosse somme était destinée à Adolf, d'autant que peu après, en 1911, sa demi-sœur Angela, qui s'occupait encore de sa sœur Paula, réclama la totalité de la pension d'orphelin, jusque-là encore partagée entre les deux enfants. Adolf, qui « en raison de sa formation artistique avait reçu de fortes sommes de sa tante, Johanna Pölzl », reconnut qu'il était en mesure de subvenir à ses besoins et se vit contraint d'abandonner les vingt-cinq couronnes qu'il recevait chaque mois de son tuteur. Or, on l'a déjà signalé, le livre de comptes de la famille Hitler indique clairement que, outre de menus cadeaux de « Hanitante », Adolf reçut d'elle, probablement en 1907, un prêt – en réalité un don – de neuf cent vingt-quatre couronnes qui lui assura les bases matérielles relativement confortables de sa première année à Vienne. Quoi qu'il ait pu advenir de l'argent de la tante Johanna en décembre 1910, on n'a pas la moindre certitude qu'il ait profité à Hitler. Et la perte des vingt-cinq couronnes de sa pension mensuelle d'orphelin aurait gravement entamé son revenu.

Bien que sa vie se fût stabilisée au Foyer pour hommes, grâce à l'argent tiré de ses peintures, Hitler demeurait visiblement perturbé.

Karl Honisch – qui tenait beaucoup à se distinguer de son quasi-homonyme Hanisch, dont il n’avait entendu dire que du mal – rencontra Hitler en 1913. Suivant ses dires, Hitler était à l’époque maigrelet, mal nourri, avec des joues creuses et des cheveux noirs qui lui mangeaient le visage, et portait des habits miteux. Il quittait rarement le Foyer et, tous les jours, il s’installait dans le même coin du salon d’écriture pour dessiner et peindre sur une longue table de chêne. C’était sa place attitrée : un nouveau venu faisait-il mine de s’y asseoir que les autres pensionnaires s’empressaient de lui rappeler : « cette place est prise. Herr Hitler s’y assied ». Parmi les habitués du salon, Hitler passait pour un artiste un peu excentrique : « Je crois bien que mon entourage me tenait à l’époque pour un original », écrivit-il lui-même par la suite. Mais, hormis ses dons picturaux, personne ne lui soupçonnait le moindre talent particulier. S’il avait bonne réputation, il avait une façon bien à lui, observa Honisch, de se tenir à distance des autres et de ne « laisser personne approcher de trop près ». Il lui arrivait de se replier, de se plonger dans un livre ou de s’enfermer dans ses pensées. En revanche, tout le monde le savait soupe au lait. Il pouvait s’emporter à tout moment, surtout lors des fréquents débats politiques. Ses idées bien arrêtées n’étaient un mystère pour personne. Quand la discussion s’engageait, il restait souvent tranquillement assis, intervenant de temps à autre tout en continuant de dessiner. Si quelque remarque l’indignait, il se levait d’un bond, lançait son pinceau ou son crayon sur la table, et se faisait remarquer par sa fougue et sa véhémence ; parfois, il s’arrêtait en plein milieu et, comme résigné à l’incompréhension de ses camarades, reprenait son dessin. Deux sujets, notamment, le mettaient hors de lui : les jésuites et les « rouges », entre les mains desquels, c’était bien connu, il avait eu des expériences malheureuses. Il n’est nullement question, à cette époque, de tirades contre les Juifs.

La critique des « jésuites » laisse penser que quelques braises de son enthousiasme pour l’anticatholicisme véhément de Schönerer étaient encore chaudes, bien que le mouvement de ce dernier se fût alors effondré. Quant à sa haine des sociaux-démocrates, elle était maintenant enracinée de longue date. L’histoire qu’il raconte dans *Mein Kampf* pour expliquer la formation de cette haine, on l’a dit, relève très certainement de la fiction : à l’en croire, son rejet de leurs opinions politiques et son refus d’adhérer à un syndicat lui

auraient valu d'être houspillé et menacé par des sociaux-démocrates au cours de la brève période où il travailla sur un chantier.

En vérité, nul n'est besoin d'aller chercher au-delà de la vigueur de son pangermanisme pour expliquer sa détestation de l'internationalisme social-démocrate. La propagande nationaliste radicale de Franz Stein et de son « mouvement ouvrier » pangermanique, sa dénonciation stridente et répétée des « bestialités social-démocrates » et de la « terreur rouge » et son agitation incessante contre les ouvriers tchèques correspondaient bel et bien au « socialisme » dont Hitler était imprégné. Une source plus profonde de sa haine résidait très probablement dans le sentiment aigu qu'il avait de sa supériorité sociale et culturelle sur la classe ouvrière que représentait la social-démocratie. « Je ne sais ce qui m'horrifiait alors le plus : la misère économique de mes semblables, leur grossièreté morale, ou bien le niveau si bas de leur culture intellectuelle. »

Bien que, pour l'essentiel, le récit que fait Hitler de sa première rencontre avec les sociaux-démocrates soit certainement apocryphe, la conscience de son statut social y est omniprésente, notamment lorsqu'il observe que ses « habits étaient encore corrects, [son] langage châtié et [son] attitude réservée ». Compte tenu de ces dispositions, on imagine aisément le sentiment de déchéance qu'il dut éprouver en 1909-1910 lorsque la perspective de rejoindre les rangs du prolétariat devint un temps une sinistre réalité. Loin de lui inspirer quelque solidarité avec les idéaux du mouvement ouvrier, cela ne fit qu'amplifier son hostilité. La philosophie de l'asile de nuit n'était marquée par aucune théorie sociale et politique, mais par la survie, la lutte et le « chacun pour soi ».

Dans *Mein Kampf*, Hitler devait continuer à insister sur le dur combat du « parvenu », qui s'est élevé « par ses propres moyens d'une situation donnée à une situation supérieure », qui anéantit « toute sensibilité et toute pitié pour les malheureux qui sont demeurés en arrière ». Cela situe dans son contexte son intérêt déclaré pour la « question sociale » lorsqu'il habitait Vienne. Son complexe de supériorité était si tenace que, loin de lui inspirer de la compassion pour les indigents et les déshérités, la « question sociale » équivalait pour lui à la recherche de boucs émissaires susceptibles d'expliquer sa propre déchéance sociale. « En m'attirant dans sa sphère de souffrances », écrivit-il, la question sociale « parut bien moins m'inviter à "l'étudier" qu'à la vivre dans ma peau ».

À la fin de sa période viennoise, il est peu probable que, si ancrée fût-elle, son horreur de la social-démocratie allât au-delà de celle qui avait cours dans le pangermanisme de Schönerer – excepté le surcroît de radicalisme né de ses expériences cuisantes de la déchéance et de la misère qui le confirmèrent dans son rejet absolu du socialisme international. En revanche, il est douteux qu'à cette date, comme il le prétendit dans *Mein Kampf*, cette haine de la social-démocratie fût déjà associée à un antisémitisme racial dans une « vision du monde » demeurée par la suite inchangée.

IV

Quand et pourquoi Hitler est-il devenu l'antisémite obsessionnel que l'on connaît par ses écrits, depuis ses premiers libelles politiques de 1919 jusqu'à son testament du bunker de Berlin, en 1945 ? Comme sa haine paranoïde devait inspirer une politique qui a abouti à l'extermination de millions de Juifs, c'est bien évidemment une question importante. Toutefois, la réponse est moins claire qu'on ne le voudrait. En vérité, nous ne savons pas exactement pourquoi, ni même comment, Hitler est devenu un maniaque de l'antisémitisme.

Hitler nous donne sa propre version dans quelques passages bien connus et frappants de *Mein Kampf*. À le suivre, il n'était pas antisémite à Linz. À Vienne, la presse antisémite l'avait d'abord rebuté. Mais le ton obséquieux sur lequel la grande presse parlait de la cour des Habsbourg pour calomnier le Kaiser le rallia progressivement à la ligne « plus séduisante » de la presse antisémite comme le *Deutsches Volksblatt*, qui faisait montre de « plus de tenue ». Son admiration croissante pour Karl Lueger, le « plus éminent bourgmestre de tous les temps », contribua à modifier son attitude envers les Juifs : ce fut là, dit-il, sa « plus grande transformation » : en l'espace de deux ans (ou d'une seule année, suivant un autre récit), celle-ci était achevée. Hitler ne rapporte cependant qu'un seul épisode qui aurait ouvert ses yeux sur la « question juive » :

Un jour où je traversais la vieille ville, je rencontrai tout à coup un personnage en long caftan avec des boucles de cheveux noirs. Est-ce là aussi un Juif ? Telle fut ma première pensée. À Linz, ils n'avaient pas cet aspect-là. J'examinai l'homme à la dérobée et prudemment, mais plus j'observais ce visage étranger et scrutais chacun de ses traits, plus la première question que je m'étais posée prenait dans mon cerveau une autre forme : est-ce là aussi un Allemand ?

À la suite de cette rencontre, poursuit Hitler, il se mit à acheter des brochures antisémites. Désormais, il voyait qu'il « ne pouvait pas être question d'Allemands appartenant à une confession particulière, mais bien d'un peuple à part ». Vienne lui apparaissait sous un jour différent : « Partout où j'allais, je voyais des Juifs, et plus j'en voyais, plus mes yeux apprenaient à les distinguer nettement des autres hommes. »

Sa révolusion, pour s'en tenir à son récit, s'accrut alors à vue d'œil. Le langage même dont Hitler se sert dans ces pages de *Mein Kampf* trahit une peur morbide de l'impureté, de la saleté et de la maladie – toutes associées aux Juifs. Sa nouvelle haine eut tôt fait de prendre la forme d'une théorie de la conspiration. Il se mit alors à impliquer les Juifs dans tous les maux qu'il percevait : la presse libérale, la vie culturelle, la prostitution et – ce qui est de loin le plus significatif – à voir en eux la force dirigeante de la social-démocratie. C'est alors que les « écailles commencèrent à [lui] tomber des yeux ». Tout ce qui avait un rapport avec la social-démocratie lui paraissait juif : les chefs du parti, les députés du Reichsrat, les secrétaires syndicaux et la presse marxiste qu'il dévorait avec abomination. Mais cette « reconnaissance », écrivit-il, lui procura aussi une grande satisfaction. Sa haine de la social-démocratie, l'antinationnalisme de ce parti, tout se mit à sa juste place : sa direction était « presque exclusivement entre les mains d'un peuple étranger ». Il avait rattaché marxisme et « juiverie » à l'aide de ce qu'il appelait la « doctrine juive du marxisme. »

Le récit est éloquent. Mais il n'est pas corroboré par les autres sources qui nous éclairent sur le séjour de Hitler à Vienne. À certains égards, il les contredit même directement. Malgré tous les problèmes que posent les sections autobiographiques de *Mein Kampf*, on admet en général que Hitler s'est effectivement converti à un antisémitisme racial et maniaque alors qu'il habitait à Vienne. Or, le témoignage de Hitler mis à part, les autres sources

disponibles ne confirment guère ce point de vue. L'interprétation repose en définitive sur des probabilités.

Kubizek prétendit que Hitler était déjà antisémite avant de quitter Linz. Alors que celui-ci affirmait que son père avait des « opinions cosmopolites » et aurait tenu l'antisémitisme pour un symptôme d'« arriération culturelle », Kubizek affirma que les camarades de beuverie d'Aloïs à Leonding étaient des partisans de Schönerer et que lui-même était donc certainement antisémite. Il attira également l'attention sur les antisémites déclarés que Hitler avait rencontrés parmi les enseignants de la *Realschule*. Il prétendit aussi se souvenir de cette observation de Hitler, un jour qu'ils passaient devant la petite synagogue : « Cela n'appartient pas à Linz. » Pour Kubizek, Vienne n'avait fait que radicaliser l'antisémitisme de Hitler. Elle ne l'avait pas créé. À son avis, Hitler était « déjà farouchement antisémite » en arrivant à Vienne. On doit encore à Kubizek une ou deux anecdotes témoignant de l'aversion déclarée de Hitler pour les Juifs à l'époque où ils vivaient ensemble à Vienne. Dans l'histoire du caftan rapportée dans *Mein Kampf*, il assura reconnaître la rencontre avec un Juif galicien. Mais cet épisode comme la prétendue visite à la synagogue où Hitler aurait entraîné Kubizek pour y assister à un mariage ont l'air fabriqués de toutes pièces. Clairement fausse est aussi l'affirmation de Kubizek suivant laquelle Hitler aurait rejoint l'*Antisemitenbund* (Ligue antisémite) en 1908, dans les mois que les amis passèrent ensemble à Vienne. Il n'y eut aucune organisation de ce genre en Autriche-Hongrie avant 1918.

Dans l'ensemble, Kubizek est peu convaincant dans les passages qu'il consacre aux premiers signes d'antisémitisme d'Hitler. Ceux-ci comptent parmi les sections les moins crédibles de son récit : tantôt il puise dans *Mein Kampf*, tantôt il invente des épisodes qui ne figuraient pas dans le premier jet de ses souvenirs et qui, par endroits, sont manifestement faux. Dans ses Mémoires d'après-guerre, Kubizek était soucieux de se désolidariser des opinions extrêmes de son ami sur la « question juive ». Souligner que Hitler haïssait les Juifs dès l'époque de Linz l'arrangeait. Quand il suggère que le père de Hitler (qu'il n'avait pas connu) était farouchement antisémite, probablement se trompe-t-il. Le pangermanisme modéré que professait Aloïs Hitler, on l'a vu, se distinguait de

celui du mouvement de Schönerer par son allégeance fidèle à l'empereur d'Autriche et s'accordait avec la ligne adoptée par le parti dominant en Haute-Autriche, le *Deutsche Volkspartei* (parti populaire allemand), qui admettait des Juifs parmi ses adhérents. Le mouvement de Schönerer, farouchement antisémite et tenant d'un nationalisme allemand radical, avait certes de nombreux adeptes à Linz et dans ses environs ; et sans doute comptait-il au moins certains enseignants de Hitler parmi ses partisans. Mais il semble que l'antisémitisme ait été relativement insignifiant dans son école en comparaison avec l'hostilité aux Tchèques. Les souvenirs ultérieurs de Hitler étaient probablement précis à cet égard : ainsi, lorsqu'il confia à Albert Speer qu'il avait pris conscience du « problème des nationalités » – par quoi il entendait l'hostilité farouche aux Tchèques – à l'école, mais que le « danger de la juiverie » ne lui avait sauté aux yeux qu'à Vienne.

Si, dès Linz, le jeune Hitler avait fait siennes les idées de Schönerer, l'antisémitisme racial appuyé qui en était partie intégrante n'aurait guère pu lui échapper. Mais pour les partisans de Schönerer à Linz, au temps de Hitler, l'antisémitisme était apparemment un thème secondaire dans la cacophonie de la clameur antitichèque et de la germanomanie claironnée. Il n'empêcha assurément pas Hitler d'exprimer sa chaleureuse gratitude par des cartes postales ni d'offrir l'une de ses aquarelles au Dr Bloch, le médecin juif qui avait soigné sa mère lors de sa dernière maladie. La haine profonde et viscérale de son antisémitisme ultérieur était d'un tout autre ordre. Elle n'était certainement pas présente à Linz.

Rien ne prouve que Hitler ait été clairement antisémite à l'époque où il faussa compagnie à Kubizek dans le courant de l'été 1908. Lui-même prétendit qu'il était devenu antisémite dans les deux années qui suivirent son arrivée à Vienne. Pourrait-on alors dater sa transformation de l'année qu'il passa pour l'essentiel à la Felberstraße, entre le moment où il quitta Kubizek et celui où il devint un vagabond ? Le témoignage de Lanz von Liebenfels cadrerait avec cette chronologie. Mais nous avons vu qu'il était pour le moins douteux. La déchéance de Hitler, sa misère noire de l'automne 1909, pourrait sembler propice à la recherche d'un bouc émissaire, qu'il aurait trouvé dans le Juif. Mais il eut moins l'occasion de « lire » sur la question, comme il le dit dans *Mein Kampf*, qu'à aucune autre période de son séjour à Vienne.

Et ce n'est pas tout. Reinhold Hanisch, son plus proche compagnon des mois suivants, était catégorique : « À cette époque, Hitler n'était aucunement antisémite. Il l'est devenu plus tard. » Pour étayer son propos, Hanisch devait insister sur les amis et contacts juifs de Hitler au Foyer pour hommes. De temps à autre, un dénommé Robinsohn, serrurier borgne, lui donnait quelque menue monnaie pour le dépanner financièrement (l'homme s'appelait en réalité Simon Robinson et l'on retrouve sa trace au Foyer dans les années 1912-1913). Josef Neumann, suivant le mot de Hanisch, devint pour Hitler un « véritable ami ». Il aurait « beaucoup aimé Hitler », qui, lui-même, l'aurait « naturellement tenu en haute estime ». Un vendeur de cartes postales, Siegfried Löffner (que Hanisch appelle à tort Loeffler), faisait aussi partie de « son cercle de connaissances » et prit le parti de Hitler dans le conflit acrimonieux qui l'opposa à Hanisch en 1910. Enfin, Hitler préférait vendre ses œuvres à des marchands juifs et l'un d'eux, Jacob Altenberg, devait garder un bon souvenir de leurs transactions. Le témoignage de Hanisch trouve une confirmation dans une observation ultérieure du résident anonyme du Foyer, au printemps 1932 : « Hitler s'entendait exceptionnellement bien avec les Juifs et déclara un jour que c'étaient des gens intelligents qui se serraient mieux les coudes que les Allemands. »

Les trois années que Hitler passa au Foyer pour hommes lui donnèrent assurément toute occasion de se plonger dans les journaux, les brochures et les feuilles de chou antisémites. Cependant, hormis le fait que la chronologie ne cadre plus avec ce que dit Hitler de sa « conversion » dans les deux ans qui suivirent son arrivée à Vienne, Karl Honisch se fait un devoir de souligner ses idées arrêtées sur les « jésuites » et les « rouges », exprimées avec véhémence au cours de ses nombreuses interventions dans les débats du salon d'écriture. En revanche, il ne dit mot d'une quelconque haine des Juifs. Or Hitler a certainement participé à des discussions sur les Juifs au Foyer. Et son point de vue, toujours selon Hanisch, n'était aucunement négatif. D'après lui, Hitler admirait les Juifs pour leur résistance aux persécutions, louait la poésie de Heine et la musique de Mendelssohn ou d'Offenbach, affirmait que les Juifs étaient la première nation civilisée en ce qu'ils avaient abandonné le polythéisme pour croire en un Dieu unique, imputait davantage l'usure aux chrétiens qu'aux Juifs et rejetait comme autant de

sottises les accusations traditionnelles de meurtre rituel portées contre eux. De tous ceux qui connurent Hitler au Foyer, Josef Greiner est le seul qui en parle comme d'un antisémite fanatique à cette époque. Mais son témoignage n'a aucune valeur.

On n'a donc aucune confirmation contemporaine digne de foi de l'antisémitisme paranoïde de Hitler à cette époque. Si l'on en croit Hanisch, Hitler n'était pas le moins du monde antisémite. En outre, ses camarades les plus proches de la Première Guerre mondiale ne devaient pas se souvenir de l'avoir entendu proférer des propos notablement antisémites. La question se pose alors de savoir si Hitler n'a pas inventé cette « conversion » viennoise à l'antisémitisme dont il est question dans *Mein Kampf*, si, en réalité, sa haine pathologique des Juifs n'a pas germé seulement en 1918-1919, dans le sillage de la guerre perdue.

Quel besoin Hitler aurait-il eu d'inventer cette fable de sa « conversion » à un antisémitisme idéologique à Vienne ? Pourquoi aurait-il cru nécessaire de masquer cette « conversion » à la fin de la guerre en imaginant une transformation antérieure ? La réponse se trouve dans l'image que Hitler cherchait à se donner au début des années 1920, en particulier à la suite du putsch raté et de son procès. D'où l'autoportrait qu'il brossa de lui dans *Mein Kampf* : celui d'un zéro qui dès le début batailla contre l'adversité ; qui, rejeté par l'« establishment » académique, s'astreignit à des études laborieuses et qui, essentiellement à travers ses expériences cruelles, en arriva à des intuitions uniques sur la société et la politique qui lui permirent, autour de vingt ans, de formuler tout seul une « vision du monde » claire et définie. Cette « vision du monde » inchangée, assurait-il en 1924, lui permettait de prétendre diriger le mouvement national et de devenir le futur « grand chef » de l'Allemagne. Peut-être Hitler avait-il alors fini par se convaincre que toutes les pièces du puzzle idéologique s'étaient mises en place au cours de ses années viennoises. En tout état de cause, au début des années 1920, nul n'était en position de le contredire. L'aveu qu'il ne s'était rallié à l'antisémitisme idéologique qu'à la fin de la guerre, alité dans un hôpital de Pasewalk après avoir été aveuglé par l'ypérite et avoir appris la défaite de l'Allemagne puis la révolution, aurait certainement paru moins héroïque. Pire encore, cela aurait fleuri l'hystérie.

On a cependant peine à croire que, compte tenu de l'intensité de sa haine pour les Juifs entre 1919 et la fin de ses jours, Hitler seul soit demeuré épargné par l'atmosphère antisémite délétère de la Vienne qu'il connut : l'une des villes européennes où l'antisémitisme était le plus virulent. Une ville où, au tournant du siècle, des extrémistes réclamaient que l'on punît les relations sexuelles entre Juifs et non-Juifs comme relevant de la sodomie et que l'on plaçât les Juifs sous surveillance autour de Pâques pour empêcher les meurtres rituels d'enfants. Professant un antisémitisme racial, Schönerer avait notoirement contribué à attiser cette haine. Quant à Lueger, il sut exploiter cet antisémitisme généralisé et hargneux pour construire son parti chrétien-social et consolider son pouvoir à Vienne. Hitler avait une vive admiration pour les deux hommes. Une fois de plus, il eût été étrange qu'il les admirât tout en demeurant insensible à un aspect aussi essentiel de leur fonds de commerce que leur antisémitisme. Assurément, il apprit de Lueger tout le bénéfique qu'il y avait à tirer en répandant la haine contre les Juifs. Le *Deutsches Volksblatt*, le quotidien explicitement antisémite que Hitler lisait et auquel il réserve ses éloges, se vendait à l'époque à cinquante-cinq mille exemplaires : décrivant les Juifs comme des agents de décomposition et de corruption, il devait souvent les associer à des scandales sexuels, à la perversion et à la prostitution. Si on laisse de côté l'incident probablement inventé du Juif au caftan, ce que dit Hitler de son imprégnation progressive des préjugés antijuifs à travers les torchons antisémites et de l'effet qu'ils eurent sur lui à Vienne a des accents d'authenticité.

Probablement son abomination des Juifs n'était-elle pas liée à une seule rencontre en particulier. Compte tenu de ses relations avec ses parents, on pourrait soupçonner quelque lien avec un complexe d'Œdipe irrésolu, mais ce ne sont guère plus que des conjectures. Le lien qu'il établit entre les Juifs et la prostitution a nourri les spéculations : la clé serait à chercher du côté des fantasmes sexuels, des obsessions et des perversions. Là encore, on n'a aucune preuve. Les connotations sexuelles ne vont pas au-delà de celles que Hitler aurait pu glaner dans les pages du *Deutsches Volksblatt*. Une autre explication serait plus simple. À l'époque où Hitler s'imprégna de l'antisémitisme viennois, le deuil, l'échec, le rejet, l'isolement et la misère croissante étaient des expériences toutes fraîches. Entre son image de grand artiste ou d'architecte frustré et

la réalité de sa vie de marginal, il y avait un gouffre qui nécessitait une explication. On pourrait penser que les torchons antisémites de Vienne l'aidèrent à trouver cette explication.

Mais si l'antisémitisme de Hitler s'est bel et bien formé à Vienne, pourquoi son entourage n'en a-t-il rien remarqué ? La réponse pourrait être banale : dans ce foyer d'antisémitisme enragé, le sentiment antijuif était si répandu qu'il pouvait passer pratiquement inaperçu. L'argument du silence n'est donc pas concluant. Reste cependant à faire un sort au témoignage de Hanisch et de l'Anonyme sur l'amitié de Hitler avec des Juifs. La contradiction paraît flagrante avec le récit haut en couleur qu'il fait de sa conversion à l'antisémitisme à Vienne. Une remarque de Hanisch suggère cependant que Hitler avait déjà acquis des idées racistes sur les Juifs. Un jour qu'un membre de leur groupe demandait pourquoi les Juifs demeuraient des étrangers dans la nation, « Hitler répondit que c'était parce qu'ils formaient une race différente ». Toujours selon Hanisch, il ajouta qu'ils avaient « une odeur différente ». De même, il aurait souvent observé que « les descendants des Juifs sont extrémistes et ont des inclinations terroristes ». Et un jour que Neumann et lui parlaient du sionisme, Hitler observa que l'argent des Juifs quittant l'Autriche serait confisqué, « car il n'était pas juif mais autrichien ». Si l'on en croit Hanisch, les vues qu'exprimait Hitler reflétaient donc le racisme antisémite ambiant alors même qu'il fréquentait un certain nombre de Juifs au Foyer pour hommes. Se pourrait-il que cette proximité, le fait que le prétendu grand artiste dût s'en remettre à des Juifs pour écouler ses petites scènes de rue, au moment précis où il lisait et assimilait la bile antisémite que répandaient les torchons de Vienne, n'aient fait que souligner et approfondir les inimitiés irréductibles qui prenaient forme dans son esprit ? L'ego démesuré du génie méconnu réduit à *cela* n'aurait-il pas traduit son dégoût de lui-même en une haine raciale qui fermentait intérieurement lorsque l'antisémite déclaré qu'était Hanisch lui fit remarquer qu'« il devait avoir du sang juif, puisque une aussi grosse barbe pousse rarement sur le menton d'un chrétien » et qu'« il avait des grands pieds de nomade » ? Que Hitler se fût réellement lié d'amitié avec des Juifs du Foyer, comme l'assure Hanisch, on peut en douter. Tout au long de sa vie, Hitler s'est fait étonnamment peu de véritables amis. Et malgré les torrents verbaux qui sortaient de la bouche du politicien, il savait

camoufler ses véritables sentiments jusqu'à ses compagnons les plus proches. Il était aussi habile à manipuler son entourage. Ses relations avec les Juifs du Foyer étaient, au moins en partie, intéressées. Robinsohn lui donna un peu d'argent. Neumann aussi remboursa de petites dettes pour lui. Löffner lui servit d'intermédiaire avec les marchands. Quels que fussent ses véritables sentiments, dans ses contacts avec les marchands et commerçants juifs, Hitler était simplement pragmatique : du moment qu'ils écoulaient ses peintures, il pouvait ravalier son aversion abstraite pour les Juifs.

Bien qu'on ait souvent prétendu, dans une large mesure en se fiant au témoignage de Hanisch et à l'absence d'allusion à des opinions antisémites dans les sources disponibles, que Hitler n'était pas encore un adepte de l'antisémitisme racial à Vienne, on voit s'esquisser, au bout du compte, une interprétation différente. Le plus probable est que Hitler, comme il le prétendit plus tard, commença en effet à prendre les Juifs en haine à Vienne. Mais probablement n'était-ce encore à peine plus qu'une rationalisation de sa situation personnelle plutôt qu'une « vision du monde » mûrement réfléchie. C'était une haine personnalisée : il imputait aux Juifs tous les malheurs qui l'assaillaient dans une ville qu'il associait à son indigence. Mais l'expression de cette haine intériorisée n'était pas faite pour frapper son entourage, où le vitriol antisémite était chose normale. Et, paradoxalement, aussi longtemps qu'il eut *besoin* des Juifs pour gagner son pain, il tut ses opinions véritables. À l'occasion, même, comme le dit Hanisch, il finassa, faisant des remarques qui, mal comprises, pouvaient passer pour des éloges de la culture juive. Si l'on suit ce raisonnement, ce n'est que plus tard qu'il rationalisa sa haine viscérale en une « vision du monde » pleinement élaborée autour du noyau antisémite cristallisé au début des années 1920. La formation de l'antisémitisme idéologique dut attendre une autre phase cruciale de son évolution, de la fin de la guerre à son éveil politique de Munich, en 1919.

V

Tout cela appartenait encore à l'avenir. Au printemps 1913, après trois années passées au Foyer pour hommes, Hitler était

encore à la dérive, il végétait : certes, il n'était plus sans abri et n'avait de comptes à rendre qu'à lui, mais il restait sans aucune perspective de carrière. Il donnait cependant l'impression de n'avoir pas encore renoncé à tout espoir d'étudier l'art et il confia aux piliers du salon d'écriture du Foyer qu'il avait l'intention d'aller à Munich, pour entrer à l'Académie. Il avait longtemps dit qu'il « irait à Munich avec empressement », louant les « grandes galeries de tableaux » de la capitale bavaroise. Il avait de bonnes raisons de différer ses projets. C'est le 20 avril 1913, à son vingt-quatrième anniversaire, qu'il devait toucher sa part d'héritage paternel. On pourrait conjecturer que c'est par-dessus tout l'attente de cet argent qui le retint si longtemps dans une ville qu'il détestait. Le 16 mai 1914, la cour du district de Linz confirma qu'il devait recevoir la coquette somme de huit cent dix-neuf couronnes et quatre-vingt-dix-huit hellers (les intérêts venant s'ajouter au dividende initial de six cent cinquante-deux couronnes) et que l'« artiste » recevrait celle-ci par la poste à la Meldemannstraße, à Vienne. Entré en possession de cet argent tant attendu et fort bien venu, plus rien ne l'obligeait à différer à nouveau son départ pour Munich.

Une autre raison le poussait à quitter Vienne. À l'automne 1909, il avait omis de s'inscrire pour effectuer son service militaire, qu'il aurait dû commencer au printemps suivant, après son vingt et unième anniversaire. Même s'il était déclaré inapte, l'armée aurait pu encore l'appeler en 1911 et en 1912 à servir un État qu'il détestait cordialement. Ayant évité les autorités trois années durant, il estimait probablement qu'il ne courait aucun risque à franchir la frontière allemande en 1913, après son vingt-quatrième anniversaire. Il se trompait. Les autorités autrichiennes ne l'avaient pas oublié. Elles étaient sur sa trace et le fait de s'être soustrait au service militaire devait lui créer des difficultés et des embarras l'année suivante. C'est pour écarter tous les soupçons que les années suivantes, lorsqu'il fut devenu célèbre, il s'obstina à affirmer qu'il avait quitté Vienne en 1912, plutôt qu'en 1913.

Le 24 mai 1913, portant une petite valise enfermant tous ses biens, mieux habillé qu'à l'ordinaire, et accompagné d'un jeune commis myope et au chômage, Rudolf Häusler, de quatre ans son cadet, qu'il avait rencontré un peu plus de trois mois auparavant au Foyer, Hitler quitta ses co-pensionnaires du salon d'écriture qui

les avaient escortés sur une petite partie du trajet et prit la route de Munich.

Les années viennoises étaient derrière lui. Elles avaient marqué sa personnalité d'une empreinte indélébile et les « fondements de sa vision personnelle ». Mais ces « opinions » ne s'étaient pas encore cristallisées en une idéologie en bonne et due forme, en une « vision du monde ». Pour cela, il lui fallait passer par une école plus dure encore que Vienne : la guerre et la défaite. Et seules les circonstances uniques qui en résultèrent permirent à un marginal autrichien de trouver un écho dans un autre pays, dans la population de son pays adoptif.

Allégresse et amertume

C'est la Première Guerre mondiale qui a rendu Hitler possible. Sans l'expérience de la guerre, l'humiliation de la défaite et le bouleversement de la révolution, l'artiste raté et le marginal n'aurait pas découvert ce qu'il devait faire de sa vie en entrant en politique et en trouvant son métier de propagandiste et de démagogue de brasserie. Sans le traumatisme de la guerre, de la défaite et de la révolution, sans la radicalisation politique de la société allemande que ce traumatisme a provoquée, le démagogue n'aurait pas trouvé de public pour son message braillard et haineux. L'héritage de la guerre perdue créa les conditions grâce auxquelles les chemins de Hitler et de la population allemande commencèrent à se croiser. Sans la guerre, un Hitler au poste de chancelier qu'avait occupé Bismarck eût été impensable.

I

Tout juste dix ans plus tard, évoquant les quinze mois passés à Munich avant la guerre, Hitler en parla comme de l'époque « la plus heureuse de [sa] vie ». Le nationaliste allemand fanatique exultait d'être arrivé dans une « ville allemande », qu'il opposait à la « Babylone de races » que Vienne avait été pour lui. Et d'indiquer diverses raisons qui lui avaient fait quitter Vienne : l'inimitié profonde envers l'empire des Habsbourg et sa politique proslave préjudiciable à la population allemande ; la haine croissante pour le

« mélange ethnique » qui « dissolvait » la culture allemande à Vienne ; la conviction que le temps de l'Autriche-Hongrie était compté, mais que sa fin ne pourrait survenir assez tôt ; et le désir de plus en plus intense d'aller en Allemagne où, « depuis [sa] jeunesse, l'attiraient des rêves secrets et un secret amour ». Si ces derniers sentiments étaient certainement empreints de romanesque, ils étaient par ailleurs assez sincères. Et on ne saurait douter de sa détermination à ne pas se battre pour l'État des Habsbourg : c'est cela que Hitler voulait dire en assurant qu'il avait quitté l'Autriche essentiellement « pour des motifs politiques ». Mais sa manière de sous-entendre qu'il était parti en signe de protestation politique était insincère et délibérément trompeuse. La raison la plus pressante qui l'amena à franchir la frontière de l'Allemagne était très tangible : il s'était soustrait au service militaire et les autorités de Linz étaient sur ses traces.

Plus tard, Hitler écrivit être allé à Munich dans l'espoir de s'y faire un jour un nom comme architecte. Dans une lettre adressée en 1914 aux autorités de Linz, pour se défendre de s'être soustrait au service militaire, il affirma qu'il était contraint de gagner sa vie en artiste indépendant afin de financer sa formation de peintre architecte. Dans l'esquisse biographique qu'il rédigea en 1921, il déclara être allé à Munich comme « dessinateur et peintre architecte ».

Lors de son procès, trois ans plus tard, en février 1924, il laissa entendre qu'à son arrivée à Munich il avait déjà achevé sa formation de « dessinateur d'architecture », mais qu'il voulait suivre une formation d'entrepreneur en bâtiment. De longues années plus tard, il prétendit que son intention était de suivre une formation pratique en Allemagne ; qu'à son arrivée à Munich il avait espéré faire trois ans d'études avant de rejoindre en qualité de dessinateur la grande entreprise munichoise de construction, Heilmann et Littmann, puis de montrer de quoi il était capable en participant au premier concours d'architecture pour un édifice imposant. Aucun de ces récits divers et contradictoires n'est vrai. Rien ne prouve que Hitler ait mis à profit son séjour à Munich pour entreprendre la moindre démarche en vue d'améliorer ses perspectives de carrière de plus en plus médiocres. Il était à la dérive, aussi dépourvu de but qu'à Vienne.

Après son arrivée à Munich, le 25 mai 1913, par un beau dimanche de printemps, Hitler vit l'annonce de la location d'une petite chambre par la famille du tailleur Joseph Popp au troisième étage du 34 Schleißheimerstraße, dans un quartier déshérité au nord de la ville, à la lisière de Schwabing et non loin de la grande zone des casernes. Rudolf Häusler, son compagnon de voyage, partagea sa petite chambre jusqu'à la mi-février 1914. Apparemment, l'habitude qu'avait Hitler de lire tard dans la nuit à la lueur d'une lampe à pétrole empêchait Häusler de dormir. Exaspéré, il finit par partir, pour revenir occuper quelques jours plus tard la chambre adjacente, où il resta jusqu'en mai. Si l'on en croit sa logeuse, Mme Popp, Hitler acquit rapidement de quoi se mettre à la peinture. Comme à Vienne, il reprit l'habitude de faire un tableau tous les deux ou trois jours, prenant généralement modèle sur des cartes postales de lieux touristiques bien connus de Munich – Theatinerkirche, Asamkirche, Hofbräuhaus, Alter Hof, Münzhof, Altes Rathaus, Sendlinger Tor, Residenz, Propyläen –, puis essayait de les écouler dans les bars, les cafés et les brasseries. Exactes mais dénuées d'inspiration, sans âme, ses aquarelles, comme Hitler le reconnut lui-même quand il fut chancelier et que les prix avaient monté en flèche, étaient d'une qualité médiocre. Mais elles n'étaient certainement pas pires que la production qui se colportait du côté de brasseries et qui était souvent l'œuvre d'authentiques étudiants des beaux-arts cherchant ainsi à gagner leur vie. Une fois qu'il eut pris ses repères, Hitler n'eut aucun mal à trouver des acheteurs. Sa peinture lui permit de gagner modestement sa vie et d'être aussi à l'aise qu'il l'avait été dans les dernières années à Vienne. En 1914, lorsque les autorités de Linz finirent par le rattraper, il reconnut que son revenu – certes irrégulier et fluctuant – avoisinait les mille deux cents marks par an ; beaucoup plus tard, il confia à son photographe attitré, Heinrich Hoffmann, qu'il pouvait compter sur environ quatre-vingts marks par mois.

Comme à Vienne, Hitler était poli mais distant, réservé, replié sur lui-même et apparemment sans amis (hormis Häusler, dans les premiers mois). Mme Popp n'avait pas souvenir d'une seule visite qu'il eût reçue au cours des deux ans où il fut son locataire. Il menait une vie simple et frugale, travaillant à ses peintures le jour et lisant la nuit. D'après le récit de Hitler lui-même, l'« étude suivie des événements politiques », en particulier de la politique étrangère, l'occupa plus

particulièrement au cours de son séjour à Munich. Il prétendit aussi s'être plongé dans la théorie marxiste et avoir une fois de plus examiné systématiquement les liens du marxisme avec les Juifs. On n'a aucune raison de douter du témoignage de sa logeuse quand elle parle des livres qu'il rapportait de la Bayerische Staatsbibliothek, non loin de la Ludwigstraße. En revanche, dans les millions de mots enregistrés de Hitler, rien n'indique qu'il se soit jamais attaqué aux écrits théoriques du marxisme, qu'il ait étudié Marx, Engels ou Lénine (qui avait séjourné à Munich peu de temps avant lui), voire Trotsky (son contemporain à Vienne). Pour Hitler, à Munich comme à Vienne, la lecture était un moyen non pas d'éclairer sa lanterne ou de s'instruire, mais de confirmer ses préjugés.

Probablement lisait-il surtout au café, où il pouvait continuer de dévorer la presse mise à la disposition de la clientèle. C'est là qu'il se tenait au courant de la vie politique et que, à la moindre provocation, il s'enflammait et faisait part à ses voisins de table de ses opinions véhémentes sur tout ce qui pouvait le préoccuper à l'époque. À Munich, l'engagement politique de Hitler ne devait jamais aller au-delà de ces « discussions » de café et de brasserie : « Dans les années 1913 et 1914, écrit-il dans *Mein Kampf*, j'exprimai pour la première fois, dans différents cercles, dont une partie est maintenant au nombre des adeptes fidèles du mouvement national-socialiste, la conviction que le problème de l'avenir de la nation allemande, c'est le problème de la destruction du marxisme. » C'est élever les disputes de café au rang de philosophie de prophète politique.

Ses « publics captifs » de café et de brasserie devaient former l'essentiel de ses contacts humains au cours des mois passés à Munich, et sans doute cela offrit-il quelque exutoire à ses préjugés et émotions trop longtemps contenus. Contrairement au tableau qu'il brosse de sa vie munichoise, présentée comme une préparation à ce que le destin allait lui présenter, ce fut en réalité pour lui une période d'esseulement, vide et vaine. S'il était amoureux de Munich, Munich ne l'aimait pas. Quant à son avenir, il ne savait pas davantage où il allait que dans les années passées à Vienne au Foyer pour hommes.

Il faillit se retrouver dans une prison autrichienne. Dès août 1913, la police de Linz s'était mise à sa recherche parce qu'il s'était soustrait à ses obligations militaires – délit passible d'une forte amende. Qui fuyait l'Autriche à cette fin était considéré comme

déserteur et jeté en prison. Par ses parents de Linz, la police viennoise et le Foyer de la Meldemannstraße, on finit par retrouver ses traces à Munich, où la police put faire savoir à Linz que ledit Hitler s'était fait enregistrer le 26 mai 1913 et logeait chez les Popp, au 34 de la Schleißheimerstraße. Hitler fut profondément ébranlé lorsque, le dimanche 18 janvier 1914 dans l'après-midi, un officier de la police criminelle de Munich se présenta au domicile des Popp pour lui remettre une convocation : il avait deux jours pour se rendre à Linz, sous peine de se voir infliger une amende et d'être jeté en prison pour s'être soustrait à ses obligations militaires. Sitôt fait, il le plaça en état d'arrestation afin de le livrer aux autorités autrichiennes. Pour quelque raison, la police munichoise avait attendu plusieurs jours avant de lui remettre le document : il avait à peine le temps de se retourner s'il devait être à Linz dès le mardi. Cette considération, mais aussi son allure piteuse, son dénuement, son maintien embarrassé et son explication pathétique amenèrent le consulat autrichien de Munich à se pencher avec quelque sympathie sur son dossier. Il impressionna les fonctionnaires du consulat, qui jugèrent son cas « digne de considération », et la magistrature de Linz lui accorda l'autorisation de se présenter, comme il l'avait demandé, le 5 février, non plus à Linz mais à Salzbourg. Aucune amende ni aucune peine de prison ne lui fut infligée, et ses frais de voyage furent pris en charge par le consulat. Finalement, lorsqu'il se présenta à Salzbourg, il fut déclaré trop faible pour effectuer son service militaire.

Hitler reprit alors sa vie d'artiste de troisième ordre, mais pas pour longtemps. Les nuages s'accumulaient sur l'Europe. Le dimanche 28 juin 1914, tomba la nouvelle sensationnelle de l'assassinat à Sarajevo de l'héritier du trône d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand, et de sa femme. La fièvre guerrière s'empara de l'Allemagne comme des autres pays d'Europe. Début août, le continent était en guerre.

II

Pour Hitler, cette guerre fut une bénédiction. Depuis son échec de 1907 à l'Académie des beaux-arts, il avait végété et s'était rendu

à l'évidence : il ne serait jamais un grand artiste ; et s'il caressait vaguement le projet de devenir un jour un architecte de renom, il n'avait aucun plan ni aucun espoir de jamais accomplir cette ambition. Sept ans après son échec, le « pauvre type de Vienne », maintenant à Munich, restait un marginal et un personnage insignifiant, qui tempêtait vainement contre un monde qui l'avait rejeté. Il était toujours sans perspectives de carrière, sans qualifications et sans espoir de jamais en obtenir, incapable de nouer des amitiés fortes et durables. Il ne semblait pouvoir se réconcilier avec lui-même ni avec une société qu'il méprisait à cause de son propre échec. La guerre lui offrit une issue. À vingt-cinq ans, elle lui apporta pour la première fois de sa vie une cause, un engagement, un esprit de camaraderie, une discipline extérieure, un emploi régulier, un sentiment de bien-être et, plus encore, un sentiment d'appartenance. Son régiment devint pour lui un véritable foyer. En 1916, lorsqu'il fut blessé, ses premiers mots à l'adresse de son officier supérieur furent : « Ce n'est pas si grave, n'est-ce pas, Herr Obersleutnant ? Je peux rester avec vous, avec le régiment. » Plus tard, au cours de la guerre, la perspective de quitter son régiment a bien pu lui dicter sa répugnance face à une éventuelle promotion. Et, à la fin de la guerre, il avait de bonnes raisons pratiques de rester le plus longtemps possible à l'armée : quatre années durant, il y avait fait « carrière », et il n'avait pas d'emploi à retrouver ni à espérer. C'est la guerre et ses suites qui ont fait Hitler. Après Vienne, ce fut sa seconde période de formation, qui marqua sa personnalité de manière décisive.

Au début d'août 1914, Hitler comptait parmi les dizaines de milliers de Munichois esclaves de leur délire émotionnel, passionnément exaltés par la perspective de la guerre. Et comme pour tant d'autres, son exaltation allait par la suite se transformer en une profonde amertume. Mais avec Hitler le pendule émotionnel mis en branle par le déclenchement des hostilités oscilla avec plus de violence que pour la plupart. « Emporté par un enthousiasme tumultueux, écrivit-il, je tombai à genoux et remerciai de tout cœur le ciel de m'avoir donné le bonheur de pouvoir vivre à une telle époque. » Pour une fois, on ne saurait douter de sa sincérité. Des années plus tard, remarquant une photographie que Heinrich Hoffmann (qui allait devenir son photographe attitré) avait prise de l'immense manifestation patriotique qui avait eu lieu devant la

Feldherrnhalle à Munich, sur l'Odeonsplatz, le 2 août 1914, le lendemain de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, Hitler confia qu'il était ce jour-là dans la foule enthousiaste, transporté de ferveur nationaliste, enrôlé à force de chanter *Die Wacht am Rhein* et *Deutschland über alles*. Aussitôt, Hoffmann fit des agrandissements et découvrit au centre de la photographie le visage du jeune Hitler de vingt-cinq ans, saisi et ravi par l'hystérie guerrière. Par la suite, la reproduction massive du cliché contribua à créer le mythe du Führer – pour le plus grand bénéfice de Hoffmann.

C'est sans doute sous l'empire de cette même exaltation qui, à Munich comme dans maintes autres villes d'Europe, poussa les jeunes gens à s'engager par dizaines de milliers, que, le 3 août, suivant son propre récit, juste après la manifestation de la Feldherrnhalle, Hitler adressa une supplique au roi Louis III de Bavière pour demander à servir, en Autrichien, dans un régiment bavarois. Les bureaux du cabinet accédèrent aussitôt à sa demande : dès le lendemain, pour sa plus grande joie, il reçut la réponse favorable qu'il attendait. Alors même que peu de gens ont mis en doute cette version, elle n'est guère crédible. Dans la confusion de ce temps-là, il aurait fallu une bureaucratie étonnamment efficace pour que la demande de Hitler fût approuvée du jour au lendemain. Quoi qu'il en soit, le ministère de la Guerre, non les bureaux du cabinet, était seul habilité à enrôler des étrangers, y compris les Autrichiens, comme volontaires. En réalité, Hitler dut son incorporation dans l'armée bavaroise non pas à l'efficacité de la bureaucratie, mais à sa négligence. En 1924, les recherches minutieuses accomplies par les autorités bavaroises afin de comprendre pourquoi il avait servi en Bavière au lieu de retourner en Autriche en août 1914 restèrent vaines. On supposa qu'il était dans la masse des volontaires qui se ruèrent au poste de recrutement le plus proche dans les premiers jours d'août – bousculade, ajoutait le rapport, qui se solda par des inconséquences assez naturelles et des manquements à la lettre de la loi : « En toute probabilité, la question de la nationalité de Hitler n'a même jamais été posée. » En conclusion, Hitler était très certainement entré dans l'armée bavaroise par erreur.

Ainsi qu'il l'écrivit dans sa brève esquisse biographique de 1921, probablement Hitler se porta-t-il volontaire le 5 août 1914 pour

servir dans le 1^{er} régiment d'infanterie de Bavière. Comme beaucoup d'autres, en ces premiers jours chaotiques, il se fit d'abord éconduire parce qu'on n'avait rien à lui proposer dans l'immédiat. Le 16 août, il reçut l'ordre de se présenter au Dépôt de recrutement n° VI de Munich pour y recevoir le paquetage du deuxième bataillon de réserve du 2^e régiment d'infanterie. Début septembre, il avait été affecté au nouveau régiment d'infanterie de réserve bavarois, le régiment 16 ou régiment List, du nom de son premier commandant, largement composé de recrues non aguerries. Après quelques semaines d'entraînement intensif, elles étaient prêtes pour le front. Le 21 octobre, aux premières heures de la matinée, le train militaire transportant Hitler se dirigea vers les champs de bataille des Flandres.

Le 29 octobre, six jours après son arrivée à Lille, le bataillon de Hitler reçut son baptême du feu sur la route de Menin, près d'Ypres. Dans ses lettres à Joseph Popp et à Ernst Hepp, une connaissance de Munich, Hitler écrivit qu'après quatre jours d'engagement la force combattante du régiment de List était tombée de trois mille six cents hommes à six cent onze. De fait, les pertes initiales ont été estimées à 70 %. L'idéalisme initial de Hitler, confia-t-il plus tard, laissa place à un autre constat : « La vie est une horrible lutte de tous les instants. » Dès lors, la mort fut une compagne quotidienne. Il fut désormais immunisé contre toute sensibilité à la souffrance humaine. Plus encore que dans l'asile de Vienne, il tourna le dos au chagrin et à la pitié. Lutte, survie, victoire : rien d'autre n'importait.

Le 3 novembre 1914 (la décision prenant effet dès le 1^{er} du mois), Hitler fut promu au grade de caporal : ce fut sa dernière promotion de la guerre, alors même qu'il aurait certainement pu espérer de nouveaux avancements, au moins jusqu'au rang de sous-officier. Plus tard, le sergent-chef Max Amann, futur magnat de la presse hitlérienne, devait en effet l'inscrire sur la liste des promotions, et l'état-major du régiment envisagea d'en faire un *Unteroffizier*. Fritz Wiedemann, le capitaine qui, dans les années 1930, devint quelque temps l'un des aides de camp de Hitler, affirma sous serment à la fin du III^e Reich que ses supérieurs avaient jugé qu'il n'avait pas les qualités d'un chef. Mais Amann et Wiedemann déclarèrent tous deux que Hitler, probablement parce qu'il aurait été transféré, refusa d'être inscrit sur une liste de promotion.

Le 9 novembre, Hitler avait été affecté à l'état-major en qualité d'ordonnance : il faisait désormais partie d'un groupe de huit à dix estafettes, dont la tâche était de transmettre les ordres du poste de commandement aux chefs de bataillon et de compagnie qui se trouvaient sur le front, à trois kilomètres de là. Chose étonnante, dans *Mein Kampf*, Hitler a omis de signaler qu'il fut agent de liaison, laissant entendre qu'il avait passé la guerre dans les tranchées. Néanmoins, au début des années 1930, ses adversaires politiques, qui prétendirent minimiser les dangers que couraient les estafettes et rabaisser ses états de service, l'accusant de fricotage et de lâcheté, se trompèrent de cible. Lorsque, ce qui n'était pas rare, le front était relativement calme, les estafettes avaient certainement le loisir de paresser autour du QG, où les conditions de vie étaient bien meilleures que dans les tranchées. C'est dans de telles conditions, au QG de son régiment à Fournes, près de Fromelles dans la région d'Ypres, que Hitler passa près de la moitié de la guerre, trouvant même le temps de peindre et de lire (si l'on en croit son récit) les œuvres de Schopenhauer qu'il dit avoir emportées avec lui. Malgré tout, au cours des batailles, les agents de liaison qui portaient les messages sur le front à travers les lignes de feu couraient de réels dangers. Ils essayèrent des pertes relativement lourdes. Quand c'était possible, on dépêchait deux estafettes avec le même message pour s'assurer qu'il parvint à bon port si l'un des hommes était tué. Le 15 novembre, dans un affrontement avec les troupes françaises, trois des huit estafettes attachées à l'état-major du régiment furent tuées et une blessée. Deux jours plus tard, Hitler lui-même eut la chance de son côté (et ce ne fut pas la seule fois de sa vie) lorsqu'un obus français explosa dans le poste de commandement avancé de son régiment quelques minutes après son départ : la quasi-totalité des membres de l'état-major furent tués ou blessés. Parmi les blessés graves se trouvait le commandant du régiment, le lieutenant Philipp Engelhardt, qui avait été sur le point de proposer Hitler à la Croix de fer parce que, quelques jours auparavant, il avait bravé le feu, avec un collègue, pour protéger sa vie. Le 2 décembre, Hitler reçut enfin la Croix de fer de seconde classe : il fut l'une des quatre estafettes à recevoir cet honneur parmi les soixante hommes de son régiment. Ce fut, dit-il, le « jour le plus heureux de sa vie ».

Tout cela confirme que Hitler fut un soldat non pas simplement scrupuleux et soumis, mais engagé, et qu'il ne manquait pas de

courage physique. Ses supérieurs le tenaient en haute estime. Ses plus proches camarades, essentiellement le groupe des estafettes, le respectaient, voire l'aimaient, quand bien même il pouvait aussi les exaspérer et les dérouter. Son manque total d'humour en faisait une proie facile pour les taquineries. « Et si on se dégottait une Mam'zelle ? » suggéra un jour un téléphoniste. « Je mourrais de honte à l'idée de sauter une petite Française », répliqua Hitler dans un éclat de rire général. « Regardez-moi ce moine ! » ricana l'un des hommes. « Vous n'avez donc pas le moindre sens de l'honneur allemand ? » rétorqua Hitler. Bien que sa bizarrerie l'isolât du reste du groupe, il avait généralement de bonnes relations avec ses plus proches camarades. La plupart devaient par la suite adhérer au NSDAP, et lorsque, comme cela se produisit généralement, ils rappelaient au chancelier du Reich l'époque où ils avaient été compagnons d'armes, il veillait à ce que leur fussent octroyés de l'argent et des postes de fonctionnaires subalternes. Mais si tous s'entendaient bien avec « Adi », comme ils l'appelaient, ils le trouvaient singulièrement bizarre. Entre eux, ils l'appelaient « l'artiste » et s'étonnaient de voir qu'il ne reçut plus ni courrier ni paquets (même à Noël) à partir du milieu de l'année 1915, qu'il ne parlait jamais de sa famille ni de ses amis, qu'il ne fumait ni ne buvait, que les virées au bordel ne l'intéressaient pas, qu'il passait des heures assis dans un coin de l'abri souterrain à rêvasser ou à lire. Les photographies qu'on a de lui pendant la guerre montrent un visage maigre et jaune dominé par une épaisse moustache noire en bataille. Généralement, il restait en dehors du groupe, le visage impassible, alors que les autres souriaient. L'un de ses plus proches camarades, Balthasar Brandmayer, maçon de Bruckmühl, dans le district de Bad Aibling, en Haute-Bavière, confia par la suite ses premières impressions de Hitler, en mai 1915 : presque squelettique, les yeux noirs enfoncés, le teint plombé, la moustache en bataille, assis dans un coin, plongé dans la lecture de son journal, prenant parfois une gorgée de thé et se joignant rarement aux badineries du groupe. Il paraissait bizarre, les remarques légères et stupides lui faisaient hocher la tête d'un air de reproche et il se tenait à l'écart des grognes, des rouspétances et des sarcasmes habituels des soldats. « Tu n'as jamais aimé une fille ? » lui demanda un jour Brandmayer. « Écoute, Brandmoiri, répondit Hitler en gardant son sérieux, je n'ai jamais eu de temps à perdre à ce genre de choses et

ce n'est pas demain la veille que je m'y mettrai. » Apparemment, il n'avait de véritable affection que pour son chien, « Foxl », un terrier blanc qui s'était égaré à travers les lignes ennemies. Hitler lui apprit des tours, tout heureux de voir combien il lui était attaché et la fête qu'il lui faisait à son retour de mission. Plus tard, au cours de la guerre, alors que son unité devait se déplacer, il s'angoissa de ne pouvoir retrouver Foxl : « Le salaud qui me l'a enlevé ne sait pas ce qu'il m'a fait », observa-t-il de longues années plus tard. Parmi les milliers d'hommes qu'il vit massacrer autour de lui, aucun ne lui inspira de sentiments aussi forts.

S'agissant de la guerre proprement dite, Hitler était absolument fanatique. Il n'était pas question de laisser le moindre sentiment humanitaire interférer avec la poursuite implacable des intérêts allemands. En 1914, à Noël, il désapprouva vivement les gestes spontanés d'amitié entre troupes allemandes et britanniques qui se retrouvèrent dans un *no man's land*, se serrant la main et entonnant en chœur des chants de Noël. « Il ne saurait être question de choses pareilles en pleine guerre », protesta-t-il. Ses camarades savaient qu'ils pouvaient toujours le provoquer en tenant des propos défaitistes, sincères ou controuvés. Il leur suffisait de dire que l'Allemagne allait perdre la guerre, et Hitler se mettait dans tous ses états, pour conclure invariablement par les mêmes mots : « Pour nous, la guerre ne saurait être perdue. » La longue lettre qu'il adressa le 5 février 1915 à l'assesseur Ernst Hepp, l'une de ses relations de Munich, se termine par un aperçu de ses vues sur la guerre évoquant les préjugés qui le consumaient depuis son séjour viennois.

Chacun d'entre nous n'a qu'un seul désir, celui d'en découdre définitivement avec la bande, d'en arriver à l'épreuve de force, quoi qu'il en coûte, et que ceux d'entre nous qui auront la chance de revoir leur patrie la retrouvent plus propre et purifiée de toute influence étrangère, qu'à travers les sacrifices et les souffrances consentis chaque jour par des centaines de milliers d'entre nous, qu'à travers le fleuve de sang qui coule chaque jour dans notre lutte contre un monde international d'ennemis, non seulement les ennemis extérieurs de l'Allemagne soient écrasés, mais les ennemis de l'intérieur soient aussi brisés. Cela aurait plus de prix à mes yeux que tous les gains territoriaux.

C'est ainsi qu'il voyait le carnage colossal : non pas en termes de souffrances humaines, mais comme une épreuve qui en valait la peine pour faire une Allemagne meilleure, racialement purifiée. De

toute évidence, Hitler resta crispé sur ces sentiments tout au long de la guerre. Mais cette explosion politique, attachée à une longue description des événements militaires, était peu commune. Il semble qu'il n'ait guère parlé de politique avec ses camarades. Le fait que ses camarades le trouvent bizarre l'empêchait peut-être de formuler des opinions bien tranchées. Apparemment, il n'était guère question des Juifs non plus. Plusieurs anciens camarades prétendirent après 1945 que, dans ces années-là, Hitler avait tout au plus fait des observations cavalières mais banales sur les Juifs, mais que rien ne laissait encore entrevoir le déchaînement de haine si visible après 1918. Par ailleurs, dans ses souvenirs publiés pour la première fois en 1932, Balthasar Brandmayer assure être resté souvent interdit au cours de la guerre quand « Adolf Hitler parlait du Juif comme de celui qui tire les ficelles de tous les malheurs ». À l'en croire, Hitler était devenu politiquement plus engagé au fil de la guerre et ne faisait pas mystère des sentiments que lui inspiraient les instigateurs sociaux-démocrates des troubles croissants en Allemagne. Ces propos, comme toutes les sources postérieures à l'ascension de Hitler et qui, comme dans ce cas, glorifient la prescience du futur chef, doivent être traités avec précaution. Mais il est difficile de les écarter d'un revers de main. Il est très vraisemblable, comme Hitler l'affirme lui-même dans *Mein Kampf*, que ses préjugés politiques se soient amplifiés au cours de la guerre, durant et après sa première permission en Allemagne, en 1916.

Entre mars 1915 et septembre 1916, le régiment List combattit dans les tranchées près de Fromelles, défendant le front bloqué sur deux kilomètres. De violentes batailles l'opposèrent aux Britanniques en mai 1915 et en juillet 1916, mais en un an et demi le front bougea d'à peine quelques mètres. Le 27 septembre 1916, deux mois après les gros engagements de la seconde bataille de Fromelles, où il eut quelque mal à repousser une offensive britannique, le régiment quitta les Flandres pour le sud. Le 2 octobre, il fut engagé sur la Somme. Quelques jours plus tard, un obus explosa dans l'abri des estafettes, tuant et blessant plusieurs d'entre eux : Hitler lui-même fut blessé à la cuisse gauche. D'abord soigné à l'hôpital de campagne, il passa près de deux mois, du 9 octobre au 1^{er} décembre 1916, à l'hôpital de la Croix-Rouge de Beelitz, près de Berlin. Cela faisait deux ans qu'il n'était pas retourné en Allemagne. Et il eut tôt fait de s'apercevoir combien le climat avait

changé depuis la fièvre d'août 1914. À l'hôpital, il fut consterné d'entendre les hommes se vanter de leurs simulations ou raconter comment ils s'étaient débrouillés pour s'infliger des blessures superficielles afin d'échapper au front. À Berlin, au cours de sa convalescence, il retrouva le même climat de moral à zéro et de mécontentement généralisé. Son premier séjour dans la ville lui donna aussi l'occasion de visiter la Nationalgalerie. Mais c'est à Munich que le choc fut le plus rude. C'est à peine s'il reconnut la ville : « L'irritation, le découragement, les invectives, jusqu'où en était-on venu ! » Le moral était bas, les gens déprimés ; les conditions de vie misérables ; et comme c'était la tradition en Bavière, on rejetait la faute sur les Prussiens. Hitler lui-même, suivant ce qu'il écrivit près de huit ans plus tard, ne reconnut en tout cela que l'œuvre des Juifs. Il fut également frappé par le nombre de Juifs dans les bureaux – « presque tous les employés de bureau étaient juifs, et presque tous les Juifs, employés de bureau » – en comparaison de leurs rares représentants sur le front. (En réalité, ce n'était que vile calomnie : il n'y avait pour ainsi dire aucune différence entre la proportion de Juifs et de non-Juifs dans l'armée allemande et leur proportion dans le reste de la population ; et beaucoup s'illustrèrent au combat, dont certains dans le régiment List.) On n'a aucune raison de supposer, comme on l'a fait parfois, que ce tableau de ses sentiments antijuifs en 1916 n'est qu'une projection rétrospective de sentiments qui, en réalité, n'existèrent qu'à partir de 1918-1919. Bien que Hitler ne se distingue pas particulièrement par son antisémitisme dans les souvenirs de quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, deux d'entre eux, Brandmayer et Westenkircher, ont évoqué ses propos négatifs sur les Juifs. Et Hitler aurait exprimé des sentiments de plus en plus répandus dans les rues de Munich tandis que les préjugés contre les Juifs devenaient de plus en plus généralisés et féroces dans la seconde moitié de la guerre.

Hitler voulut regagner le front dès que possible et, par-dessus tout, retrouver son ancien régiment. Il finit par le réintégrer le 5 mars 1917, cette fois à quelques kilomètres au nord de Vimy. Dans le courant de l'été, le régiment retourna dans les environs d'Ypres, à l'endroit même où il avait combattu près de trois ans plus tôt, afin de contrer la grande offensive que les Britanniques avaient lancée dans les Flandres à la mi-juillet 1917. Malmené par

la rudesse des combats, le régiment fut relevé début août et transporté en Alsace. À la fin du mois de septembre, Hitler eut droit pour la première fois à une permission normale. Il n'avait aucun désir de retourner à Munich, tellement la ville lui avait donné un coup au moral ; il choisit plutôt Berlin, où il descendit chez les parents de l'un de ses camarades. Dans les cartes postales à ses amis du régiment, il dit le plaisir que lui procurèrent ses dix-huit jours de permission, combien il fut captivé par Berlin et ses musées. À la mi-octobre, il regagna son régiment, qui venait de quitter l'Alsace pour la Champagne. Les âpres combats d'avril 1918 se soldèrent par de lourdes pertes, puis, dans les deux dernières semaines de juillet, le régiment fut engagé dans la seconde bataille de la Marne. Ce fut la dernière grande offensive allemande de la guerre. Début août, quand elle s'effondra devant la contre-offensive tenace des Alliés, les Allemands avaient perdu près de huit cent mille hommes dans les quatre mois précédents de combat acharné. Avec l'échec de l'offensive, l'épuisement des réserves et le moral en chute libre, les chefs de l'armée allemande durent se rendre à l'évidence : la guerre était perdue.

Le 4 août 1918, Hitler reçut la Croix de fer de première classe – chose rare pour un caporal – des mains du commandant du régiment, von Tubeuf. Par une ironie du sort, c'est un officier juif, le lieutenant Hugo Gutmann, qu'il dut remercier de sa nomination. Tous les manuels scolaires devaient raconter par la suite que le Führer avait reçu la EK I pour avoir, tout seul, capturé quinze soldats français. Comme d'habitude, la vérité était un peu plus prosaïque. D'après ce que l'on sait, notamment par la lettre de recommandation du commandant adjoint du régiment, Freiherr von Godin, datée du 31 juillet 1918, il fut récompensé, en même temps qu'une autre estafette, pour sa vaillance : après l'effondrement des communications téléphoniques, il avait bravé un feu nourri pour porter sur le front une importante dépêche du QG. Gutmann, si l'on en croit ses déclarations ultérieures, avait promis la EK I aux deux estafettes si elles parvenaient à livrer le message. Or, si l'action était courageuse, elle n'avait rien d'exceptionnel, et il lui fallut revenir à la charge plusieurs semaines durant pour que le commandant divisionnaire acceptât de leur remettre la décoration.

À la mi-août 1918, le régiment List avait été affecté à Cambrai pour aider à repousser une offensive britannique près de Bapaume.

Un mois plus tard, il repassa de nouveau à l'action dans le voisinage de Wyttschaete et de Messines, où Hitler avait reçu sa EK II près de quatre ans plus tôt. Cette fois, Hitler était loin des champs de bataille. Fin août, il avait été envoyé une semaine à Nuremberg pour une formation aux communications téléphoniques ; et, le 10 septembre, commença pour lui une deuxième permission de dix-huit jours, là encore à Berlin. Juste à son retour, fin septembre, son unité dut essayer des assauts britanniques près de Comines. Le gaz était désormais largement utilisé dans les offensives, mais les protections étaient encore minimales et rudimentaires. Le régiment List, comme les autres, en souffrit terriblement. Dans la nuit du 13 au 14 octobre, Hitler lui-même fut victime du gaz moutarde sur les hauteurs sud de Wervick, sur le front sud, près d'Ypres. Alors qu'ils quittaient leur abri devant une attaque au gaz, plusieurs de ses camarades et lui furent partiellement aveuglés et ils ne réussirent à s'en sortir qu'en s'accrochant les uns aux autres en suivant l'un des leurs un peu moins amoché. Après avoir reçu les premiers soins dans les Flandres, Hitler fut transporté le 21 octobre 1918 à l'hôpital militaire de Pasewalk, près de Stettin, en Poméranie.

Pour lui, la guerre était terminée. Et déjà, bien qu'il n'en sût pas grand-chose, le Haut Commandement militaire manœuvrait pour se sortir sans blâme d'une guerre qu'il savait perdue et d'une paix qu'il lui faudrait bientôt négocier. C'est à Pasewalk, où il se remettait d'une cécité temporaire, que Hitler devait apprendre la nouvelle renversante de la défaite et de la révolution – ce qu'il appela la « plus grande vilénie du siècle ».

III

En réalité, il n'y avait eu, bien entendu, aucune trahison, aucun coup de poignard dans le dos. Ce fut une pure invention de la droite, une légende dont les nazis allaient faire une pièce centrale de leur arsenal de propagande. Les troubles intérieurs étaient une conséquence, non une cause, de l'échec militaire. Vaincue sur le terrain, l'Allemagne était à bout de nerfs, sans que rien n'eût préparé la population à la capitulation. À la fin du mois d'octobre

1918, le Haut Commandement diffusait encore une propagande triomphaliste. L'armée était alors épuisée et, au cours des quatre mois précédents, avait essuyé des pertes plus lourdes qu'à aucune autre période de la guerre. Le nombre des déserteurs et des « tire-au-flanc » – des hommes qui se dérobaient sciemment à leur devoir (on estime leur nombre à près d'un million dans les derniers mois de la guerre) – augmenta en flèche. À l'intérieur, la colère et l'aigreur montaient, le climat était de plus en plus à la rébellion. Loin d'avoir été fomentée par des sympathisants des bolcheviks et des fauteurs de troubles peu patriotes, la révolution fut le fruit d'une désillusion profonde et d'un trouble croissant présents dès 1915 et qui, à partir de 1916, s'étaient amplifiés jusqu'à devenir une immense vague de désaffection. La société, qui était apparemment entrée dans la guerre forte d'une unité patriotique absolue, la termina complètement déchirée et traumatisée.

Au milieu de cette division sociale, il était certaines cibles communes. Les profiteurs de guerre – thème dont Hitler put jouer si efficacement dans les brasseries de Munich en 1920 – suscitaient une vive animosité. De même, ceux qui régnaient sur le marché noir inspiraient une profonde aigreur. Mais on en voulait aussi à la petite bureaucratie qui multipliait inlassablement ses interventions dans tous les domaines de la vie. Toutefois, la fureur était loin de rester confinée aux tracasseries et à l'incompétence des ronds-de-cuir. Ils n'étaient que la façade d'un État dont l'autorité s'effondrait à vue d'œil, totalement désorienté et désintégré.

Et surtout, dans la recherche de boucs émissaires, les Juifs focalisèrent de plus en plus sur eux la haine et l'agressivité à partir du milieu de la guerre. Tous ces sentiments s'étaient déjà exprimés auparavant. Ce qui était nouveau, c'était l'ampleur que prit la propagation de l'antisémitisme radical et l'écho évident qu'il rencontra. En octobre 1917, Heinrich Claß, le chef des ultranationalistes panallemands, pouvait constater que l'antisémitisme avait « déjà atteint des proportions énormes » et que la « lutte pour la vie commence maintenant pour les Juifs ». Les événements de 1917 en Russie ne firent qu'attiser les haines, y ajoutant un ingrédient vital qui allait devenir par la suite la clé de voûte de l'agitation antisémite : les Juifs dirigeaient des sociétés secrètes internationales qui avaient pour but de fomenter une révolution mondiale. Et quand il apparut que la guerre était perdue, l'hystérie antisémite cultivée

par les pangermanistes atteignit des sommets. Lorsqu'en septembre 1918 les pangermanistes créèrent un « Comité juif » avec mission « de profiter de la situation pour faire éclater les fanfares contre le judaïsme et utiliser les Juifs comme paratonnerres pour toutes les injustices », Claß reprit à son compte les mots tristement célèbres de Kleist à propos des Français en 1813 : « Tuez-les, le tribunal mondial ne vous demande pas vos raisons ! »

IV

L'atmosphère de désintégration et de démoralisation, le climat de radicalisation politique et idéologique des deux dernières années de la guerre ne pouvaient que marquer en profondeur un Hitler qui avait accueilli la guerre avec un tel ravissement, épousé si fanatiquement les buts allemands et mis dès le début tant de véhémence à condamner toutes les suggestions défaitistes. Maintes attitudes dont il fut témoin sur le front le rebutèrent. Mais, comme on l'a vu, c'est au cours des trois périodes, plus de trois mois au total, qu'il passa en Allemagne en permission ou pour se remettre de sa blessure qu'il fut consterné par le niveau de désaffection sans précédent à l'égard de la guerre. L'atmosphère qui régnait à Berlin et, plus encore, à Munich en 1916 l'avait choqué. La guerre s'éternisant, les bruits de révolution le mirent hors de lui ; de même fut-il ulcéré par la « grève des munitions » déclenchée en vue d'obtenir une paix anticipée sans annexions et qui, à la fin de janvier 1918, s'était brièvement propagée de Berlin aux autres grandes villes industrielles (quoique sans grand effet sur l'approvisionnement en munitions).

Probablement peut-on voir dans les deux dernières années de la guerre, entre sa convalescence à Beelitz en octobre 1916 et son hospitalisation à Pasewalk en octobre 1918, une étape cruciale de son évolution idéologique. Les préjugés et les phobies hérités des années viennoises se manifestèrent alors au grand jour dans la rage et l'aigreur que lui inspirait l'effondrement de l'effort de guerre – une cause à laquelle, pour la première fois de sa vie, il s'était identifié corps et âme, et qui résumait tout ce à quoi il croyait. Mais il

ne les avait pas encore rationalisés dans le cadre d'une idéologie politique. Pour cela, il faudrait attendre sa « formation politique » dans la *Reichswehr* en 1919.

Quelle part a joué l'hospitalisation à Pasewalk dans la formation de son idéologie ? Quelle importance eut-elle dans la formation du futur chef de parti et dictateur ? Ces questions ont été largement débattues et, en vérité, il n'est pas facile de trancher. Dans le récit même de Hitler, cette expérience joue un rôle crucial. Se remettant de sa cécité temporaire, mais incapable de lire la presse, Hitler eut vent des rumeurs d'une révolution imminente sans vraiment les comprendre. L'arrivée de quelques marins qui s'étaient mutinés fut le premier signe tangible de troubles graves, mais Hitler et les autres convalescents bavarois imaginaient qu'il suffirait de quelques jours pour les écraser. Cependant, il devint vite clair – la « plus affreuse certitude de ma vie » – qu'on avait affaire à une révolution générale. Le 10 novembre, un pasteur affligé vint informer les patients de la fin de la monarchie : l'Allemagne était désormais une république, la guerre était perdue et les Allemands devaient s'en remettre à la merci des vainqueurs, sur la magnanimité desquels on pouvait compter. Alors, écrit Hitler :

Je ne pus y tenir. Il me fut impossible d'en entendre davantage. Brusquement, la nuit envahit mes yeux, et en tâtonnant et trébuchant je revins au dortoir où je me jetai sur mon lit et enfouis ma tête brûlante sous la couverture et l'oreiller.

Depuis le jour où je m'étais trouvé sur la tombe de ma mère, je n'avais plus jamais pleuré. [...] Mais alors je ne pus me retenir. [...]

Ainsi, tout cela avait été vain [...]. Tout ceci ne s'était-il passé que pour qu'une poignée de criminels pût mettre la main sur le pays ? [...]

Plus je tâchais d'y voir clair dans ces affreux événements, plus le rouge de la honte me montait au front en face de cette ignominie. Qu'était la douleur dont avaient souffert mes yeux en comparaison avec cette détresse ?

D'affreuses journées et des nuits pires encore suivirent ; je savais que tout était perdu. [...] Dans ces nuits naquit en moi la haine, la haine contre les auteurs de cet événement.

Dans les jours suivants, je devais aussi être fixé sur mon sort. Je devais maintenant rire en pensant à mon propre avenir qui, encore peu de temps auparavant, m'avait causé de si amères inquiétudes.

Suivant son propre témoignage, il en tira cette conclusion : « Avec le Juif, il n'y a point à pactiser, mais seulement à décider : tout ou rien ! » Et il prit la décision qui allait changer sa vie : « Quant à moi, je décidai de faire de la politique. »

Au début des années 1920, Hitler devait se référer à diverses reprises à son expérience de Pasewalk, quitte à broder. D'aucuns ont voulu voir une hallucination, qui serait la clé de ses obsessions idéologiques maniaques, de sa « mission » pour sauver l'Allemagne et de son rapport avec une population allemande traumatisée par la défaite et l'humiliation nationale. Le calcul des probabilités suggère un processus moins spectaculaire d'évolution idéologique et de prise de conscience politique.

Non content d'être profondément révolté par la révolution, Hitler l'a sans conteste vécue comme une trahison absolue et impardonnable de tout ce à quoi il croyait ; tout à son chagrin, à sa gêne et à son amertume, il a recherché des coupables qui lui permettraient d'expliquer comment son univers s'était effondré. À quoi bon douter que les troubles intenses de ces journées aient été pour Hitler une expérience traumatique ? À compter de l'année suivante, toute son activité politique allait être mue par le traumatisme de 1918 : il s'agirait pour lui d'effacer la défaite et la révolution qui avaient trahi tout ce à quoi il croyait et d'éliminer tous ceux qu'il tenait pour responsables.

Mais si l'idée que Hitler avait quitté Vienne avec des préjugés – notamment antisémites – enracinés et que les deux dernières années de la guerre les avaient réveillés, sans pour autant les rationaliser encore en une idéologie composite, a quelque poids, il est parfaitement inutile de mystifier l'expérience de Pasewalk en y voyant une conversion soudaine et spectaculaire à un antisémitisme paranoïde.

Pasewalk apparaîtrait plutôt comme le moment où, alors qu'il était tourmenté et cherchait à comprendre comment son univers s'était effondré, l'entreprise de rationalisation commença à se mettre en place. Anéanti par les événements de Munich, de Berlin et d'ailleurs, il dut y trouver la confirmation directe des opinions qu'il avait acquises à Vienne sur les Juifs et les sociaux-démocrates, le marxisme et l'internationalisme, le pacifisme et la démocratie. Malgré tout, ce n'était encore qu'une *ébauche* de rationalisation. La fusion de son antisémitisme et de son antimarxisme n'était pas encore pleinement achevée. On n'a aucune preuve véritable que Hitler, à cette date, ait jamais dit le moindre mot sur le bolchevisme. On y chercherait même en vain quelque allusion dans ses premiers discours publics de Munich avant 1920. L'association du

bolchevisme à ses figures de haine, son intégration à sa « vision du monde » où il devait occuper une place centrale ne se firent qu'au cours de l'été 1919, alors qu'il était dans la *Reichswehr*. Et c'est plus tard encore qu'il commença à se soucier de l'« espace vital » – préoccupation qui n'apparut comme un thème dominant qu'en 1924, à l'époque où il dicta *Mein Kampf*. Pasewalk fut une étape cruciale dans la rationalisation par Hitler de ses préjugés. Mais, en toute probabilité, le séjour de 1919 dans la *Reichswehr* joua un rôle encore plus déterminant.

Le récit que fit Hitler de son hospitalisation à Pasewalk recèle une dernière invraisemblance : l'idée qu'il aurait alors résolu de faire de la politique. Dans aucun de ses discours, avant le putsch de novembre 1923, Hitler ne laissa entendre qu'il avait décidé d'entrer en politique dans le courant de l'automne 1918. En réalité, Hitler n'était pas alors en situation de prendre cette « décision » ni aucune autre. Avec la fin de la guerre, il devait envisager la démobilisation comme la plupart des autres soldats. Quatre années durant, il avait trouvé dans l'armée un foyer. Une fois de plus, son avenir était incertain.

Le 19 novembre 1918, huit jours après l'armistice, lorsqu'il quitta Pasewalk pour regagner Munich, *via* Berlin, il n'avait en tout et pour tout que quinze marks et trente pfennigs d'économie sur son compte de Munich. Aucune carrière ne l'attendait. Et il ne fit aucune démarche pour se lancer dans la vie politique. En vérité, on voit mal comment il aurait pu le faire. Il n'avait ni famille ni « relations » pour lui assurer la moindre protection dans un parti politique. Quand bien même il l'aurait prise à Pasewalk, la « décision » de faire de la politique aurait été vide de sens. Rester dans l'armée était son seul espoir d'éviter le jour funeste où il lui faudrait une fois de plus se rendre à l'évidence : après quatre années de turbulence, il n'était pas plus près d'embrasser une carrière d'architecte qu'en 1914 et son horizon était bouché. L'avenir semblait lugubre. Renouer avec sa vie de peintre amateur ne le séduisait guère. Mais il n'y avait pas beaucoup de possibilités. C'est l'armée qui lui donna sa chance. Il put retarder l'heure de la démobilisation plus longtemps que la quasi-totalité de ses anciens camarades et continuer à toucher sa solde jusqu'au 31 mars 1920.

C'est à l'armée, en 1919, que son idéologie finit par prendre forme. Et surtout, dans les circonstances extraordinaires de

l'époque, c'est l'armée qui le transforma en propagandiste, qui en fit le démagogue le plus talentueux de son temps. Loin d'être un choix délibéré, son entrée en politique fut le fruit des circonstances. En l'occurrence, l'opportunisme et la chance comptèrent plus que la force de la volonté.

L'agitateur de brasserie

I

Le 21 novembre 1918, deux jours après avoir quitté l'hôpital de Pasewalk, Hitler était de retour à Munich. À l'approche de la trentaine, sans formation, sans profession ni perspectives, ses seuls projets étaient de rester le plus longtemps possible à l'armée, qui avait été son foyer et qui s'était occupée de lui depuis 1914. C'est à peine s'il reconnut Munich. Les casernes qu'il retrouva étaient dirigées par des conseils ouvriers. Le gouvernement bavarois révolutionnaire, sous la forme d'un Conseil national provisoire, était entre les mains des sociaux-démocrates et des sociaux-démocrates indépendants (USPD), plus à gauche. Le ministre président, Kurt Eisner, était un révolutionnaire ; et il était juif.

La révolution bavaroise avait précédé celle du Reich. Ses circonstances et ses formes devaient marquer Hitler d'une empreinte profonde : au demeurant, elles cadrent mieux que les événements de Berlin avec la caricature que les nazis devaient faire de la révolution de 1918. Dirigée par les indépendants, elle fut plus extrémiste ; elle dégénéra en quasi-anarchie, puis en une tentative éphémère pour créer un système de type soviétique entre les mains des communistes. Cette situation déboucha en quelques jours – mais quelques jours qui devaient marquer la conscience des Bavarois de longues années durant – sur une mini-guerre civile, qui finit dans un bain de sang et les brutalités ; qui plus est, quelques-uns des

dirigeants révolutionnaires étaient juifs, et certains étaient des Juifs d'Europe de l'Est, de mèche avec les bolcheviks. De surcroît, Kurt Eisner, le chef de la révolution bavaroise, était un journaliste juif de l'aile gauche du parti socialiste. Pacifiste en vue de l'USPD depuis la rupture avec les sociaux-démocrates de la majorité en 1917, il avait incontestablement essayé, avec quelques-uns de ses collègues, d'attiser les troubles sociaux au cours de la « grève de janvier » 1918. Ses actions lui avaient valu d'être arrêté. Tout cela était du pain béni pour la légende, chère à la droite, du « coup de poignard dans le dos ».

Le gouvernement provisoire bientôt constitué sous la houlette d'Eisner fut dès le départ une coalition fort instable, essentiellement composée de membres extrémistes mais largement idéalistes de l'USPD et de « modérés » du SPD (qui n'avaient pas même voulu d'une révolution). De surcroît, il n'avait pas la moindre chance de maîtriser les redoutables problèmes économiques et sociaux auxquels il était confronté. Le 21 février 1919, l'assassinat de Kurt Eisner par un ancien officier issu de l'aristocratie, alors étudiant à Munich, Graf Anton von Arco-Valley, donna le signal de la dégringolade : le pays sombra dans le chaos et une quasi-anarchie. Des membres de l'USPD et des anarchistes proclamèrent une « République des Conseils » en Bavière. L'échec initial de la contre-révolution ne fit que renforcer la résolution des têtes brûlées et inaugura la dernière phase de la révolution bavaroise : la mainmise des communistes sur la seconde et « véritable » Räterepublik dans le but de créer un système de type soviétique en Bavière. Elle dura à peine plus de quinze jours. Mais elle s'acheva dans un bain de sang et laissa des rancœurs profondes, marquant le climat politique bavarois d'un héritage lugubre.

On ne saurait trop souligner l'impact sur la conscience politique bavaroise des événements de novembre 1918 à mai 1919, et tout particulièrement de la Räterepublik. Sous sa forme la plus bénigne, elle fut vécue à Munich même comme une période de libertés restreintes, de graves pénuries alimentaires, de censure de la presse, de grève générale, de confiscation des denrées alimentaires, du charbon et des vêtements et, plus généralement, de désordre et de chaos. Mais, de manière plus lourde de conséquences, elle laissa dans la mémoire populaire le souvenir d'un « règne de l'horreur » imposé par des éléments étrangers au service du communisme soviétique.

L'image, élaborée et massivement diffusée par la propagande de droite à travers l'ensemble du Reich comme en Bavière elle-même, était celle de forces étrangères – juives et bolcheviques – qui s'étaient emparées de l'État, menaçant les institutions, les traditions, l'ordre et la propriété, présidant au chaos et aux destructions, perpétrant d'affreux actes de violence et faisant régner l'anarchie au seul bénéfice des ennemis de l'Allemagne. Les vrais gagnants des désastreuses semaines de la Räterepublik furent les mouvements d'extrême droite, qui y trouvèrent de quoi alimenter la peur et la haine du bolchevisme dans la paysannerie et la bourgeoisie bavaroises. Et surtout, la violence extrême des contre-révolutionnaires était désormais acceptée comme une réponse légitime à la menace bolchevique et allait devenir un trait régulier de la scène politique.

Son flirt avec le socialisme terminé, la Bavière se transforma dans les années suivantes en un bastion de la droite conservatrice et un aimant pour les militants d'extrême droite de toute l'Allemagne. Telles sont les conditions qui rendirent possible la « fabrication d'Adolf Hitler ». L'histoire de la révolution bavaroise était comme taillée sur mesure pour la propagande nazie. À la lumière de la Räterepublik de Munich, la légende du « coup de poignard dans le dos » et l'idée d'une conspiration juive internationale devenaient plausibles. Alors même que, traditionnellement, l'extrême droite n'était pas mieux implantée en Bavière qu'ailleurs, le nouveau climat lui offrit des occasions uniques et lui valut les faveurs de l'establishment. Nombre des premiers partisans de Hitler furent profondément marqués par les turbulences de la Bavière post-révolutionnaire. De même, on ne saurait surestimer la portée pour Hitler de cette période de révolution et de Räterepublik à Munich.

II

De retour à Munich, le 21 novembre 1918, Hitler avait été affecté à la 7^e compagnie du 1^{er} bataillon de réserve du 2^e régiment d'infanterie où, quelques jours plus tard, il retrouva plusieurs compagnons d'armes. Une quinzaine de jours auparavant, l'un de ses camarades, Ernst Schmidt, et lui avaient compté parmi les

quinze hommes de sa compagnie (cent quarante hommes en tout) préposés à monter la garde au camp de prisonniers de Traunstein. Ainsi que Schmidt le rapporta par la suite, c'est Hitler qui suggéra de donner leur nom quand l'armée fit appel à des volontaires. S'il n'avait pas grand-chose à dire sur la révolution, son « amertume sautait aux yeux ». Toujours selon Schmidt, les deux hommes étaient révoltés par le changement de situation dans les casernes de Munich, désormais entre les mains des conseils de soldats, où l'autorité, la discipline et le moral d'antan s'étaient effondrés. Si telle fut bien leur raison de se porter volontaires, ils ne durent guère trouver d'amélioration à leur arrivée à Traunstein. Censé accueillir un millier de prisonniers, le camp était surpeuplé, mais également entre les mains de conseils de soldats que Hitler affectait de détester cordialement. La discipline était relâchée et parmi les gardes, selon une source, se trouvaient quelques-uns des pires éléments des troupes qui, comme Hitler, voyaient dans l'armée un « moyen de continuer à mener une vie insouciant aux frais de l'État ». À Traunstein, Hitler et Schmidt n'eurent pas grand-chose à faire : ils passèrent l'essentiel de leur temps en faction à la porte. Au total, ils y restèrent près de deux mois, au cours desquels les prisonniers de guerre, dans leur grande majorité des Russes, furent transférés ailleurs. Au début du mois de février, le camp était entièrement vide. À en croire Schmidt, Hitler retourna probablement à Munich à la fin janvier. Pendant un peu plus de quinze jours, à compter du 20 février, il fut affecté à la garde du Hauptbahnhof, où une unité de sa compagnie était chargée du maintien de l'ordre, en particulier parmi les nombreux soldats qui arrivaient à Munich ou en repartaient.

Daté du 3 avril 1919, un ordre de routine du bataillon de démobilisation désigne nommément Hitler comme le représentant (*Vertrauensmann*) de sa compagnie. Tout laisse penser qu'il occupait ce poste depuis le 15 février. Or la mission des représentants (*Vertrauensleute*) était, entre autres, de coopérer avec le département de la propagande du gouvernement socialiste pour transmettre aux troupes des matériaux « éducatifs ». Autrement dit, ses premières tâches politiques, Hitler les accomplit au service du régime révolutionnaire dirigé par le SPD et l'USPD. Que, dans *Mein Kampf*, il ait préféré passer rapidement sur son expérience du traumatisme de l'époque révolutionnaire n'a dès lors rien d'étonnant.

En vérité, il lui aurait fallu expliquer un fait encore plus embarrassant : qu'il ait continué dans sa tâche au faite même de la « dictature rouge » de Munich. Le 14 avril, le lendemain même de la proclamation de la Räterepublik communiste, les conseils de soldats de Munich approuvèrent de nouvelles élections de représentants dans toutes les casernes afin de s'assurer que la garnison de Munich se tint loyalement derrière le nouveau régime. Le lendemain, Hitler fut élu représentant adjoint du bataillon. Donc, non seulement Hitler ne fit rien pour aider à écraser la « république rouge » de Munich, mais il fut le représentant élu de son bataillon aussi longtemps qu'elle dura.

Dès les années 1920, et jusque dans les années 1930, la rumeur courut, sans avoir été jamais pleinement démentie, que Hitler avait d'abord sympathisé avec le SPD majoritaire à la suite de la révolution. Le bruit courut même – sans preuve formelle – qu'il avait parlé d'adhérer au SPD. En 1921, défendant Esser d'attaques venant de l'intérieur du parti, Hitler fit une observation grosse de sous-entendus : « Tout le monde a été social-démocrate un jour ou l'autre. »

En soi, l'hypothétique soutien de Hitler aux sociaux-démocrates de la majorité au cours des troubles révolutionnaires est moins invraisemblable qu'il pourrait sembler à première vue. La situation politique était extrêmement confuse et incertaine. Et, dans un premier temps, la gauche fournit d'étranges recrues, dont plusieurs devaient plus tard faire partie de l'entourage de Hitler. Hermann Esser, l'un des tout premiers partisans de Hitler, et qui devint le premier chef de la propagande du NSDAP, avait été un temps journaliste dans un quotidien social-démocrate. Sepp Dietrich, qui deviendrait général de la Waffen-SS et chef des *Leibstandarte-SS* de Hitler, fut élu président d'un conseil de soldats en novembre 1918. Julius Schreck, qui serait longtemps le chauffeur de Hitler, avait servi dans l'« armée rouge » à la fin du mois d'avril 1919. Gottfried Feder, dont les points de vue sur l'« esclavage par l'intérêt » devaient séduire l'imagination de Hitler dans le courant de l'été 1919, avait adressé au mois de novembre précédent un exposé de ses idées au gouvernement socialiste dirigé par Kurt Eisner. Et Balthasar Brandmayer, qui fut l'un des plus proches compagnons d'armes de Hitler au cours de la guerre et qui devait devenir un fervent partisan, raconta comment il s'était d'abord réjoui de la fin

des monarchies, de l'instauration de la république et de l'aube d'une ère nouvelle. La confusion idéologique, le désordre politique et l'opportunisme se mêlèrent souvent pour produire des allégeances inconstantes et versatiles.

On a cependant peine à croire, comme d'aucuns l'ont insinué, que Hitler était en son for intérieur bien disposé envers la social-démocratie et que sa *Weltanschauung* raciste et nationaliste ne se cristallisa qu'après une volte-face idéologique sous l'influence de la « formation » suivie au sein de la *Reichswehr*, après l'effondrement de la Räterepublik. Si Hitler se sentit obligé d'afficher des sympathies pour les sociaux-démocrates de la majorité au cours des mois révolutionnaires, ce ne fut pas par conviction. Ce fut un geste de pur opportunisme, destiné à retarder le plus longtemps possible sa démobilisation.

Reste que, quels que soient son opportunisme et sa passivité, l'hostilité de Hitler à la gauche révolutionnaire était probablement évidente pour tous ceux qui le côtoyèrent dans les casernes au cours de ces mois de troubles croissants à Munich. Si, comme il le prétendit plus tard, il soutint les sociaux-démocrates contre les communistes, son choix fut probablement perçu comme celui du moindre mal ; les membres de son unité qui le connaissaient de longue date durent même y voir une manière habile de ne pas trahir ses véritables sympathies nationalistes et pangermanistes. Ernst Schmidt, par exemple, qui avait été rendu à la vie civile mais était encore en contact régulier avec lui, évoqua par la suite la « répugnance viscérale » que les événements de Munich inspiraient à Hitler. Les dix-neuf voix qui se portèrent sur le nom de « Hittler » le 16 avril, et qui lui valurent d'être élu le deuxième représentant de la compagnie au conseil du bataillon derrière Johann Blüml, avec trente-neuf voix, pourraient bien être celles de soldats qui le voyaient sous ce jour. L'existence de tensions au sein de la caserne et entre les élus des soldats pourrait également s'expliquer par le fait que Hitler ait par la suite dénoncé deux collègues du conseil au tribunal munichois chargé d'enquêter sur les actions des soldats de son régiment sous la Räterepublik. Au plus tard à la fin du mois d'avril, Hitler était probablement connu de son entourage comme le contre-révolutionnaire qu'il était vraiment, et dont les sympathies se confondaient avec celles des troupes « blanches » qui se préparaient à prendre la ville d'assaut. Suivant une anecdote plausible, mais

dont on n'a aucune confirmation, il aurait bondi sur une chaise pour exhorter son bataillon à rester neutre au cours de l'affrontement imminent et se serait exclamé : « Nous ne sommes pas les gardes révolutionnaires de quelques Juifs venus d'on ne sait où. » Et surtout, il est significatif qu'à moins d'une semaine de la fin du régime des conseils il ait été désigné, sans qu'on sache par qui, pour faire partie d'une commission de trois hommes chargés d'examiner si les membres du bataillon de réserve du 2^e régiment d'infanterie avaient pris une part active à la Räterepublik. Autrement dit, au sein de son bataillon, son hostilité profonde envers le pouvoir « rouge » ne devait être un mystère pour personne. En tout état de cause, son nouveau rôle lui évita d'être démobilisé, en même temps que le reste de la garnison de Munich, à la fin du mois de mai 1919. Mais il y a plus important : cela lui permit pour la première fois d'entrer dans l'orbite des milieux politiques contre-révolutionnaires au sein de la *Reichswehr*. Plutôt qu'un quelconque traumatisme psychologique reçu à Pasewalk en apprenant la défaite ou qu'une décision dramatique de sauver l'Allemagne des « criminels de novembre », c'est cela qui, dans les mois suivants, lui ouvrit la voie du maelström de l'extrême droite munichoise.

III

Le 11 mai 1919, sous le commandement du *Generalmajor* von Möhl, était créé le « Gruko », ou *Bayerische Reichswehr Gruppenkommando* n° 4, à partir des unités bavaroises qui avaient participé à l'écrasement de la Räterepublik. Le gouvernement bavarois étant « exilé » à Bamberg jusqu'à la fin août, Munich, dont le centre était truffé de barricades, de barbelés et de points de contrôle de l'armée, fut bel et bien soumise à un gouvernement militaire tout au long du printemps et de l'été. S'étant donné une double mission – surveiller systématiquement la scène politique et combattre par la propagande et l'endoctrinement les attitudes « dangereuses » qui prévalaient dans l'armée de transition, le Gruko reprit en main en mai 1919 la « section de renseignements » (*Nachrichtenabteilung*,

Abt. Ib/P) mise en place à Munich dès l'écrasement de la Räterepublik. L'« éducation » des troupes dans une ligne « correcte », antibolchevique et nationaliste, fut rapidement considérée comme une priorité. À cette fin, furent organisés des « cours d'art oratoire » pour former des « personnalités de la troupe capables », appelées à rester longtemps dans l'armée : grâce à leur force de conviction, ces agents de propagande auraient pour tâche de contrer les idées subversives. Dès les premiers jours de juin, l'organisation d'une série de « cours antibolcheviques » fut confiée au capitaine Karl Mayr qui, peu de temps auparavant, avait reçu le commandement de la section de renseignements. Mayr, qui fut l'un des « accoucheurs » de la « carrière » politique de Hitler, aurait pu certainement en revendiquer la paternité.

En 1919, à Munich, l'influence de Mayr au sein de la *Reichswehr* allait bien au-delà de son grade de capitaine, et il se vit confier des fonds considérables pour mettre sur pied une équipe d'agents ou d'informateurs, organiser un cycle de cours de pensée politique et idéologique « correcte » destinés à des officiers triés sur le volet et financer des partis, des publications et des organisations « patriotiques ». Mayr fit la connaissance de Hitler en mai 1919, après l'écrasement de l'« armée rouge ». La participation de ce dernier aux enquêtes de son bataillon sur les actions subversives sous la Räterepublik ont pu attirer sur lui l'attention de Mayr, d'autant qu'au printemps, on l'a vu, Hitler avait déjà fait du travail de propagande à la caserne, même si c'était au nom du gouvernement socialiste. Pour les besoins de Mayr, il avait donc les bonnes références et le potentiel idéal. La première fois qu'il rencontra Hitler, écrivit-il beaucoup plus tard, on « aurait dit un chien perdu fatigué en quête de maître [...] prêt à suivre quiconque lui témoignerait quelque bonté. [...] Le peuple allemand et sa destinée lui étaient alors totalement indifférents ».

Le nom de « Hittler Adolf » figure sur l'une des premières listes d'informateurs dressée par la section de renseignements Ib/P fin mai, début juin. Quelques jours plus tard, il fut affecté au premier des « cours d'instruction » antibolchevique qui devait avoir lieu à l'université de Munich entre le 5 et le 12 juin. Pour la première fois, Hitler allait recevoir une forme d'« éducation » politique dirigée. Ainsi qu'il le reconnut plus tard, cela eut pour lui une grande importance, tout comme la découverte qu'il pouvait avoir un

impact sur son entourage. À l'université, il entendit donc des conférences de personnalités munichoises sélectionnées par Mayr, entre autres parmi ses connaissances personnelles, sur « l'histoire allemande depuis la Réforme », « l'histoire politique de la guerre », le « socialisme en théorie et en pratique », « notre situation économique et les conditions de paix » et « le lien entre politique intérieure et politique étrangère ». Parmi les orateurs, il eut l'occasion d'entendre Gottfried Feder, qui s'était taillé une réputation d'expert en économie dans les rangs des pangermanistes. Sa conférence portait sur les moyens de « briser l'esclavage par les intérêts » (slogan dont Hitler perçut toute la force à des fins de propagande). L'homme avait déjà publié sur ce thème un « manifeste » très prisé dans les milieux nationalistes, où il distinguait le capital « productif » du capital « rapace », qu'il associait aux Juifs. Il fit une forte impression à Hitler et devint finalement le « gourou » économique du jeune parti nazi. Les conférences d'histoire étaient assurées par un historien de Munich, le professeur Karl Alexander von Müller, qui avait connu Mayr à l'école. À la suite de sa première conférence, alors que la salle se vidait, il tomba sur un petit groupe rassemblé autour d'un homme qui haranguait son auditoire d'un ton véhément et étonnamment guttural. Après la conférence suivante, il signala à Mayr que l'une de ses recrues était un orateur-né. Müller le lui montra du doigt. Mayr le reconnut aussitôt : « Hitler, du régiment List. »

Hitler lui-même était convaincu que c'était à cet incident – il affirmait avoir été poussé à intervenir par l'un des participants qui prenait la défense des Juifs – qu'il devait d'avoir été utilisé comme « officier instructeur » (*Bildungsoffizier*). Cependant, il ne fut jamais un *Bildungsoffizier*, mais un *V-mann*. De toute évidence, l'épisode contribua à attirer l'attention de Mayr sur Hitler. Mais, plutôt que cet incident isolé, c'est probablement son observation suivie des activités de Hitler pour sa section qui le conduisit plus tard à le recruter dans son escouade de vingt-six instructeurs – tous passés par les « cours » de Munich – chargés d'organiser cinq jours d'instruction au camp de la *Reichswehr* de Lechfeld, près d'Augsbourg : les hommes qui y étaient en garnison, d'anciens prisonniers de guerre qui attendaient maintenant d'être rendus à la vie civile, étaient jugés politiquement peu fiables. Les cours débutèrent donc le 20 août 1919, un jour après l'arrivée de Hitler dans le camp,

et leur but était d'inculquer des sentiments nationalistes et anti-bolcheviques aux troupes réputées « infectées » par le bolchevisme et le spartakisme. Au fond, les instructeurs devaient répercuter ce qu'ils avaient appris à Munich.

À côté de Rudolf Beyschlag, le commandant de l'unité, Hitler se tailla la part du lion, contribuant notamment à animer la discussion après les conférences de son patron sur des thèmes du style : « Qui est responsable de la Première Guerre mondiale ? » ou : « La Räterepublik de Munich et après ». Lui-même donna des conférences sur « les conditions de paix et la reconstruction », « l'émigration » et « les slogans sociaux et politico-économiques ». Il se lança dans ce travail avec passion. Son engagement fut total. Et il s'aperçut aussitôt qu'il était capable de faire vibrer son auditoire, que sa manière de parler amenait les soldats à tendre l'oreille, les arrachait à leur passivité et à leur cynisme. Hitler était dans son élément. Pour la première fois de sa vie, il avait trouvé un terrain où il excellait. Presque par hasard, il avait découvert son plus grand talent. Ainsi qu'il le dit lui-même, il savait « parler ».

Les rapports des hommes qui suivirent les cours confirment que Hitler n'exagérait pas son impact à Lechfeld : il fut sans conteste la vedette. À Lechfeld, l'antisémitisme était devenu une pièce centrale de son arsenal démagogique. Dans ses féroces attaques contre les Juifs, il ne faisait cependant que refléter des sentiments alors largement répandus parmi les Munichois ainsi que l'attestent les rapports sur l'état d'esprit de la population. La réaction aux discours de Hitler à Lechfeld montre à quel point les soldats étaient réceptifs à sa façon de parler. Le commandant de Lechfeld, le lieutenant Bendt, se crut même obligé de prier Hitler de mettre un bémol à son antisémitisme pour éviter qu'on ne leur reprochât d'attiser l'agitation antisémite. Son intervention fit suite à une conférence de Hitler sur le capitalisme, dans laquelle il avait « abordé la “question juive” ». C'est la première allusion à une intervention publique de Hitler sur les Juifs.

Au sein du groupe, et certainement aux yeux de son supérieur, le capitaine Mayr, Hitler dut alors acquérir la réputation d'un « spécialiste » de la « question juive ». Le 4 septembre 1919, par exemple, Mayr reçut une lettre d'un ancien auditeur, Adolf Gemlich d'Ulm, qui voulait des éclaircissements sur la « question juive », notamment en rapport avec la politique du gouvernement

social-démocrate : il confia le soin d'y répondre à Hitler, qu'il tenait manifestement en haute estime. Datée du 16 septembre 1919, la fameuse réponse de Hitler à Gemlich est son premier texte connu sur la « question juive ». L'antisémitisme, explique-t-il, devrait se fonder non pas sur l'émotion, mais sur des faits, le premier étant que la « juiverie » est une race, non pas une religion. L'antisémitisme affectif engendrerait des pogromes tandis qu'un antisémitisme fondé sur la « raison » doit conduire à l'élimination systématique des droits des Juifs. Et de conclure que son objectif final devait « être nécessairement l'élimination complète des Juifs ».

Dans la lettre à Gemlich, apparaissent pour la première fois les éléments essentiels de la *Weltanschauung* de Hitler qui ne devaient plus changer jusqu'aux derniers jours du bunker : l'antisémitisme fondé sur une théorie raciale et la création d'un nationalisme unificateur reposant sur la nécessité de combattre la puissance extérieure et intérieure des Juifs.

IV

À la suite de son succès à Lechfeld et à la lumière de la disgrâce de Beyschlag, il était incontestablement à cette époque le préféré et le bras droit de Mayr. Les *V-Leute* placés sous la houlette de Mayr avaient, entre autres tâches, celle de surveiller les cinquante partis et organisations politiques de Munich, de l'extrême droite à l'extrême gauche. C'est donc en sa qualité de *V-Mann* que le vendredi 12 septembre 1919 Hitler fut chargé de suivre une réunion du parti ouvrier allemand à la Sterneckerbräu de Munich. Au moins deux anciens camarades de Lechfeld l'y accompagnèrent. L'orateur aurait dû être le poète et publiciste *völkisch* Dietrich Eckart, mais il était malade et c'est donc Gottfried Feder qui évoqua les moyens de « briser l'esclavage de l'intérêt ». D'après son propre récit, Hitler avait déjà entendu la conférence et choisit d'observer plutôt le parti ; l'organisation lui sembla « ennuyeuse », pas très différente de la multitude de petits partis qui jaillissaient à tous les coins de rue de Munich à cette époque. Il était sur le point de s'en aller quand, dans la discussion qui suivit la conférence, un invité, le professeur

Baumann, s'en prit à Feder et plaida la cause du séparatisme bavarois. Sur ce, Hitler intervint avec tant d'ardeur que Baumann, totalement dégonflé, prit son chapeau et se retira comme un « caniche aspergé d'eau » avant qu'il ait fini de parler. L'intervention de Hitler fit si forte impression au chef du parti, Anton Drexler, qu'à la fin de la réunion il lui glissa dans la main sa brochure, *Mon éveil politique*, tout en l'invitant à revenir quelques jours plus tard si l'idée de rejoindre le nouveau mouvement l'intéressait. « Bon sang, il a une gueule. Nous pourrions l'utiliser », aurait observé Drexler. Ne trouvant pas le sommeil, raconte Hitler, il lut au petit matin la brochure de Drexler, qui toucha en lui une corde sensible en lui rappelant ce qu'il avait lui-même éprouvé « d'une façon analogue douze ans plus tôt ». Moins d'une semaine après la réunion, il reçut une carte postale l'informant qu'il avait été accepté au sein du parti et le priant de se rendre quelques jours plus tard à une réunion du conseil pour en discuter. Sa première réaction fut négative, assurait-il, car il voulait fonder son parti à lui. Mais la curiosité l'emporta et il se rendit dans la salle mal éclairée de l'Altes Rosenbad, un modeste café de la Herrenstraße, où s'était réuni le petit groupe des dirigeants. S'il sympathisa avec les objectifs politiques des hommes qu'il rencontra, il fut effaré, écrivit-il plus tard, de l'organisation étriquée qu'il découvrit : une « cuisine de club de la pire sorte ». Après quelques jours d'hésitation, il choisit finalement d'adhérer. Ce qui le détermina, ce fut le sentiment qu'une organisation aussi petite offrait « à un individu isolé la possibilité d'une activité personnelle effective » – autrement dit, la possibilité de lui imposer rapidement sa marque et de la dominer.

Dans la seconde quinzaine de septembre, Hitler adhéra donc au parti ouvrier allemand et reçut la carte n° 555, et non, comme il l'a toujours prétendu, la n° 7. Ce que confirme le premier chef du parti, Anton Drexler, dans une lettre adressée à Hitler en janvier 1940, mais jamais envoyée :

Nul ne sait mieux que vous, mon Führer, que vous n'avez jamais été le septième membre du parti, mais au mieux le septième membre du conseil, que je vous ai demandé de rejoindre en qualité de directeur du recrutement. Et, il y a quelques années, j'ai dû me plaindre devant les instances du parti que votre première carte d'adhérent du DAP [...] eût été falsifiée, le n° 555 ayant été effacé pour être remplacé par le n° 7.

Comme tant de choses que Hitler devait écrire dans *Mein Kampf* sur ses débuts, le récit de son adhésion au parti ne saurait être pris

pour argent comptant. Comme toujours, il était fait pour servir la légende du Führer, qu'il avait déjà entrepris de cultiver. Et quoi qu'il ait pu écrire sur les jours passés à se demander s'il devait ou non adhérer, il se pourrait bien que la décision ne lui appartînt pas. Dans un document peu remarqué, son patron de la *Reichswehr*, le capitaine Mayr, prétendit par la suite avoir lui-même ordonné à Hitler de rejoindre le parti ouvrier allemand afin d'aider à son essor. À cette fin, poursuit Mayr, il commença par lui donner des fonds – l'équivalent de vingt marks-or par semaine – tout en l'autorisant à rester dans l'armée, contrairement à l'usage normal concernant les membres de la *Reichswehr* militant dans des partis politiques. Il put continuer ainsi, cumulant sa solde et ses émoluments de conférencier, jusqu'à son retour à la vie civile, le 31 mars 1920. Ce qui lui permit d'ores et déjà – contrairement aux autres chefs du DAP qui faisaient de la politique en dehors de leur travail – de consacrer tout son temps à la propagande politique. Lorsqu'il quitta l'armée, sa confiance en lui s'était renforcée à la faveur de ses premiers succès d'orateur du DAP dans les brasseries de Munich. Ayant marqué de son empreinte les conférences antibolcheviques de l'université de Munich et collaboré avec Mayr en qualité de propagandiste et d'informateur de la *Reichswehr*, une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui, propre à lui faire oublier son fantasme de devenir un grand architecte et les réalités d'un retour à sa vie de peintre amateur de scènes de rue et d'attractions touristiques. Sans le « dénicheur de talents » que fut le capitaine Mayr, on n'aurait sans doute jamais entendu parler de Hitler. Ne serait-ce qu'en marge des brasseries, il pouvait maintenant devenir un agitateur et propagandiste politique à plein temps. Il pouvait gagner sa vie en faisant la seule chose en quoi il excellât : parler.

La voie qui l'avait conduit de Pasewalk au rôle de figure de proue du DAP ne devait rien à quelque soudaine reconnaissance de sa « mission » de sauver l'Allemagne. Nulle force de caractère, nul « triomphe de la volonté » ne l'avaient déterminée. Elle avait été façonnée par les circonstances, l'opportunisme, les heureux hasards et, surtout, l'appui de l'armée *via* la protection décisive de Mayr. Ce n'est pas Hitler qui est venu à la politique, c'est la politique qui est venue à lui dans les casernes de Munich. Après avoir laissé sa marque en s'empressant de dénoncer ses camarades qui avaient suivi la Räterepublik, la contribution de Hitler s'était limitée à un

talent peu ordinaire pour flatter les bas instincts de ses auditeurs dans le camp de Lechfeld, puis dans les brasseries de Munich, et à un sens aigu des occasions à saisir pour se mettre en avant. Ces « qualités » devaient se révéler précieuses au cours des années suivantes.

V

Si la *Reichswehr* n'avait pas « découvert » ses talents d'agitateur nationaliste, Hitler risquait fort de retrouver les marges de la société, de devenir un ancien combattant aigri sans grandes chances de s'élever. Si lui-même n'avait pas découvert qu'il savait « parler », il n'aurait pu envisager de faire de la politique son gagne-pain. Mais sans l'extraordinaire climat politique qui régnait en Allemagne après la guerre et, tout particulièrement, les conditions uniques qui prévalaient en Bavière, Hitler se serait trouvé en tout état de cause sans public, son « talent » serait resté dérisoire et méconnu, ses tirades haineuses sans écho, attendant en vain l'appui de ceux qui étaient proches des avenues du pouvoir et dont il était tributaire.

En septembre 1919, quand il adhéra au tout jeune parti ouvrier allemand, il comptait encore, suivant ses propres paroles, au nombre des « anonymes » : il n'était qu'un inconnu. Moins de trois ans plus tard, les lettres d'adulation pleuvaient, tandis que dans les milieux nationalistes on parlait de lui comme du Mussolini de l'Allemagne, quand on ne le comparait pas à Napoléon. Et un peu plus de quatre ans après, il avait atteint une notoriété nationale, et non plus simplement régionale, pour avoir conduit une tentative de prise du pouvoir par la force. L'opération s'était bien entendu soldée par un échec lamentable et sa « carrière » politique semblait terminée (et aurait dû l'être). Mais il était maintenant « quelqu'un ». La première partie de la stupéfiante ascension de Hitler passé de l'anonymat au premier plan date de ces années munichoises : les années de son apprentissage politique.

Il est naturel de présumer qu'une aussi rapide ascension au statut de célébrité provinciale a dû être le résultat de qualités personnelles extraordinaires. Sans doute Hitler possédait-il des capacités et des

traits de caractère qui ont contribué à en faire une force politique avec laquelle il fallait compter. Fermer les yeux sur eux ou les dénigrer entièrement serait commettre la même erreur que ses ennemis politiques, qui l'ont sous-estimé, tourné en ridicule et n'ont voulu y voir qu'un simple paravent au service d'autres intérêts. Mais la personnalité de Hitler et ses talents ne suffisent pas à expliquer l'adulation dont l'entouraient déjà les effectifs croissants du camp *völkisch* en 1922. Les origines du culte du chef reflétaient moins les qualités propres à Hitler que les mentalités et les attentes qui prévalaient dans certaines couches de la société allemande à l'époque. Et ses talents d'orateur de populace, qui étaient le maximum qu'il pouvait alors offrir, n'auraient pas suffi à le mettre en situation, ne serait-ce que pour quelques heures – avec le recul, quelques heures de pur mélodrame, voire de farce –, de défier la puissance de l'État allemand. Pour y parvenir, il avait besoin de protecteurs influents.

Sans le bouleversement des conditions de vie, sans le résultat d'une guerre perdue, d'une révolution et d'un sentiment envahissant d'humiliation nationale, Hitler serait resté un rien du tout. Ainsi qu'il en prit conscience dans le courant de l'année 1919, son principal talent, dans les circonstances du moment, était de pouvoir inspirer un public qui partageait sa sensibilité politique de base par sa manière de parler, par la force de sa rhétorique, par l'impact même de ses préjugés, par sa conviction communicative qu'il y avait un moyen d'arracher l'Allemagne à son triste sort, et que la voie qu'il esquissait était la *seule* qui conduirait à une renaissance nationale. Ailleurs, en d'autres temps, le message eût été sans effet, ou même absurde. En fait, au début des années 1920, jamais il n'aurait pu retenir l'attention de la grande majorité des Munichois, sans parler du reste de la population, dont Hitler n'était au mieux connu que comme une tête brûlée et un agitateur de province. Néanmoins, à cette époque et dans cette ville, le message de Hitler capta exactement l'irrépressible sentiment de colère, de peur, de dépit, de rancœur et d'agression contenue qui dominait au cours des réunions tapageuses des brasseries de Munich. Quant à sa manière compulsive de s'exprimer, elle tirait à son tour sa force de persuasion de la puissance de conviction attachée aux diagnostics et aux solutions d'une simplicité séduisante qu'il formulait pour résoudre les problèmes de l'Allemagne.

Et, surtout, c'est tout naturellement que Hitler devait entretenir la haine des autres en déversant celle qui était si profondément enracinée en lui. Malgré tout, ce mélange n'avait jamais eu l'effet qu'il devait avoir maintenant, dans les conditions nouvelles de l'après-guerre. Ce que l'on avait au mieux toléré comme une excentricité au Foyer pour hommes de Vienne, dans les cafés de Munich et au QG de campagne de son régiment devint alors le principal atout de Hitler. Ce qui veut dire que c'est avant tout le milieu et le contexte dans lesquels Hitler évoluait qui avaient changé, que, pour expliquer sa première percée sur la scène politique, c'est moins sa personnalité qui doit de prime abord nous retenir que les mobiles et les actions de ceux qui devinrent ses partisans, ses admirateurs et ses fanatiques – et notamment ses puissants soutiens. Car, sans commettre l'erreur d'imaginer qu'il n'était qu'un simple fantoche des « classes dirigeantes », il apparaît clairement que Hitler serait demeuré un zéro politique sans la protection et le soutien reçus de cercles influents en Bavière. Au cours de cette période, Hitler fut rarement, sinon jamais, le maître de son destin. Les décisions cruciales – celle de reprendre la direction du parti en 1921 ou de se lancer dans l'aventure du putsch en 1923 – ne furent pas des actions mûrement réfléchies, mais des initiatives désespérées pour sauver la face, suivant un comportement qui resta caractéristique de Hitler jusqu'à la fin.

Dans ces premières années, c'est comme propagandiste, et non comme un idéologue armé d'un ensemble d'idées politiques propres ou particulières, que Hitler apposa sa marque. Les idées qu'il colportait dans les brasseries de Munich n'avaient rien de neuf, de différent, d'original ou de singulier. Elles étaient monnaie courante parmi les divers groupes et sectes *völkisch* et, pour l'essentiel, avaient déjà été formulées avant la guerre par les pangermanistes. L'œuvre de Hitler consista à diffuser d'une façon originale des idées banales. Il exprima des phobies, des préjugés et des ressentiments comme nul autre ne savait le faire. D'autres pouvaient dire la même chose sans avoir aucun écho. Ce qu'il disait comptait moins que sa *façon* de le dire. Et il en alla de même tout au long de sa « carrière » : seule importait la présentation. Il apprit délibérément à impressionner son auditoire par sa manière de parler. Il apprit à mettre au point une propagande efficace et à obtenir un maximum d'effet en s'en prenant à des boucs émissaires précis.

Autrement dit, il apprit qu'il était capable de mobiliser les masses. Pour lui, ce fut dès le début la route par excellence pour atteindre ses objectifs politiques. La faculté de se convaincre que c'était sa voie, et aucune autre, qui conduirait au succès lui servit de base pour convaincre les autres. Inversement, la réaction des foules des brasseries – plus tard, des rassemblements de masse – lui donnait la certitude, l'assurance, le sentiment de sécurité qui lui faisaient par ailleurs défaut à cette époque. Il avait besoin de l'excitation paroxystique que seules pouvaient lui donner des masses en extase. La satisfaction que lui procuraient le délire et les applaudissements frénétiques des foules qui l'ovationnaient a dû compenser la vacuité de ses relations personnelles. Plus encore, c'était le signe qu'il avait réussi, après trois décennies au cours desquelles – hormis la fierté qu'il tirait de ses états de service à la guerre – il n'avait rien de bien remarquable à opposer à son ego démesuré.

La simplicité et la répétition étaient deux éléments clés essentiels de son arsenal oratoire articulé autour des points forts invariables de son message : la nationalisation des masses, l'effacement de la grande « trahison » de 1918, la destruction des ennemis intérieurs de l'Allemagne (par-dessus tout, l'« élimination » des Juifs), et la reconstruction matérielle et psychologique considérée comme le préalable de la lutte extérieure et de l'accession au rang de puissance mondiale. Cette conception de la voie qui mènerait au « salut » et à la renaissance de l'Allemagne était déjà en partie élaborée, tout au moins à l'état embryonnaire, à l'époque de sa lettre de septembre 1919 à Gemlich. Cependant, divers éléments importants devaient encore venir s'y ajouter. La notion centrale de quête d'un « espace vital » en Europe de l'Est ne devait par exemple prendre toute sa place qu'au milieu de la décennie. Ce n'est donc qu'au fil des deux années qui suivirent la débâcle du putsch que ses idées finirent par s'agencer en une véritable *Weltanschauung* désormais immuable.

Mais c'est anticiper sur les moments décisifs qui marquèrent la première étape de la « carrière » politique de Hitler – celle d'un agitateur de brasserie, membre d'un parti raciste insignifiant de Munich – et sur les circonstances dans lesquelles il fut amené à diriger le parti.

VI

Les foules qui commencèrent à affluer en 1919 et 1920 pour entendre les discours de Hitler n'étaient pas motivées par de subtiles théories. Elles étaient réceptives à des slogans sommaires propres à attiser les feux de la colère, de la rancœur et de la haine. Mais ce qu'elles entendaient dans les brasseries de Munich n'en était pas moins une version vulgarisée d'idées qui trouvaient un écho beaucoup plus large. Dans *Mein Kampf*, Hitler reconnut que rien ne distinguait fondamentalement les idées du mouvement *völkisch* de celles du national-socialisme. Il ne se souciait guère de clarifier ou de systématiser ces idées. Et, bien entendu, il avait ses obsessions personnelles : quelques notions élémentaires dont il ne devait jamais se défaire après 1919, qui trouvèrent place dans une « vision du monde » bien définie au milieu des années 1920 et furent la force motrice de sa « mission » visant à « sauver » l'Allemagne. En revanche, les abstractions n'intéressaient pas Hitler. Elles ne lui importaient que comme instruments de mobilisation. Ses talents d'orateur allaient donc devenir le principal vecteur de diffusion d'idées qui n'étaient aucunement de son cru, et qui servaient d'autres intérêts aussi bien que les siens.

Quand Hitler y adhéra, le parti ouvrier allemand était l'un des quelque soixante-treize groupes *völkisch* que comptait l'Allemagne, pour la plupart créés depuis la fin de la guerre. La seule ville de Munich en comptait au moins quinze en 1920. Dans le vivier des idées *völkisch*, le thème d'un socialisme spécifiquement *allemand* ou *national*, associé à une offensive contre le capitalisme « juif », avait gagné du terrain dans la dernière phase de la guerre et engendré à la fois le parti ouvrier allemand de Drexler et le parti socialiste allemand (*Deutschsozialistische Partei*), qui allait bientôt devenir son ennemi juré.

Au cours de la guerre, les pangermanistes avaient déjà fait de Munich un grand centre d'agitation nationaliste antigouvernementale, trouvant dans la maison d'édition de Julius F. Lehmann – membre éminent du parti de la patrie à Munich et par ailleurs éditeur réputé d'ouvrages de médecine – un débouché précieux pour leur propagande. Lehmann était aussi membre de la Société Thulé, club *völkisch* de quelques centaines de membres fortunés et

dirigé comme une loge maçonnique. Créée à Munich au tournant de l'année 1917-1918, elle était l'émanation du Germanen-Orden fondé à Leipzig en 1912 afin de rassembler divers petits groupes et organisations antisémites. La liste de ses adhérents, où l'on trouve, aux côtés de Lehmann, l'« expert en économie » Gottfried Feder, le publiciste Dietrich Eckart, le journaliste et cofondateur du DAP Karl Harrer et les jeunes nationalistes Hans Frank, Rudolf Hess et Alfred Rosenberg, se lit comme un *Who's Who* des premiers sympathisants et personnalités nazis de Munich. Le chef de la Société Thulé, Rudolf Freiherr von Sebotendorff, était un homme riche et pittoresque. Aventurier cosmopolite qui se faisait passer pour un aristocrate, ce fils de cheminot s'était enrichi en faisant des affaires douteuses avec la Turquie et en épousant une riche héritière. Sa fortune permettait à la Société de se réunir dans le meilleur hôtel de Munich, le « Vier Jahreszeiten ». Elle lui permit aussi de donner au mouvement *völkisch* de Munich son propre organe de presse, le *Münchener Beobachter* (rebaptisé *Völkischer Beobachter* en août 1919 et finalement racheté par les nazis en décembre 1920). C'est dans la Société Thulé que, vers la fin de la guerre, germa l'idée d'essayer d'influencer la classe ouvrière de Munich. Chargé de cette tâche, Karl Harrer prit contact avec un serrurier des chemins de fer, Anton Drexler. Jugé inapte à servir sous les drapeaux, celui-ci avait temporairement trouvé en 1917 une expression de ses sentiments nationalistes et racistes dans le parti de la patrie. Puis, en mars 1918, il avait créé un Comité ouvrier pour une bonne paix en vue de réveiller les ardeurs pour l'effort de guerre au sein de la classe ouvrière munichoise. Son ultranationalisme allait de pair avec un anticapitalisme exigeant des mesures draconiennes contre les profiteurs et les spéculateurs. Chroniqueur sportif dans un journal de droite, le *Münchener-Augsburger Abendzeitung*, Harrer persuada Drexler et quelques autres de créer un Cercle de travailleurs politiques (*Politischer Arbeiterzirkel*). Comptant habituellement de trois à sept membres, le « Cercle » devait se réunir périodiquement pendant près d'un an à compter du mois de novembre 1918 pour débattre de thèmes nationalistes et racistes, du style « les Juifs, ennemis de l'Allemagne » ou « la responsabilité de la guerre et de la défaite ». En règle générale, c'est Harrer qui introduisait la discussion. Mais alors que celui-ci préférait le « club » *völkisch* semi-clandestin, Drexler estimait qu'il ne rimait pas à

grand-chose de discuter du salut de l'Allemagne dans un groupe aussi infime et voulait fonder un parti politique. En décembre, il proposa la création d'un « parti ouvrier allemand » « débarrassé des Juifs ». Son idée fut bien accueillie, et c'est le 5 janvier 1919, au Fürstenfelder Hof de Munich, que fut créé le parti ouvrier allemand au cours d'une petite assemblée réunissant essentiellement des contacts de Drexler dans les ateliers de cheminots. Drexler fut élu président de la section munichoise (la seule qui existât), tandis que Harrer reçut le titre honorifique de « président du Reich ». C'est seulement dans le climat plus favorable qui régna après l'écrasement de la Räterepublik que le parti naissant put organiser ses premières réunions publiques. Mais l'auditoire était maigre : dix membres présents le 17 mai, trente-huit en août lorsque Dietrich Eckart prit la parole et quarante et un le 12 septembre, le jour où Hitler y participa pour la première fois.

VII

Le récit tendancieux qu'il en fait dans *Mein Kampf* obscurcit plus qu'il n'éclaire le rôle de Hitler dans les premiers pas du parti ouvrier allemand (plus tard, NSDAP). Tout au long de ce livre, sa version des événements est essentiellement destinée à lui donner le beau rôle en dénigrant les autres, en les rabaissant, voire en les passant sous silence. C'est l'histoire d'un génie politique qui fait son chemin face à l'adversité, d'un triomphe héroïque de la volonté. Dans sa version, il avait rejoint un groupuscule qui avait des idées grandioses, mais pas l'espoir de les réaliser, et que lui, Hitler, hissa obstinément au rang de force de première grandeur qui arracherait l'Allemagne à son triste sort. Dominant de toute sa hauteur les premiers chefs faibles et hésitants du parti, sûr de lui et de l'accomplissement de sa formidable vision, ayant prouvé l'efficacité de ses méthodes, sa grandeur – c'est du moins ce que son récit entendait illustrer – était visible dès les premiers mois de son adhésion au mouvement. On ne pouvait douter de ses prétentions à la suprématie dans le mouvement *völkisch*. Il éclipsait tous les autres prétendants.

Après avoir évoqué le succès de ses efforts ultérieurs pour élargir les assises du parti, Hitler revient dans *Mein Kampf* sur les débuts du mouvement : de manière étonnamment succincte et remarquablement floue, il raconte comment il prit la direction du parti au milieu de l'année 1921. Son résumé laconique indique simplement qu'après l'échec de diverses intrigues contre lui et de la « tentative d'un groupe de fanatiques *völkisch* » soutenu par le président du parti (Drexler) pour s'emparer de la direction, une assemblée générale le porta à l'unanimité à la tête du mouvement. Le 1^{er} août, il entreprit de le réorganiser, mettant un terme au système quasi parlementaire de direction du parti à base de comités et de démocratie interne pour lui substituer le principe de la responsabilité absolue du chef. Ainsi s'assura-t-il une suprématie sans partage.

Ce passage de *Mein Kampf* met donc en scène l'accomplissement de l'ambition de Hitler : exercer un pouvoir dictatorial au sein du mouvement – avant d'en faire autant dans l'État allemand. Ses premiers conflits avec Harrer et Drexler et son rejet de la démocratie interne qui régnait auparavant dans le parti en témoignent. Les thèmes dominants sont présents dès le début : la faiblesse des hommes de moindre envergure, leur inaptitude à voir clair, la certitude de sa bonne étoile et la nécessité de suivre un chef suprême seul capable d'assurer le triomphe ultime. Ainsi peut-on dater la naissance de sa prétention au rôle de chef de la toute première phase de son activité au sein du parti. Ce qui suggère à son tour que la prise de conscience de son génie politique était présente dès le commencement.

Sur la foi de ce récit, on ne s'étonnera guère que l'énigme Hitler soit profonde. Le « pauvre type » de Vienne, le caporal qui n'a même pas été promu sergent, apparaît armé d'une philosophie politique pleinement élaborée, d'une stratégie de réussite et d'une volonté ardente de conduire le parti. Et il se voit comme le futur grand chef de l'Allemagne. Si déroutant et extravagant soit-il, le thème sous-jacent de cet autoportrait de Hitler a rencontré un accueil étonnamment favorable. Or, s'il n'est pas inexact à tous égards, il appelle des nuances et des correctifs substantiels.

La rupture avec Karl Harrer survint rapidement. Cependant, elle ne fut pas un premier indicateur de l'implacable quête par Hitler d'un pouvoir dictatorial au sein du mouvement. Pas plus que la

question n'était simplement de savoir si le parti devait être un mouvement de masse ou un genre de club *völkisch* fermé, de société de discussion. À l'époque, diverses organisations *völkisch* se heurtèrent au même problème et s'efforcèrent de concilier appel au grand public et réunions d'un petit cercle fermé. Les préférences de Harrer allaient très nettement à la seconde solution, représentée par le Cercle des travailleurs, qu'il avait en main, par opposition au Comité de travail, dont il n'était qu'un membre ordinaire. Mais Harrer se trouva de plus en plus isolé. Drexler était aussi impatient que Hitler de porter le message du parti aux masses. Plus tard, il soutint que c'était lui, et non Hitler, qui avait proposé d'annoncer le programme au cours d'un grand rassemblement à la Hofbräuhausfestsaal et que Hitler avait d'abord été sceptique quant à leurs chances de remplir la salle. Aussi longtemps que Harrer dirigea le parti *via* le Cercle des travailleurs, la question de la stratégie de propagande la plus viable devait rester sans solution. Il fallait donc renforcer le rôle du Comité, ce que Drexler et Hitler firent par des projets de règlements rédigés en décembre, lui conférant une autorité totale et excluant tout « gouvernement supérieur ou annexe, sous la forme d'un cercle ou d'une loge ». Suivant ces projets de règlements, qui portent clairement la marque de Hitler, les membres du comité et son président devaient être élus dans le cadre d'une assemblée ouverte. Et leur unité résulterait d'un strict respect du programme du parti (auquel Hitler et Drexler travaillaient déjà). Les nouveaux règlements étaient à l'évidence dirigés contre Harrer. Mais ils n'étaient pas conçus comme un marchepied sur la voie qui mènerait Hitler au pouvoir suprême au sein du parti. Visiblement, l'idée même d'un pouvoir dictatorial ne l'avait pas encore effleuré. Il était tout prêt à accepter la direction collégiale d'un Comité élu. De fait, la décision d'organiser des grands rassemblements au cours des mois suivants semble avoir été prise par le Comité tout entier et approuvée par la majorité de ses membres, non par le seul Hitler, même si, une fois Harrer parti, on imagine mal qu'il y ait eu la moindre dissension au vu des foules croissantes qui se pressaient pour entendre Hitler parler. Apparemment, Harrer fut le seul à s'opposer à l'organisation d'un grand rassemblement au début de 1920 avant de tirer les conséquences de sa défaite en donnant sa démission. L'animosité personnelle joua aussi un

rôle. Fait remarquable, Harrer était sceptique quant aux talents d'orateur de Hitler. Et Hitler, en retour méprisait Harrer.

Le premier grand rassemblement était au départ prévu en janvier 1920, mais il avait fallu l'ajourner à cause de l'interdiction générale des réunions publiques à cette époque. La réunion fut donc repoussée au 24 février, dans la Hofbräuhaus. Le principal souci était que le public fût ridiculement clairsemé. C'est bien pourquoi, estimant que ni Hitler ni lui n'avaient la moindre notoriété, Drexler pria le Dr Johannes Dingfelder, qui n'était même pas membre du parti mais était assez connu dans les cercles *völkisch* de Munich, de bien vouloir prononcer le discours principal sur le thème : « Ce dont nous avons besoin. » Le nom même de Hitler ne figurait sur aucune publicité. Et rien ne laissait entendre que le programme du parti serait proclamé lors de la réunion.

Quant à ses vingt-cinq points – qui, avec le temps, devaient être proclamés « inaltérables » tout en étant largement ignorés en pratique –, c'est Hitler et Drexler qui y avaient travaillé et les avaient rédigés au cours des semaines précédentes. Et il n'y avait là rien de bien original ni de nouveau du côté de la droite *völkisch* : appel à la création d'une Grande Allemagne, revendication de terres et de colonies, discrimination contre les Juifs qu'il convenait de priver de leurs droits civiques, abolition de l'« esclavage par l'intérêt », confiscation des profits de guerre, réforme agraire, protection de la classe moyenne, persécution des profiteurs et réglementation stricte de la presse. La neutralité religieuse était un moyen d'éviter d'indisposer la forte population pratiquante de Bavière. Que « le bien commun prime sur le bien de l'individu » était une banalité à laquelle on ne pouvait rien trouver à redire. La revendication d'un « pouvoir central fort » dans le Reich, et d'un « Parlement central » jouissant d'une « autorité inconditionnelle », laissait certes entrevoir un régime autoritaire, plutôt que pluraliste, sans pour autant indiquer que Hitler se voyait déjà chef d'un régime personnalisé. Il est quelques omissions frappantes. Ni le marxisme ni le bolchevisme ne sont mentionnés. Hormis la brève allusion à la réforme agraire, toute la question de l'agriculture est passée sous silence. Enfin, on ne saurait élucider entièrement la question de l'auteur du programme. Les différents points venaient probablement de diverses personnalités du parti. Dans la dénonciation de l'« esclavage par l'intérêt », on reconnaît à l'évidence la marotte de

Gottfried Feder. Le partage des profits était un thème cher à Drexler. La vigueur du style, en comparaison du programme plus verbeux du DSP, ressemble à Hitler. Ainsi qu'il l'affirma par la suite, il y a certainement mis la main. Mais le principal auteur en fut vraisemblablement Drexler lui-même. C'est du moins ce qu'il assura dans la lettre privée qu'il écrivit à Hitler en janvier 1940 (sans l'envoyer) : « Après que j'eus couché par écrit tous les points principaux, Adolf Hitler composa *avec moi* – et avec personne d'autre – les vingt-cinq thèses du national-socialisme au cours de longues soirées passées à la cantine ouvrière, au 6 de la Burghausenerstraße. »

Malgré leurs inquiétudes quant au public qui viendrait au premier grand rassemblement du parti, quelque deux mille personnes (dont peut-être un cinquième d'adversaires socialistes) se pressaient dans la Festsaal de la Hofbräuhaus, le 24 février, lorsque Hitler, en qualité de président, ouvrit la réunion. Le discours de Dingfelder fut plutôt quelconque, assurément différent des interventions de Hitler par son style comme par son ton. Le mot « juif » en était absent. L'orateur imputa le sort de l'Allemagne au déclin de la morale et de la religion ainsi qu'à l'essor des valeurs égoïstes et matérielles. Le redressement passait par « l'ordre, le travail, le sacrifice dans la soumission pour le salut de la patrie ». Le discours fut bien accueilli, sans interruptions. L'atmosphère s'anima soudain quand ce fut au tour de Hitler de prendre la parole. Son ton était plus dur, plus agressif, moins académique que celui de Dingfelder. Sa langue était expressive, directe, grossière, prosaïque – celle qu'employait et comprenait la majorité de l'assistance –, ses phrases courtes et mordantes. Il multiplia les insultes à l'adresse de ses têtes de Turc, notamment le chef de file du parti du centre et ministre des Finances du Reich, Matthias Erzberger (qui avait signé l'armistice en 1918 et, l'été suivant, recommandé avec force d'accepter le détestable traité de Versailles), ou le capitaliste munichois Isidor Bach, certain de recueillir ainsi les applaudissements chaleureux du public. Ses agressions verbales contre les Juifs lui valurent de nouveaux vivats de la foule tandis que sa dénonciation virulente des profiteurs fut accueillie aux cris de : « Fouettez-les ! Pendez-les ! » Quand il se mit à lire le programme du parti, les différents points furent très applaudis. Mais il y eut aussi des interruptions, de la part des opposants de gauche, qui avaient déjà commencé à s'agiter.

Le policier chargé de suivre la réunion parlera de scènes de « tumulte au point que je crus souvent qu'on allait en venir aux coups d'une minute à l'autre ». Et c'est sous des tonnerres d'applaudissements que Hitler annonça ce qui devait rester le slogan du parti : « Nous n'avons qu'une seule devise : le combat. Rien ne nous détournera de notre objectif. » À la fin de son discours, Hitler lut une protestation contre la prétendue décision de fournir quarante mille quintaux de farine à la communauté juive : les interpellations des opposants suscitèrent de nouveau le tumulte, diverses personnes montant sur les tables et sur les chaises pour s'injurier. Suit une « discussion », au cours de laquelle quatre personnes prirent brièvement la parole, dont deux opposants. Observant qu'une dictature de droite se heurterait à une dictature de gauche, le dernier intervenant suscita de nouveau un tel tumulte que les dernières paroles de Hitler se noyèrent dans le brouhaha. Une centaine de socialistes indépendants et de communistes quittèrent la Hofbräuhaus et se répandirent dans les rues pour acclamer l'Internationale et la Räterepublik tout en conspuant les héros de guerre, Hindenburg et Ludendorff, ainsi que les nationalistes allemands. La réunion n'avait pas vraiment produit la « salle pleine d'hommes, unis par une conviction nouvelle, une nouvelle foi, une nouvelle volonté » que Hitler devait décrire plus tard.

Qui lut la presse munichoise des jours suivants n'aurait pu non plus en retirer l'impression que la réunion ferait date, qu'elle annonçait la venue d'un nouveau parti dynamique, d'un nouveau héros politique. La réaction de la presse fut pour le moins tempérée. Dans leurs entrefilets, les journaux évoquèrent surtout le discours de Dingfelder sans prêter grande attention à Hitler. Même le *Völkischer Beobachter*, qui n'était pas encore sous la coupe du parti mais se montrait bienveillant, fut étonnamment discret. Il rendit compte de la réunion quatre jours plus tard, sur une seule colonne et en page intérieure.

Malgré ce modeste écho initial, il était déjà clair que Hitler envisageait les réunions comme des feux d'artifice politiques. Même dans la serre de la vie politique munichoise, les grandes réunions du parti ouvrier allemand national-socialiste (NSDAP), pour reprendre le nouveau nom du mouvement, avaient un caractère un peu différent. Hitler désirait par-dessus tout attirer l'attention sur son parti. Sur ce point, il obtint un succès rapide. « Peu importe

qu'ils se moquent de nous, ou qu'ils nous injurient, devait-il écrire plus tard ; qu'ils nous représentent comme des polichinelles ou des criminels ; l'essentiel, c'est qu'ils parlent de nous, qu'ils s'occupent de nous. » Il observa les réunions ternes et languissantes des partis bourgeois, l'effet soporifique des discours lus comme des conférences académiques par de dignes vieillards. À l'opposé, observait-il avec fierté, les réunions nazies n'étaient *pas* paisibles. Il s'inspira de l'organisation des meetings de gauche, observant comment ils étaient orchestrés, mesurant l'intérêt qu'il y avait à intimider les adversaires, apprenant les techniques de perturbation en même temps que les moyens d'y répondre. Les réunions du NSDAP étaient destinées à susciter des affrontements de manière à faire parler du parti. Les affiches étaient de couleur rouge pour inciter la gauche à venir. Au milieu de 1920, Hitler conçut personnellement l'étendard du parti avec la svastika dans un cercle blanc sur fond rouge pour lui donner un maximum d'impact visuel. Du coup, la foule se bousculait dans les salles bien avant le début des réunions, et la présence de nombreux adversaires garantissait une atmosphère explosive. Pour contenir les troubles, fut alors créé, au milieu de l'année 1920, un « service d'ordre » (*Saalschutz*), transformé en août 1921 en « section gymnastique et sportive », puis en « section d'assaut » (*Sturmabteilung* ou SA).

Seul Hitler était capable de rallier les foules au NSDAP. Devant un public de brasserie, son style était électrisant. Enfermé dans sa cellule de Nuremberg où il attendait d'être pendu, Hans Frank, ex-gouverneur général de Pologne, se souvint de ce jour de janvier 1920 où, âgé de dix-neuf ans à peine (mais déjà dévoué corps et âme à la cause *völkisch*), il avait pour la première fois entendu Hitler parler. La grande salle était pleine à craquer. Des bourgeois côtoyaient des ouvriers, des soldats et des étudiants. Jeunes ou vieux, l'état de la nation pesait lourdement sur leurs épaules. Le sort de l'Allemagne polarisait les opinions mais laissait peu de gens impassibles ou indifférents. La plupart des réunions politiques faisaient salle comble. Mais pour Frank – jeune, idéaliste, farouchement antimarxiste et nationaliste –, les orateurs étaient généralement décevants ; ils n'avaient pas grand-chose à offrir. En revanche, Hitler l'embrasait.

L'homme auquel Hans Frank allait lier son destin pendant un quart de siècle portait un costume bleu élimé avec une cravate

desserrée. Il s'exprimait clairement, sur un ton passionné sans être braillard. Ses yeux bleus lançaient des éclairs ; à l'occasion, il rejetait ses cheveux en arrière d'un geste de la main droite. La toute première chose qui le frappa, c'est la sincérité de Hitler : loin d'être simple artifice rhétorique, ses mots venaient du cœur. « Il était tout simplement à cette époque *le* grandiose orateur populaire, sans précédent – et, à mes yeux, incomparable », écrivit Frank.

Je fus tout de suite terriblement impressionné. Cela n'avait rien à voir avec ce qu'on entendait par ailleurs dans les réunions. Sa méthode était d'une clarté et d'une simplicité totales. Il aborda le thème numéro un du jour, le diktat de Versailles, et posa la question d'entre toutes les questions : Que va devenir maintenant le peuple allemand ? Quelle est la véritable situation ? Qu'est-ce qui est seulement possible ? Il parla pendant plus de deux heures et demie, souvent interrompu par des tonnerres d'applaudissements frénétiques – et on l'aurait volontiers écouté beaucoup, beaucoup plus longtemps. Tout venait du cœur et il touchait en chacun de nous une corde sensible. [...] Quand il eut terminé, la foule lui répondit par des applaudissements sans fin. [...] À compter de cette soirée, et bien que je ne fusse pas membre du parti, je fus convaincu que, si un homme était capable de dominer le destin de l'Allemagne, c'était Hitler.

Malgré leur pathos, ces considérations témoignent du talent instinctif de Hitler, qui le distinguait des autres orateurs relayant le même message, pour parler le langage de ses auditeurs et les électriser par la passion et – si étrange que cela puisse nous paraître aujourd'hui – l'apparente sincérité de son idéalisme.

Dans les semaines suivantes, le public se pressa toujours plus nombreux, consacrant sa réputation montante d'étoile du parti. À la fin de 1920, il avait pris la parole dans plus de trente rassemblements – pour la plupart entre huit cents et deux mille personnes – tout en intervenant dans de nombreuses réunions internes, plus modestes, du parti. Au début du mois de février 1921, il devait parler devant le plus grand rassemblement encore jamais organisé : devant plus de six mille personnes réunies au Cirque Krone, la plus grande salle de réunion de Munich, près du Marsfeld, à l'ouest du centre-ville. Jusqu'au milieu de l'année 1921, il prit surtout la parole à Munich, où la propagande et l'organisation des réunions assuraient la présence d'une foule assez nombreuse, et où l'atmosphère était garantie. Mais, sans compter les discours prononcés début octobre lors d'un voyage de quinze jours en Autriche, il fit dix discours hors de la ville en 1920, dont un à Rosenheim, où

venait d'être créée la première section locale du parti hors de Munich. C'est largement en raison de sa notoriété que le nombre des adhérents connut une augmentation spectaculaire : de cent quatre-vingt-dix en janvier 1920, à deux mille à la fin de l'année, puis à trois mille trois cents en août 1921. Il se rendait rapidement indispensable au mouvement.

VIII

Hitler s'appuyait sur des notes sommaires, pour l'essentiel une série de rubriques griffonnées où les mots clés étaient soulignés. En règle générale, un discours durait autour de deux heures, voire davantage. Dans la Festsaal de la Hofbräuhaus, une table de brasserie plaquée contre un mur lui permettait d'être au milieu de la foule : technique inédite de la part d'un orateur et qui aidait Hitler à créer une atmosphère spéciale. Quant aux thèmes de ses discours, ils ne variaient guère : la force de l'Allemagne dans un passé glorieux opposée à sa faiblesse actuelle et à l'humiliation nationale, à un État malade entre les mains de traîtres et de lâches qui avaient livré la patrie à ses puissants ennemis ; les raisons de l'effondrement dans une guerre perdue déclenchée par ces ennemis et, derrière eux, les Juifs ; la trahison et la révolution fomentée par les criminels et les Juifs ; les Anglais et les Français qui cherchaient à détruire l'Allemagne, ainsi que le montrait le traité de Versailles – cette « paix de la honte », cet instrument de l'asservissement de l'Allemagne ; l'exploitation des Allemands ordinaires par les racketteurs et les profiteurs juifs ; un régime et un système de partis affligés par la tricherie et la corruption, le tout présidant à la misère économique, à la division sociale, au conflit politique et à l'effondrement éthique ; la voie du redressement passait nécessairement par les divers points du programme du parti – une épreuve de force sans merci avec les ennemis de l'intérieur afin de forger une conscience et une unité nationales d'où le pays sortirait avec des forces nouvelles pour retrouver finalement sa grandeur. Étant donné le mélange d'aversion traditionnelle en Bavière pour les Prussiens et l'expérience de la Räterepublik de Munich, Hitler était sûr, avec ses attaques répétées contre le gouvernement « marxiste » de Berlin, d'obtenir une

réaction enthousiaste de la minorité encore modeste de la population locale qu'attiraient ses meetings.

Alors que Hitler en appelait fondamentalement à des sentiments négatifs – colère, ressentiment, haine –, le remède préconisé aux maux dénoncés comportait aussi un élément « positif ». Si banal fût-il, l'appel à la restauration de la liberté *via* l'unité nationale, à la nécessaire « collaboration des travailleurs intellectuels et manuels », à l'harmonie sociale d'une « communauté nationale » et à la protection du « petit homme » *via* l'écrasement de ses exploités rencontrait sans conteste un écho si l'on en juge par les applaudissements qu'il suscitait invariablement. Et, par sa passion et sa ferveur, Hitler parvenait à faire passer son message auprès de ceux qui étaient disposés à l'entendre : il n'y avait pas d'autre voie possible, l'Allemagne revivrait et il appartenait aux Allemands ordinaires d'œuvrer en ce sens par leur lutte, leur sacrifice et leur volonté. L'effet était plus celui d'une assemblée réunie pour un *revival* que d'un rassemblement politique normal.

Bien que Hitler ne se lassât jamais de trouver de nouvelles cibles dans la vie politique au jour le jour d'une république en pleine crise, ses grands chevaux de bataille étaient assommants à force d'être répétitifs. En vérité, certains thèmes dont on a souvent fait des éléments de l'idéologie prétendument immuable de Hitler étaient totalement absents à ce stade. Par exemple, on y chercherait en vain une seule allusion à la nécessité d'un « espace vital » (*Lebensraum*) en Europe de l'Est. En politique étrangère, ses têtes de Turc étaient alors la Grande-Bretagne et la France. Dans les notes griffonnées de l'un de ses discours d'août 1920, Hitler devait même évoquer la « fraternité envers l'Est ». Pas davantage il ne réclamait une dictature. Cette revendication ne figure que dans un seul discours de 1920, le 27 août, dans lequel il déclara que l'Allemagne avait besoin d'un « dictateur qui soit un génie », s'il devait en surgir à nouveau un. Et rien ne laissait entendre qu'il fût l'homme en question. On s'étonnera aussi de ne pas trouver sa première attaque publique directe contre le marxisme avant son discours du 21 juillet 1920 à Rosenheim (bien qu'il eût auparavant évoqué à diverses reprises les effets catastrophiques du bolchevisme en Russie, dont il tenait les Juifs pour responsables). Et, chose remarquable, en 1920 Hitler ne traita explicitement qu'une seule fois de la théorie de la race – domaine pour lequel il puisa largement ses

idées dans des traités antisémites bien connus comme ceux de Houston Stewart Chamberlain, d'Adolf Wahrmund et, surtout, du grand vulgarisateur que fut Theodor Fritsch (qui insistait, entre autres, sur les prétendus sévices sexuels que les Juifs infligeaient aux femmes).

Cela ne signifie pas pour autant que Hitler ait alors omis de s'en prendre aux Juifs. Au contraire : son obsession maniaque et dévorante à laquelle tout le reste est subordonné – invisible avant 1919, jamais absente par la suite – se retrouve dans presque tous les discours de cette époque. Derrière tous les maux qui avaient assailli l'Allemagne ou qui la menaçaient se profilait la figure du Juif. Discours après discours, il flagellait les Juifs dans le langage le plus hargneux et le plus barbare qui se puisse imaginer.

Être vraiment socialiste, affirmait Hitler, c'était être antisémite. Les Allemands ne devaient pas craindre de passer un pacte avec le diable pour éradiquer le fléau juif. Mais, de même que dans sa lettre de l'automne précédent à Gemlich, l'antisémitisme émotionnel n'était pas à ses yeux une réponse. Il exigeait leur internement dans des camps de concentration afin d'empêcher les « Juifs de miner notre peuple », la pendaison des racketteurs, mais finalement la seule solution – analogue à celle exposée dans la lettre à Gemlich – restait l'« élimination des Juifs de notre peuple ». De même que dans ses exigences explicites à l'égard des *Ostjuden*, cela impliquait clairement leur expulsion d'Allemagne. C'est sans conteste ainsi qu'il voyait les choses. Mais, tout comme certains antisémites de l'avant-guerre, son langage lui-même était à la fois terrible et implicitement génocidaire dans ses images biologiques. « N'allez pas croire, déclara-t-il en août 1920, que l'on peut combattre la tuberculose raciale sans veiller à ce que le peuple soit libéré de l'organe qui en est la cause. L'impact de la juiverie ne s'effacera pas, l'empoisonnement du peuple ne cessera pas tant qu'on n'aura pas extirpé de notre sein l'agent causal, le Juif. »

Ses auditoires aimaient ce langage. Plus que tout, ces attaques provoquaient des tonnerres d'applaudissements et d'acclamations. Sa technique, qui consistait à commencer lentement pour multiplier les sarcasmes, puis à s'en prendre nommément à ses têtes de Turc en haussant progressivement le ton, mettait les foules en délire. Le 13 août 1920, dans la Festsaal de la Hofbräuhaus, il prononça son seul discours de l'année *exclusivement* consacré aux

Juifs, sur le thème : « Pourquoi sommes-nous antisémites ? », et probablement destiné à exposer les grandes lignes de sa position en la matière : il parla deux heures durant, interrompu à cinquante-huit reprises par les acclamations de plus en plus frénétiques des deux mille personnes présentes. D'après une source concernant un autre discours que prononça Hitler quelques semaines plus tard, son auditoire consistait pour l'essentiel en employés de bureau, en petits bourgeois et en ouvriers aisés, dont un quart de femmes.

Au début, les tirades antisémites de Hitler étaient invariablement liées à l'anticapitalisme et à la dénonciation des profiteurs de guerre et des racketteurs « juifs », auxquels il reprochait d'exploiter le peuple allemand tout en leur imputant la défaite et les victimes allemandes. On perçoit l'influence de Gottfried Feder dans la distinction que faisait Hitler entre le « capital industriel » foncièrement sain et le véritable fléau du « capital financier juif ».

À l'époque, il ne faisait aucun lien avec le marxisme ou le bolchevisme. Contrairement à ce que l'on prétend parfois, l'antisémitisme de Hitler ne se nourrit pas de son antibolchevisme, mais le précéda de longue date. Il ne parle pas du bolchevisme dans sa lettre de septembre 1919 à Gemlich, où la « question juive » est liée à la rapacité naturelle du capital financier. En avril puis en juin 1920, Hitler parla de la destruction de la Russie par les Juifs, mais ce n'est que dans son discours du 21 juillet, à Rosenheim, qu'il associa explicitement les images du marxisme, du bolchevisme et du système soviétique en Russie à la brutalité de la domination juive, à laquelle la social-démocratie était censée préparer le terrain en Allemagne. En août 1920, Hitler reconnut qu'il ne savait pas grand-chose de la réalité russe. Mais – peut-être surtout sous l'influence de Rosenberg, qui venait de la Baltique et avait une expérience directe de la révolution russe, mais aussi imprégné par les images d'horreur de la guerre civile qui filtraient dans la presse allemande – il commença manifestement à se préoccuper de la Russie bolchevique dans la seconde moitié de l'année. La propagation des *Protocoles des Sages de Sion* – un faux sur la domination juive, beaucoup lu et jouissant d'un large crédit dans les milieux antisémites de l'époque – a probablement aussi contribué à focaliser son attention sur la Russie. Il semble que ces images aient eu pour effet de catalyser la fusion de l'antisémitisme et de l'antimarxisme dans

sa « vision du monde » : une fois forgée, cette identité ne devait plus jamais disparaître.

IX

Les discours de Hitler l'installèrent sur la carte politique de Munich, mais il restait encore largement un phénomène local. Il avait beau faire du tapage, son parti demeurait insignifiant en comparaison des partis socialiste et catholique reconnus. De surcroît, s'il est excessif de voir en lui une simple marionnette entre les mains de puissants intérêts acquis qui le manipulaient « en coulisses », ses talents d'agitateur de la populace ne l'auraient pas conduit bien loin sans ces appuis influents et les « relations » qu'ils pouvaient lui assurer.

Alors même que Hitler avait signalé son intention de gagner sa vie comme orateur politique, il perçut sa solde de l'armée jusqu'au 31 mars 1920. Son premier protecteur, le capitaine Mayr, continua de le suivre de près et, si l'on se fie à son récit ultérieur, lui procura des ressources limitées pour organiser ses réunions de masse. À cette époque, Hitler servait donc encore à la fois le parti et l'armée. En janvier et en février 1920, Mayr avait prié « Herr Hitler » d'intervenir sur « Versailles » et « les partis politiques et leur signification » en compagnie d'éminents historiens, Karl Alexander von Müller et Paul Joachimsen, dans le cadre de « cours d'éducation civique » destinés aux soldats de la *Reichswehr*. En mars, lors du putsch de Kapp, éphémère coup de force destiné à renverser le gouvernement, l'obligeant à fuir la capitale du Reich, il l'envoya avec Dietrich Eckart à Berlin pour informer Wolfgang Kapp de la situation en Bavière. Ils arrivèrent trop tard : la première tentative de la droite pour s'emparer de l'État avait déjà tourné court. Mais Mayr ne se laissa pas décourager et maintint le contact avec Kapp sans perdre de vue Hitler. Il espérait encore, ainsi qu'il le confia à Kapp six mois plus tard, que le NSDAP – qu'il considérait comme sa propre création – deviendrait l'« organisation du radicalisme national », le fer de lance d'un futur putsch qui aurait davantage de succès. Voici en effet ce qu'il écrivit à Kapp, alors exilé en Suède :